

SCÈNES

POPULAIRES

PAR

HENRY MONNIER

TOME II



OFFICE DE PUBLICITÉ

[illegible]

LES COMPATRIOTES.

Personnages.

LAVENAZE.
FANNY, sa fille.
JULES.
DESTOUJAC.
Mme DE LA BASTIDE.
MERMÈS.
THÉRÈSON, gouvernante.

(Jules, Destoujac, Mme de la Bastide, Mermès, Thérèson : Compatriotes.)

Tous les compatriotes doivent avoir un accent très-prononcé.

(La scène est à Paris, dans la maison de Lavenaze.)

LES COMPATRIOTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un cabinet.

JULES, THÉRÈSON.

THÉRÈSON.

Il faut convenir que nos pauvres jeunes gens sont, à l'heure qu'il est, de bien drôles de corps; je ne sais, en vérité, quelle mouche les pique ; mais, à la moindre contrariété, au moindre petit déboire, voilà la pauvre tête qui leur déménage, partant plus de bonheur pour eux désormais sur la terre, le monde n'est plus peuplé que de cœurs froids ou indifférents, il ne s'agit rien moins alors que de se faire sauter la cervelle pour trancher la difficulté. Singulier moyen de se tirer d'affaire!

JULES.

Vous êtes étonnante, Thérèson, comme si jamais je vous avais parlé de ça.

THÉRÈSON.

Hé! bon Dieu! parce que vous ne m'en avez soufflé le mot, est-ce une raison, mon bon, pour me croire intimement convaincue que vous valiez mieux qu'un autre? Je vous répéterai, au surplus, ce que cent fois au moins je vous ai déjà dit. Tra-

vaillez du matin au soir, prenez bien de la peine, allez bien doucement votre petit bonhomme de chemin, faites votre petite pelotte, vous verrez qu'à la fin vous finirez par percer, que vos petites affaires s'arrangeront, et qu'un beau jour vous vous direz : La pauvre Thérèson, elle avait bien raison.

JULES.

Je dirai, je dirai... que vous avez toujours été bien désespérante, Thérèson ; voilà ce que je dirai.

THÉRÈSON.

Voyons encore, soyons une bonne fois justes et de bon compte. Quel est le père un peu propre qui jettera sa demoiselle à la tête du premier chat coiffé qui viendra la lui demander ? Pour peu que vous l'ayez cru, détrompez-vous, mon bon, et bien vite ; cela ne se fait pas, cela ne s'est jamais fait, cela ne se fera jamais ; et d'ailleurs, pour faire votre demande, ne pourriez-vous pas bien attendre un peu que la petite personne fût au moins sortie de pension ?

JULES.

Je suis bien malheureux !

THÉRÈSON.

Nous y voilà. Vous êtes bien malheureux, et pourquoi ? Parce que l'on ne veut pas faire vos volontés ? N'allez toujours pas faire de sottises, au moins. Croyez-m'en, allez respirer un peu le grand air, et je vous promets que je ferai tenir vos pa-

piers à monsieur, dès qu'il descendra de son appartement.

JULES.

Je viendrai tantôt les reprendre.

THÉRÈSON.

Très-bien. C'est cela.

JULES.

Vous lui direz bien que mon oncle m'a chargé de lui recommander d'en prendre connaissance le plus tôt possible.

THÉRÈSON.

Je m'en souviendrai.

JULES, *revenant sur ses pas.*

Je m'en vais.

THÉRÈSON.

Bien le bonjour.

JULES, *revenant encore sur ses pas.*

Adieu, Thérèson.

THÉRÈSON.

Votre servante de tout mon cœur.

SCÈNE II.

THÉRÈSON.

Il me tardait que ce petit bonhomme fût parti. Je n'aime pas de le voir rôder ici, je le trouve beaucoup trop avancé pour son âge. Comment! ce n'est que d'hier que la petite est sortie de sa pension, et le voilà déjà ce matin! Diable! ce n'est point perdre

de temps, il va bon train en affaires. Avec toutes ces allées et venues-là, ma besogne ne se fait point, et Dieu seul sait si j'en manque ; hier encore, une douzaine de personnes qui nous arrivent, juste au moment de se mettre à table. Il nous a fallu donner à dîner à tout ce monde-là, et il n'y a pas le plus petit mot à dire ; monsieur prétend qu'il ne peut faire autrement, que ce sont tous gens de notre pays. Que le diable t'emmène ! Nous ne les connaissons la plupart du temps ni d'Ève, ni d'Adam. Ah ! si la pauvre femme était encore de ce monde, comme elle y mettrait bon ordre, que les choses ne se passeraient point ainsi, et qu'elle aurait bien grandement raison !

SCÈNE III.

THÉRÈSON, FANNY.

FANNY.

Bonjour, Thérèson.

THÉRÈSON.

Bonjour, mademoiselle. Hé ! vous voilà de bien bon matin ?

FANNY.

Oui, ma bonne Thérèson. Je suis si contente, vois-tu, quand je viens à la maison ; le temps que je ne passe pas à la pension me paraît si court, que je tâche d'en profiter. Papa est levé ?

THÉRÈSON.

Pas encore. Il a, le pauvre cher homme, passé une partie de la nuit à travailler comme un nègre, et ne s'est couché que bien tard.

FANNY.

Je croyais cependant t'avoir entendu lui parler. Ne parlais-tu pas à quelqu'un il y a un instant ?

THÉRÈSON.

Oui, effectivement, à quelqu'un qui sortait.

FANNY.

C'est singulier ; j'avais cru reconnaître la voix de mon père.

THÉRÈSON.

En vérité?

FANNY.

Je t'assure. Mais qu'as-tu donc, ma bonne Thérèson, toi ordinairement si heureuse quand je viens à la maison ; tu as l'air tout triste, ce matin?

THÉRÈSON.

C'est que j'ai des raisons pour agir de la sorte ; j'ai de grandes raisons.

FANNY.

Oh ! alors, dès que tu as des raisons, je ne dis plus rien ; si cela te fait plaisir d'être de mauvaise humeur, je ne veux pas te contrarier ; j'en serais désolée.

THÉRÈSON.

Si vous saviez, mademoiselle, tout ce que j'ai

à souffrir, quand je vois votre brave homme de père se brûler le sang comme il le fait jour et nuit.....

FANNY.

Vraiment, Thérèson ?

THÉRÈSON.

Et tout cela, pour une poignée d'individus qui le grugent et le dilapident à la journée ; il m'est bien permis d'en prendre de temps en temps de l'humeur, et vingt autres à ma place en seraient mortes de dépit.

FANNY.

Tu as peut-être tort aussi de prendre les choses si fort à cœur ; tu sais combien mon père aime à rendre service.

THÉRÈSON.

Ce sont ces mêmes gens avec lesquels il ne fait point un denier d'affaires, qui lui font perdre le plus précieux de son temps, et c'est bien là aussi ce qui me désole.

FANNY.

Thérèson !

THÉRÈSON.

Mademoiselle ?

FANNY.

N'as-tu rien à me dire ?

THÉRÈSON.

Rien ; non, mademoiselle.

FANNY.

Thérèson, tu me fais bien de la peine.

THÉRÈSON.

Je ne sais en vérité pas ce que vous entendez par là.

FANNY.

Tu le sais bien, mais tu ne veux pas en convenir.

THÉRÈSON.

Voulez-vous parler de ce petit jeune homme qui veut de vous pour sa femme, et qui tout à l'heure voulait vous demander à votre père?

FANNY.

Comment, Thérèson, il aurait osé...

THÉRÈSON.

C'est tout comme j'ai l'honneur de vous dire. Oh! je vous promets que le gaillard n'est point embarrassé, qu'il ne doute de rien; mais le cher père, qui n'entend pas raison sur ce chapitre, pourrait bien lui faire un mauvais parti; aussi je lui conseille de rengainer bien vite son compliment.

FANNY.

Pauvre Jules!

THÉRÈSON.

Il paraît que cette petite affaire se trame depuis longtemps, car chaque fois que son oncle l'envoyait à la maison, il n'était jamais question que de vous quand il pouvait m'attraper dans un petit coin.

FANNY.

Jules est le frère de ma meilleure amie à la pension; il venait souvent y voir sa sœur; c'est là que

je l'ai vu pour la première fois. N'est-ce pas, Thérèson, qu'il a l'air d'un bien bon jeune homme?

THÉRÈSON.

Comment donc, il est charmant. Je l'engageai néanmoins à se modérer un peu. Voilà précisément l'heure où votre père a coutume de descendre à son cabinet, ne lui disons rien, le pauvre cher homme, il n'a pas besoin de ce nouveau tourment-là. Justement le voilà.

SCÈNE IV.

Les précédents, LAVENAZE.

LAVENAZE, *appelant.*

Thérèson! ah! te voilà, Fanny, bonjour, mon enfant. (*Il l'embrasse.*)

FANNY.

Bonjour, papa.

LAVENAZE.

Thérèson, je n'y suis pour personne aujourd'hui, entends-tu?

THÉRÈSON.

Je comprends parfaitement; quand vous dites que vous n'y êtes pour personne, c'est-à-dire que vous ne voulez recevoir qui que ce soit, que vous ne voulez point être dérangé?

LAVENAZE.

C'est cela. Tous les jours de la semaine dernière j'ai été distrait de mes occupations; c'est bien la

moindre chose que j'aie au moins mon dimanche à moi, pour me remettre au courant.

THÉRÈSON.

Le fait est qu'il n'y a pas de ministère où l'on reçoive plus de monde que nous n'en recevons.

LAVENAZE.

Vous irez tantôt chez ma sœur, chez ta tante, Fanny, que tu n'as pas vue depuis longtemps ; si je trouve un moment, j'irai vous y rejoindre.

THÉRÈSON.

Nous irons sous le coup de midi, en sortant de la messe.

LAVENAZE.

Ainsi, il est bien convenu, Thérèson, que ma porte sera fermée à tout le monde ?

THÉRÈSON.

Hé ! bon Dieu ! qui plus que moi le demande que vous soyez une bonne fois tranquille, et que l'on ne soit pas continuellement à vous obséder comme l'on ne cesse de le faire.

LAVENAZE.

Mes journaux sont-ils arrivés ?

THÉRÈSON.

Vos lettres et vos journaux, les voilà sur votre bureau.

FANNY.

Adieu, papa, je te laisse.

(Elle sort.)

LAVENAZE.

Adieu, ma fille.

SCÈNE V.

THÉRÈSON, LAVENAZE, *assis à son bureau, parcourant ses lettres et ses journaux.*

THÉRÈSON.

Je ne serai jamais plus contente, plus enchantée, que si je vous vois persévérer dans cette résolution de tenir votre porte fermée à un tas de fainéants qui se disent de notre pays, et qui ne se servent de ce prétexte que pour vous assaillir de toutes parts. Tantôt c'est l'un, tantôt l'autre, c'est à n'en plus finir. Vous louez des appartements pour des gens qui doivent arriver et qui n'arrivent jamais, vous faites des avances que l'on se garde bien de vous rembourser ; tout cela ne laisse pas que de bien faire au bout de l'an.

LAVENAZE.

Tu me permettras, ma chère Thérèson, de te faire observer que si quelqu'un ici a le droit de se plaindre...

THÉRÈSON.

Pourquoi alors n'en pas user de votre droit, c'est que vous ne vous en sentez pas le courage, voilà le fait. Ne devez-vous pas avoir bien des ménagements à garder avec ce Mermès, par exemple, qui tous les jours nous régale de sa visite, et qui, à lui seul, fait plus de bruit que vingt personnes à la fois, un vilain être s'il en fut, qui sent la pipe d'une lieue? Et ce Destoujac encore, qui se glisse dans

la maison comme une fouine, ne feriez-vous pas mieux de lui faire une pension à ce vivant-là, que de lui fourrer comme vous faites tous les jours? Combien de petits écus ne vous a-t-il pas coûté?

LAVENAZE.

Quant à ce que j'ai pu faire pour celui-là, je ne le regrette pas; au moins est-il amusant, ce pauvre Destoujac. Je n'ai jamais rencontré personne plus fertile en inventions, pour arriver au but qu'il se propose.

THÉRESON.

Ah! qu'ils connaissent bien le défaut de la cuirasse tous ces braves gens-là, et qu'ils savent bien vous prendre là où le bât vous blesse. Vous venez encore me demander de ne pas les recevoir, comme si c'était chose facile; mais vous ne savez donc pas qu'en leur tenant la porte fermée, ils entreront par la fenêtre? Au reste, je ferai de mon mieux. A l'impossible nul n'est tenu. (*Elle va et vient, fouillonnant partout dans le cabinet.*) J'oublie toujours de passer chez ce diable d'horloger, qu'elle va comme une folle. cette diantre de pendule! elle marque huit heures, il en est neuf et demie passées.

LAVENAZE.

Mais qu'as-tu donc à passer et repasser ainsi devant moi, c'est un mouvement perpétuel.

THÉRESON.

N'y suis-je pas bien obligée d'y être continuelle

ment derrière vous, à ranger et à tout remettre en ordre ; si je ne m'en mêlais, ce serait ici une belle cacophonie.

LAVENAZE.

Et c'est précisément avec l'ordre que tu veux établir, que la plupart du temps je suis deux heures à courir après une chose que je croyais avoir sous la main. Il te prend de ces passions d'ordre et d'arrangement qui, je t'assure, me rendent bien malheureux.

THÉRÈSON.

Le fait est que pour ce que j'en retire de profit et d'agrément, je ferais bien mieux de laisser tout aller sens-dessus-dessous, et j'ai grand tort de me mêler de choses qui ne me regardent pas. Avec cela que tout, dans la maison, va déjà si joliment! Ah! bon Dieu! mais quand je gémirai des années entières, quand je me consumerai toute la vie, il n'en sera jamais que ce que vous voudrez bien; ce n'est pas seulement d'hier que j'ai commencé à m'en apercevoir.

LAVENAZE.

Tu m'avoueras aussi que je joue de malheur; il faut précisément que ce soit le jour où j'ai le plus grand besoin de tranquillité, que tu prennes à tâche de me tourmenter encore plus que de coutume. Je te sais bon gré de toutes tes attentions, mais une bonne fois pour toutes, je t'en conjure, qu'elles ne dégénèrent point en persécutions.

THÉRÉSON.

Ah! vous appelez cela des persécutions? C'est la première fois que j'entends chose pareille ; on a bien raison de dire que l'on apprend à tout âge. Si je n'avais jamais pris aucune part à ce qui vous regarde, je me serais épargné bien des peines et bien des soucis. Les maîtres sont bien tous les mêmes, sacrifiez-vous donc pour eux, mourez à la peine, vous n'en ferez jamais assez. Vous auriez dû me dire plus tôt que je ne pouvais pas faire votre affaire, ce n'est pas quand je ne suis bientôt plus bonne à rien que je puis facilement me pourvoir ailleurs.

LAVENAZE.

Mais où vas-tu chercher toutes les absurdités que tu viens me débiter, t'ai-je dit un mot de tout cela?

THÉRÉSON.

Après trente-deux années de service !

LAVENAZE.

Je préfère céder la place que d'entendre pendant deux heures encore le récit de toutes tes jérémiades.

THÉRÉSON.

Vous en trouverez beaucoup qui vous élèveront tous vos enfants, qui soigneront votre maison comme la leur propre ; vous en trouverez beaucoup. L'on a bien raison de le dire, qu'il n'y a point sur terre de véritable bonheur pour les honnêtes gens.

LAVENAZE.

Je t'en prie, en grâce, Thérèson, au nom du Ciel et de tous les saints, laisse-moi en repos.

(Il se lève et se promène à grands pas dans son cabinet, Thérèson le poursuit dans sa promenade.)

THÉRÈSON.

Je me retire, monsieur, je me retire, je sens que ce n'est point ici ma place, je vois bien que je n'ai plus qu'à me retirer, vous me permettrez néanmoins d'en penser ce que je voudrai.

LAVENAZE.

Penses-en ce que tu voudras, et va-t'en au diable!

THÉRÈSON.

Cela me suffit, monsieur, cela me suffit; je n'en penserai toujours pas moins ce que je voudrai.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LAVENAZE.

Parce qu'il y a trente-deux ans que cette maudite femme est dans la maison, je dois lui passer toutes ses humeurs et ne pas me permettre la plus petite observation. C'est aussi par trop violent! Il faut ne plus y penser, en prendre mon parti, c'est ce qu'il me reste de mieux à faire; mais le Ciel est juste et la malheureuse devra rendre compte, un jour, de dix bonnes années au moins qu'elle aura retranchées de mon existence. (*Il s'assied à son bureau.*) Si je n'ai pas vingt fois commencé la lec-

ture de cette lettre... Il est cependant bien important pour moi que j'en prenne connaissance. (*Il lit à voix basse le commencement de sa lettre.*) « Mon cher monsieur... nous avons reçu votre dernière... en date du 7 courant... nous avons sur-le-champ expédié. »

(On frappe doucement à la porte.)

SCÈNE VII.

LAVENAZE, DESTOUJAC.

DESTOUJAC.

(Il entr'ouvre la porte et laisse seulement apercevoir l'extrémité de son nez. Il est mal vêtu.)

Êtes-vous seul ?

LAVENAZE.

Qui est là ? serait-ce encore toi, Thérèson ?

DESTOUJAC, *d'une petite voix douce.*

Eh ! non, ce n'est point la pauvre Thérèson.

LAVENAZE.

Qui êtes-vous donc ? je ne vous reconnais pas.

DESTOUJAC.

Comment, on ne me reconnaît pas ?

LAVENAZE.

Je ne puis vous voir d'où je suis... Qui êtes-vous donc, à la fin ? C'est insoutenable.

DESTOUJAC.

Eh ! parbleu ! c'est moi !

LAVENAZE.

Qui, vous?

DESTOUJAC.

Destoujac.

LAVENAZE.

Ah ! c'est vous? j'aurais dû m'en douter. Entrez au moins, ne restez pas à la porte.

DESTOUJAC.

Je ne sais si je dois entrer. Dois-je le faire?

LAVENAZE.

Faites ce que vous voudrez, mais au nom du Ciel, fermez la porte, ne me laissez pas ainsi entre deux airs.

(Destoujac entr'ouvre la porte, la referme aussitôt, il se glisse dans le cabinet et va se placer debout, derrière la première chaise qu'il rencontre près de la porte, à une grande distance de Lavenaze.)

DESTOUJAC.

Bonjour, mon bon.

LAVENAZE.

Bien le bonjour. Vous n'avez donc vu personne en entrant?

DESTOUJAC.

Personne au monde, pas un chat. Je crains que vous ne soyez occupé, mon pauvre ami.

LAVENAZE.

Je le suis, sans doute, je suis toujours occupé, vous le savez ; mais puisque vous voilà, prenez un siége, reposez-vous un moment.

(Il reprend la lecture de sa lettre.)

DESTOUJAC.

Je crains qu'il n'y ait de ma part importunité à vous venir troubler au milieu de vos occupations sans nombre, je sais combien vos instants sont précieux, ce serait commettre un larcin que de vous en dérober une parcelle, aussi ne poserai-je chez vous qu'un moment.

(Il s'assied sur la chaise derrière laquelle il s'est tenu depuis son arrivée à une grande distance de Lavenaze.)

DESTOUJAC.

Et cette chère santé ?

LAVENAZE, *toujours occupé de sa lecture.*

Très-bien ! et vous ?

DESTOUJAC.

Je me porte à ravir : vous le savez, mon bon, j'ai, grâce au Ciel, un tempérament de fer. Ainsi donc, en venant vous voir, je n'avais d'autre but que de m'informer de l'état de votre santé ; je n'ai point voulu qu'il fût dit que je serais passé à deux cents pas de votre domicile sans en acquérir la certitude.

LAVENAZE.

Je vous remercie, jamais, je crois, je ne me suis mieux porté.

DESTOUJAC.

J'en suis bien aise, je vous jure. Je crains toujours pour vous ces changements subits de température, ces passages continuels du chaud au froid.

LAVENAZE, *ouvrant une seconde lettre.*

Avez-vous déjeuné?

DESTOUJAC.

Bien obligé, c'est fait, j'ai déjeuné, je vous rends grâces. Nous autres, gens du Midi, nous déjeunons de bonne heure. J'ai avec cela beaucoup à courir ce matin. D'ailleurs, mon bon, vous êtes occupé, je le vois, je n'aurais que peu de temps à vous consacrer, je préfère revenir, je reviendrai.

(Il se lève, fait quelques pas dans le cabinet, se dirigeant du côté opposé à Lavenaze, et regardant machinalement le papier, les tableaux et les boiseries.)

Je ne hais rien tant au monde que ces gens, dont l'espèce pullule, qui viennent vous prendre d'assaut et qui s'installent chez vous des heures entières; aussi comme je ne veux point être rangé dans cette catégorie, je vous quitte, je préfère revenir.

LAVENAZE.

Bien le bonjour.

DESTOUJAC.

Vous vous portez bien, c'est le principal, c'est tout ce que je tenais à savoir ; allons, adieu. Je vous vois parcourir une correspondance, ne serait-ce point, par hasard, une lettre de la chère sœur que vous venez de recevoir, hein ! dites?

LAVENAZE.

Non, j'ai reçu de ses nouvelles la semaine dernière.

DESTOUJAC.

La semaine dernière? en vérité? Et elle se porte toujours bien ?

LAVENAZE.

Très-bien.

(Destoujac vient s'asseoir à une certaine distance de Lavenaze, mais plus rapprochée de lui que la première fois.)

DESTOUJAC.

Tant mieux! charmante femme! tant mieux! Elle ne se sent plus de sa gastrite à ce qu'il paraît?

(Lavenaze ne répond pas.)

Quel ange! quelle égalité de caractère! quelle femme adorable que cette sœur! c'est chez elle, à la campagne, dans cette délicieuse bastide qu'elle avait alors, que je puis bien dire avoir passé les plus belles années de ma vie. Cette pauvre chère dame!

(Lavenaze, après s'être agité longtemps sur son fauteuil, cherche sur son bureau s'il ne trouverait pas un moyen pour occuper son compatriote.)

LAVENAZE.

Voulez-vous un journal? (*Il se met à écrire.*)

DESTOUJAC.

Je vous rends grâce, je les ai tous parcourus ce matin; tout en déjeunant, je suis dans l'habitude de les lire : c'est bien pour faire quelque chose, car jamais, au grand jamais, je ne me mêlai de politique... Je vais donc vous quitter, vous laisser à vos occupations.

LAVENAZE.

Adieu donc.

DESTOUJAC.

Vous êtes plus heureux que moi, pauvre ami, vous recevez de temps à autre des nouvelles de votre famille, il y a une éternité que je n'ai reçu une ligne de la mienne. Ils s'inquiètent non plus de moi, de ma personne, que si j'étais mort et enterré depuis vingt ans. J'ai cependant, Dieu merci ! assez fait pour les miens. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, j'ai toujours été dupe de ma trop grande bonté, cela devrait me corriger ; au contraire, je trouverais demain l'occasion de rendre service que je la saisirais avec le même empressement... (*Il se mouche.*)... Savez-vous si M. des Aigualades ne nous viendra pas bientôt à Paris... Lavenaze ?... mon bon ?... vous ne voulez pas me répondre ?

LAVENAZE.

Que voulez-vous ?

DESTOUJAC.

Pensez-vous que M. des Aigualades nous vienne bientôt à Paris ?

LAVENAZE.

Qui donc ?

DESTOUJAC.

Vous n'êtes nullement à ce que je vous dis, mon pauvre ami, je vous demandais si vous présumiez que M. des Aigualades nous vînt bientôt à Paris.

LAVENAZE.

Je ne saurais vous dire, je ne sais trop, s'il n'avait pas manifesté l'intention de passer à Nice.

DESTOUJAC.

Ne venez-vous pas de me dire que M. des Aigualades était dans l'intention de faire cet hiver un voyage à Nice ?

LAVENAZE, *écrivant toujours.*

Il y a trois mois environ qu'il me le fit pressentir.

DESTOUJAC.

Ah ! il y a de cela trois mois environ. Eh bien ! tant mieux ! c'est, je crois, une excellente idée qu'il a eue là. S'il m'eût consulté, je lui aurais conseillé ce voyage. Nice, ville charmante, délicieux séjour ! je n'y suis point allé, mais quantité de mes connaissances qui l'ont visitée, m'en ont toutes parlé comme d'une ville ravissante... Vous connaissez Nice ?

LAVENAZE.

Je n'y suis point allé.

DESTOUJAC.

Vous n'êtes point allé à Nice ?

LAVENAZE.

Jamais je n'y fus.

DESTOUJAC.

Jamais vous n'y fûtes. Il me semblait vous en avoir entendu parler plus de mille fois.

LAVENAZE.

Vous vous trompez.

DESTOUJAC.

Il faut croire. C'est un homme très-distingué, d'un commerce bien sûr...

LAVENAZE.

Qui çà?

DESTOUJAC.

M. des Aigualades. Un homme de beaucoup d'esprit, d'une rare érudition, d'une haute capacité. Je m'étonne que l'on ne l'ait point encore porté à la députation. Vous me direz à cela, il est peu remuant, peu disposé à se mettre jamais en avant, le pauvre cher homme. Et cependant, et pourtant, il est de ces hommes rares, de conviction, comme il faudrait que nous en eussions beaucoup à la Chambre.

Il serait même à désirer pour notre département que l'on s'occupât, mais très-sérieusement, de cette nomination aux prochaines élections. (*Lavenaze continue sa correspondance.*) Il est d'une santé précaire, ce cher des Aigualades, très-précaire, et c'est pour cela que je ne doute nullement qu'un petit voyage à Nice ne lui fît grand bien. Vous ne savez pas si sa charmante demoiselle est toujours avec lui?... (*Pas de réponse.*) Lavenaze? Vous n'avez point ouï dire, mon bon, qu'il ait établi sa charmante demoiselle?

LAVENAZE.

Je n'en ai point entendu parler. Mon cher Destoujac, je vous demande bien pardon si je ne suis pas davantage à la conversation, je suis tellement surchargé de besogne aujourd'hui, qu'il m'est de toute impossibilité de faire autrement.

DESTOUJAC.

Hé! mon bon! que ne le disiez-vous plus tôt? Que diable! je vous quittais, j'en avais manifesté l'intention, vous me laissez là vous causer des heures entières ; si vous faites des façons avec moi, ce n'est plus cela, il fallait tout bonnement me dire : Mon cher Destoujac, je vous remercie, je me porte bien, c'eut été fini là, je n'en demandais pas davantage. (*Il se lève.*) Je reviendrai vous voir dans un autre moment. Sans adieu, pauvre ami, au revoir.

(Il vient serrer la main de Lavenaze et se dirige vers la porte.)

LAVENAZE, *à part.*

Je ne puis pas me figurer que le pauvre garçon soit venu seulement pour s'informer de ma santé. (*Haut.*) Destoujac !

DESTOUJAC, *faisant une pirouette sur lui-même.*

Cher ami ?

LAVENAZE.

Dites-moi, n'aviez-vous réellement rien à me dire qui vous concernât personnellement?

DESTOUJAC.

Je voudrais vous le taire, je ne puis vous rien céler, je le vois. Eh bien! oui mon bon, j'ai quel-

que chose à vous communiquer, quelque chose même pour moi de la dernière importance : puisque vous l'exigez, je vous en ferai part, mais je vous avoue, néanmoins, que vous voyant tellement préoccupé, je n'osais aborder la question.

LAVENAZE.

Je m'en doutais.

DESTOUJAC.

Je préfère, quoiqu'il en soit, je préfère sacrifier mes intérêts aux vôtres, je reviendrai. Toute réflexion faite, je reviendrai, laissez-moi partir.

(Il se dirige vers la porte.)

LAVENAZE, *se levant et courant après lui.*

Non, du tout, vous ne partirez pas.

DESTOUJAC, *se débattant.*

Laissez-moi, mon bon, laissez-moi partir.

LAVENAZE.

Puisque vous voilà tout porté, pourquoi ne pas me conter votre affaire?

DESTOUJAC.

Je n'aime pas cela, franchement. J'ai l'air de vous mettre là le couteau sous la gorge... Je crains de passer à vos yeux pour un importun.

LAVENAZE, *se rasseyant.*

Rassurez-vous, mon cher, rassurez-vous. Il y a cent à parier que depuis que vous êtes ici, vous auriez eu le temps de me conter dix fois ce que vous avez à me dire.

DESTOUJAC.

Dis fois? plus de vingt au moins. Au surplus, vous allez connaître en deux mots mon affaire.

LAVENAZE.

Je vous écoute.

(Destoujac dépose son chapeau sur le bureau, et vient prendre place entre les jambes de son compatriote. Il tire un mouchoir de la poche de son portefeuille, le promène sur sa figure et le remet à la place qu'il occupait.)

DESTOUJAC.

J'ai besoin, mon bon, dans l'affaire qui m'amène auprès de vous, d'une franchise à toute épreuve ; vous êtes prudent, de bon conseil : toutes les fois que vous avez bien voulu m'aider de vos lumières, je n'ai eu qu'à me féliciter d'avoir suivi vos excellents avis à la lettre ; je vous en conjure, au nom de l'ancienne amitié qui unit nos deux familles, usez-en toujours de même avec moi.

LAVENAZE.

Je vous le promets.

DESTOUJAC.

Voici, en deux mots. mon affaire.

LAVENAZE.

Voyons.

DESTOUJAC.

Il est à votre connaissance, mon pauvre ami, à celle de tous nos compatriotes, que depuis longtemps, depuis près de quinze années environ, j'ai quitté notre ville, pour venir à Paris, afin de recouvrer le montant d'une créance de cent soixante

et treize mille francs et des centimes sur Saint-Domingue.

LAVENAZE.

Vous m'en avez parlé plus de cent fois.

DESTOUJAC.

Vraiment! autant que cela ; c'est bien possible... Enfin, je me trouve donc, par suite des longs retards que l'on m'a fait éprouver, dans une position des plus critiques ; par suite de cette même position, fort arriéré dans mes affaires, je ne vous le cèle pas. Depuis mon arrivée dans la capitale, je suis logé chez de braves gens, de notre pays, des gens pleins de cœur et d'abandon, qui me regardent comme un fils chéri ; je suis là l'objet de la plus tendre sollicitude, c'est fort bien ; mais l'honneur me fait un devoir de m'acquitter un jour. D'un autre côté, je vous dois encore cet aveu, ma garde-robe a le plus grand besoin d'être renouvelée : cette capote que vous connaissez, cette paire de bottes qui ne sortait pas des mains de l'ouvrier, quand vous vous en séparâtes, toutes ces circonstances réunies sont des preuves incontestables du besoin dans lequel je me trouve de récupérer ma créance.

LAVENAZE.

Vous me répétez ce que je sais déjà, vous voltigez de branche en branche ; allons au fait, je vous en prie.

DESTOUJAC.

M'y voici en deux mots ; il fallait que je vous

misse au courant. Je suis dans l'usage, je crois vous l'avoir dit, et cela pour me distraire, de passer toutes mes soirées à l'estaminet.

LAVENAZE.

Je l'ignorais.

DESTOUJAC.

Il me semblait vous l'avoir dit.

LAVENAZE.

Jamais vous ne m'en avez ouvert la bouche.

DESTOUJAC.

C'est donc à l'estaminet que je passe la majeure partie de mes soirées. Je pourrais aller dans le monde, je n'y vais pas, et cependant ce ne sont point, Dieu merci! les invitations qui me manquent ; elles me pleuvent, au contraire, de toutes parts, surtout maintenant que ce sont, en partie, tous gens de notre pays à la tête des affaires ; mais je ne me soucie point de les voir, je tiens pour cela beaucoup trop à mon indépendance. Je veux conserver avec eux mon franc parler, et ne me soucie nullement de ramper à plat ventre devant le pouvoir. Jamais il n'entrera dans mes principes, dans ma manière de voir, d'agir différemment. Je suis pour cela d'un rigorisme.... d'un puritanisme.... très-grands.

LAVENAZE.

Au fait, mon cher, au fait.

DESTOUJAC.

J'étais donc, comme je vous disais, l'autre soir à

l'estaminet, lorsque M. Aubertot vint à moi....

LAVENAZE, *l'interrompant.*

Pardon... Quel est ce monsieur?

DESTOUJAC.

Aubertot, vous dis-je, vous ne connaissez que lui.

LAVENAZE.

Moi, je le connais? Je ne le connais pas.

DESTOUJAC.

Vous le connaissez mieux que moi, peut-être.

LAVENAZE.

Je veux mourir si, de ma vie, je me rappelle avoir seulement entendu prononcer son nom.

DESTOUJAC.

Vous ne connaissez pas M. Aubertot?

LAVENAZE, *impatienté.*

Non, je ne le connais pas; combien de fois encore faut-il vous le répéter, et quelle raison aurais-je de vous le cacher si réellement je le connaissais?

DESTOUJAC.

Vous me surprenez étrangement. Eh bien! lui, Aubertot, vous connaît, et particulièrement encore; il ne s'en cache pas. Vous n'avez peut-être pas au monde d'admirateur plus sincère, plus dévoué à votre personne que lui.

LAVENAZE.

Ce monsieur est bien bon, je n'ai cependant jamais rien fait d'admirable, je pense; mais puisqu'il en est ainsi, j'en suis bien aise.

DESTOUJAC.

Voulez-vous que j'en revienne à mon histoire?

LAVENAZE.

Je vous en conjure.

DESTOUJAC.

J'étais donc l'autre soir à l'estaminet, lorsque M. Aubertot m'aborde...

LAVENAZE.

Quelle est sa profession à ce monsieur ? Que fait-il ?

DESTOUJAC.

Rien. C'est un de nos principaux capitalistes.

LAVENAZE.

Il va donc aussi à l'estaminet, votre capitaliste ?

DESTOUJAC.

C'est-à-dire qu'il y passe sa vie. M. Aubertot est garçon, du moins il passe pour tel, et mène la vie la plus indépendante. A son lever, vous le voyez à l'estaminet, il y déjeune ; à quatre heures il s'en va dîner, s'en revient à six, s'en retourne à minuit, et le lendemain recommence.

LAVENAZE.

Voilà du temps parfaitement employé. Mais quel rapport tous ces détails peuvent-ils avoir avec votre affaire?

DESTOUJAC.

Vous le sauriez déjà si vous ne m'aviez pas interrompu. Ne m'interrompez pas, mon bon ; de grâce, ne m'interrompez pas.

LAVENAZE.

Allez, allez votre train.

DESTOUJAC.

L'autre soir donc, M. Aubertot m'aborde : s.t

figure, assez ordinairement grave et réfléchie, semblait ce jour-là épanouie, et après les compliments d'usage : j'ai, mon bon, me dit-il, en me tirant à l'écart, j'ai quelque chose à vous proposer : ici, mon cher Lavenaze, prêtez-moi toute votre attention.

LAVENAZE.

Allez, allez.

DESTOUJAC.

Vous êtes un homme que j'aime, c'est toujours M. Aubertot qui parle...

LAVENAZE.

J'entends bien.

DESTOUJAC.

Que j'aime, que j'estime ; je serais flatté de vous voir de notre bord. Nous avons besoin de gens qui tiennent à quelque chose, soyez des nôtres. Vous attendez après votre liquidation de Saint-Domingue, je le sais, toujours M. Aubertot, mon temps et mon crédit sont à vous, disposez-en ; et pour ne pas vous faire croire que ce sont des paroles en l'air, voici trois napoléons que je tiens à votre disposition.

LAVENAZE.

Vous les acceptâtes ?

DESTOUJAC.

Je ne les acceptai point. Je me gardai même bien de les voir. Je voulais avoir votre opinion avant que de rien faire.

LAVENAZE.

S'agissait-il de vous mettre en avant, de vous engager dans quelque opération ?

DESTOUJAC.

Nullement. Il ne s'agissait rien moins que de cela. Seulement il lui importait, toujours à M. Aubertot, de pouvoir se dire : Destoujac est de notre bord, Destoujac est des nôtres.

LAVENAZE.

Quel est votre bord ?

DESTOUJAC.

Je ne le sais pas.

LAVENAZE.

Quelles sont les opinions que vous professez ?

DESTOUJAC.

Je n'en ai pas.

LAVENAZE.

Et ce monsieur vous offrait ainsi trois napoléons, sans rien exiger de vous, de but en blanc ?

DESTOUJAC.

C'est comme j'ai l'honneur de vous dire.

LAVENAZE.

De toutes les histoires merveilleuses que vous m'avez débitées, j'avoue que celle-ci me paraît la plus difficile à croire.

DESTOUJAC.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LAVENAZE.

Pourquoi ? parce que l'on ne va pas offrir une pareille somme au premier venu.

DESTOUJAC.

Au premier venu ?

LAVENAZE.

Sans doute au premier venu ; car en définitive, pour ce monsieur, vous n'étiez autre chose qu'un premier venu, qu'une connaissance d'estaminet, si vous préférez, ce qui me fait craindre pour vous, que votre M. Aubertot n'ait l'intention de vous compromettre, de vous initier à quelque société secrète, à quelque réunion en opposition directe avec l'ordre de choses.

DESTOUJAC.

Il n'est nullement question de cela, mon pauvre ami ; Aubertot est le plus galant de tous les hommes.

LAVENAZE.

Je ne dis pas que ce ne soit un très-galant homme, je ne le connais pas, mais sa proposition ne m'en paraît pas moins fort singulière.

DESTOUJAC.

Pas du tout.

LAVENAZE.

Mais si fait.

DESTOUJAC.

Permettez, mon bon, permettez ; vous devez assez me connaître pour être bien persuadé d'avance que, de ma vie, je ne tremperai dans telle affaire de ce genre que ce soit, n'est-il pas vrai, mon pauvre ami ? J'adore bien trop mon indépendance, vous le savez, pour la sacrifier ainsi de gaieté de cœur. Aussi n'ai-je rien voulu entamer sans vous

avoir préalablement consulté... Dites-moi, me faut-il prendre les trois napoléons?

LAVENAZE.

Prenez-les si vous ne pouvez faire autrement, mais rendez-les le plus tôt que vous pourrez.

DESTOUJAC.

Vous croyez? Immédiatement après que je serai rentré dans ma liquidation de Saint-Domingue, n'est-ce pas? C'était bien là mon intention. Encore un mot, mon pauvre ami, vous m'avez fait faire des réflexions, cet Aubertot a peut-être bien aussi l'idée de me mettre en avant, de me faire attacher le grelot, on ne sait pas : et une fois compromis, va te promener, le voilà, lui, bien paisible, moi dans le bourbier. Qu'en dites-vous?

LAVENAZE.

Ma foi! on a vu des choses plus extraordinaires encore.

DESTOUJAC.

Eh bien! s'il faut vous le dire, ceci est entre nous, Lavenaze...

LAVENAZE.

Soyez tranquille.

DESTOUJAC.

S'il faut vous le dire, je me crois être encore assez en fonds de philosophie pour refuser net ses propositions, et je suis bien décidé à attendre un jour ou deux, tout au plus, l'issue de mon affaire.

LAVENAZE.

C'est peut-être ce que vous feriez de mieux.

DESTOUJAC.

Je le crois aussi. Décidément, je refuse les offres d'Aubertot, et je serais bien bon d'aller contracter des obligations envers un homme qu'en définitive, comme vous me l'avez fort bien fait observer, je connais à peine, quand j'ai sous la main d'excellents amis, de braves compatriotes, qui jamais ne me laisseront dans l'embarras, qui jamais ne m'abandonneront. (*Il serre les mains de Lavenaze dans les siennes.*) N'est-ce pas, mon bon? N'est-il pas vrai, mon pauvre ami?

LAVENAZE.

Je commence à comprendre votre affaire.

DESTOUJAC.

Au reste, ce n'est point un ami, cet Aubertot, il n'est point de notre pays; c'est un Flamand, il est de Lille, des environs de Lille ; ce n'est après tout qu'une connaissance d'estaminet, un individu sans état, sans consistance, peut-être même est-ce un homme de police, un agent provocateur, qui sait?

LAVENAZE.

Vous allez beaucoup trop loin !

DESTOUJAC.

Non, mais c'est que vraiment vous venez de m'ouvrir les yeux ; et d'ailleurs à quoi bon m'inquiéter? Je trouverai toujours bien d'ici à demain tout ce dont j'ai besoin, que me faut-il donc tant? Ne suis-je point fait aux privations, mon pauvre ami, on dîne du reste fort bien au Palais-Royal pour deux

francs, deux francs cinquante, tout au plus. Vous avez, premièrement :

Potages.
Entrées.
Entremets de douceurs.
Carafon de vin.
Pain à discrétion.
Dessert.
Demi-tasse.
Et petit-verre.

Le tout pour cinquante sous.

LAVENAZE.

Au Palais-Royal?

DESTOUJAC.

Galerie de Pierre, n° 125, au premier, au dessus de l'entre-sol. Vous n'avez d'obligation à personne.

LAVENAZE.

Hé! mon cher! que n'abordiez-vous plus tôt la question. Vous me tenez des heures entières à écouter vos histoires...

(Il ouvre le tiroir de son bureau et remet de l'argent à Destoujac.)

DESTOUJAC, *prenant l'argent.*

Vous m'avez deviné, mon pauvre ami, vous êtes de ces êtres privilégiés que l'on admire et que l'on honore avant de les connaître ; qu'est-ce donc quand on les connaît, quand on est assez heureux pour leur devoir de la reconnaissance. Vous êtes de ces

hommes, mon bon, de ces hommes rares comme il serait à désirer que nous en eussions beaucoup à la Chambre.

LAVENAZE.

Je suis loin de mériter les éloges que vous me prodiguez.

DESTOUJAC, *saisissant les mains de son compatriote.*

Si fait, tu les mérites, homme généreux ! tu les mérites.

LAVENAZE.

Vous partez ?

DESTOUJAC.

Oui, je pars, je me vois forcé de vous quitter.

LAVENAZE.

Eh bien ! adieu.

DESTOUJAC.

A bientôt, généreux ami, au revoir. (*Lavenaze recule son fauteuil.*) J'espère bien que vous n'allez nullement vous déranger?

(A chaque mouvement que fait Lavenaze pour se lever, Destoujac le renverse sur son fauteuil.)

LAVENAZE.

Laissez-moi me lever.

DESTOUJAC.

Vous n'en ferez rien, je m'y oppose formellement.

LAVENAZE.

Je dois me lever.

DESTOUJAC.

Vous n'en ferez rien, je ne le souffrirai pas, ce sont des enfantillages.

LAVENAZE, *s'échauffant par degrés.*

Je dois sortir, vous dis-je.

DESTOUJAC.

Et pourquoi ?

LAVENAZE.

Vous ne voulez pas m'entendre ; je vous dis qu'il faut que je sorte, j'ai besoin de parler au portier.

DESTOUJAC.

Si ce n'est que cela, je m'en charge.

(Lavenaze, furieux, parvient à se lever de son fauteuil.)

LAVENAZE.

Mais au nom du ciel, laissez-moi ; quand je vous dis qu'il faut absolument que je sorte.

DESTOUJAC.

Dès l'instant que vous éprouvez le besoin de sortir, je n'ai garde de m'y opposer davantage. Passez donc.

LAVENAZE.

Après vous.

DESTOUJAC.

Je vous en prie.

LAVENAZE, *toujours en dehors.*

Je n'en ferai rien.

DESTOUJAC.

C'est bien pour vous obéir si je passe le premier. (*Il sort et revient sur ses pas.*) Venez-vous ?

(Il sort.)

LAVENAZE.

Je vous suis. Où ai-je fourré mon chapeau à présent? je vais m'enrhumer sans chapeau.

DESTOUJAC, *en dehors.*

Eh bien! donc?

LAVENAZE.

Je cherche mon chapeau, je ne sais ce que j'en ai fait.

DESTOUJAC, *en dehors.*

Voulez-vous le mien?

LAVENAZE.

Il me semblait pourtant l'avoir vu ce matin.

DESTOUJAC, *toujours en dehors.*

Je vous attends.

LAVENAZE, *à part.*

Va-t'en au diable! maudit ennuyeux!

DESTOUJAC, *la tête seulement à la porte.*

Eh bien! le trouvez-vous enfin?

LAVENAZE.

Je l'ai, le voilà. Je ne savais vraiment pas où je l'avais mis.

(Il sort.)

SCÈN VIII.

HERMÈS, *un cigare à la bouche.*

Diable soit de la maison! ils ne sont pas encore levés, faut croire. (*Il frappe avec la cravache qu'il tient à la main à coups redoublés sur le bureau.*) Pas

moyen de trouver à qui parler. (*Il appelle.*) Thérèson ! C'est comme si je ne faisais rien. Thérèson ! Voyons un peu avec la sonnette si je parviendrai à les faire venir.

(Il tire le cordon de la sonnette.)

THÉRÈSON, *en dehors*.

Un moment, un moment, on y va.

MERMÈS.

Je savais bien que je les ferais venir. Il fait un froid de loup ce matin.

(Il saisit le soufflet, la pelle et les pincettes, s'assied sur les talons devant la cheminée, se mettant en devoir de rallumer le feu.)

SCÈNE IX.

MERMÈS, THÉRÈSON.

THÉRÈSON.

Que veut monsieur ?

MERMÈS.

Que tu me fasses un peu de feu.

THÉRÈSON.

Comment, que je vous fasse du feu ?

MERMÈS.

Sans doute.

THÉRÈSON.

Qui êtes-vous donc pour commander ici ?

MERMÈS, *se retournant*.

Tu ne veux donc pas me reconnaître ?

THÉRÈSON.

Comment, c'est vous ?

MERMÈS.

Eh ! parbleu oui, c'est moi.

THÉRÈSON.

D'où venez-vous ?

MERMÈS.

Et d'où diantre veux-tu que je vienne, si ce n'est par la porte ? Suis-je donc assez fluet pour m'être glissé par le trou de la serrure ?

THÉRÈSON.

Monsieur veut absolument qu'aujourd'hui je tienne sa porte fermée.

MERMÈS.

C'est donc pour cela que lorsque je me suis présenté les portes étaient toutes grandes, il y serait bien entré tout un escadron de chez nous.

THÉRÈSON.

Est-ce ma faute à moi, si c'est qu'il les a ouvertes lui-même. Je le croyais dans son cabinet, je m'étonne même de ne pas l'y voir.

MERMÈS.

N'importe, j'ai tout le temps, j'attendrai son retour.

(Il ouvre plusieurs flacons et verse de l'eau de Cologne sur son foulard.)

THÉRÈSON.

Vous serez donc toujours dans la belle habitude de rendre vos visites la pipe en bouche ?

MERMÈS.

Toujours.

THÉRÈSON.

Je vous demande un peu si c'est là le fait d'un homme comme il faut.

MERMÈS.

Je vais me gêner ici, n'est-ce pas? chez un compatriote, je vais mettre des mitaines, tu me prends pour un autre.

(Il met le pied sur une chaise en arrangeant le bas de son pantalon.)

THÉRÈSON.

Il est sûr et certain que vous ne seriez pas chez vous plus à votre aise que vous ne l'êtes ici.

MERMÈS, *toujours le pied sur la chaise.*

Dis-moi, Thérèson?

THÉRÈSON.

Qu'est-ce encore?

MERMÈS.

Ne pourrais-tu faire un point à mon pantalon?

THÉRÈSON.

Par exemple! faites raccommoder vos culottes par qui vous voudrez, ce ne sont point là mes affaires.

MERMÈS.

Tu me sembles bien mal montée ce matin, ma charmante, tu auras mis en te levant ton bonnet de travers, c'est sûr. (*Il se campe sur le fauteuil qu'occupait Lavenaze.*) Non, tu n'es plus cette bonne Thérèson, cette fille si riante, si pimpante

et si divertissante, ce n'est plus cela ; ah ! ma chère, te voilà bien changée, je t'en réponds.

THÉRÈSON.

On le serait à moins. Si vous le prenez ainsi, monsieur l'est encore bien autrement que moi changé, il fallait le voir ce matin qu'il était d'une humeur de dogue ; il ne voulait voir personne, et vous pénétrez ici malgré vent et marée : vous voulez après cela que l'on soit contente et bien aise. Je voudrais vous y voir un instant à ma place.

MERMÈS.

J'y serais que cela me serait parfaitement égal. Je suis, Dieu merci! bon cheval de trompette, le bruit ne m'effraie point. (*Il pose ses deux jambes sur le bureau et se renverse sur son fauteuil.*) Je suis abîmé.

THÉRÈSON.

Attendez un moment, je m'en vais vous chercher des oreillers.

MERMÈS.

Non, bien obligé, je suis parfaitement bien ainsi. Songe donc, ma fille, que je suis de semaine, et depuis le matin avant cinq heures sur mes jambes ; juge un peu si c'est que je ne suis point horriblement fatigué.

THÉRÈSON.

Le fait est que vous voilà bien malheureux. Je vous plaindrais si j'en avais le temps.

MERMÈS.

Je vois cependant avec plaisir, ma pauvre Thé-

rèson, que les chagrins n'ont guère de prise sur toi, tu as une mine de prospérité... Diable m'emporte, tu ne t'es jamais, je crois, mieux portée.

THÉRÈSON.

C'est bon, c'est bon, gardez vos compliments pour d'autres ; pour ma part, je vous en remercie. Tenez-vous à rester ?

MERMÈS.

Oui, certes, j'y tiens.

THÉRÈSON.

Alors, je m'en vas. Je n'ai pas envie que monsieur vienne à me surprendre ; c'est pour le coup qu'elle ne risquerait rien, la pauvre Thérèson ! Quelle bourrasque !

MERMÈS.

Comment, tu me laisses seul ?

THÉRÈSON.

Comme un joli garçon. Que le ciel vous conduise ! Bien le bonjour.

(Elle sort.)

MERMÈS.

Adieu, charmante amie.

SCÈNE X.

MERMÈS, LAVENAZE.

LAVENAZE.

Maudit homme ! me faire perdre ainsi deux grandes heures à écouter ses balivernes ! (*Il pousse le verrou de la porte par laquelle il vient d'entrer.*)

Je suis sûr, au moins, que de ce côté, on n'entrera point sans ma permission.

MERMÈS, *toujours dans le fauteuil, fumant son cigare, les deux jambes en l'air.*

Et adieu donc ?

LAVENAZE, *stupéfait.*

Qu'est-ce que c'est ? (*Il se retourne.*) Comment, c'est toi ?

MERMÈS.

Comment va ?

LAVENAZE.

Très-bien ! merci. Mais je n'en reviens pas de te trouver ici, quand j'avais fait défendre ma porte...

MERMÈS.

Ne voudrais-tu plus me voir ?

LAVENAZE.

Quelle idée ! as-tu jamais pu penser cela ; seulement, comme j'avais besoin aujourd'hui d'être seul, j'avais recommandé à Thérèson de ne laisser entrer âme qui vive, cela n'a pas empêché que ma porte n'ait été ouverte à quiconque s'est présenté. Cette fille me fait mourir à petit feu.

MERMÈS.

La pauvre fille n'est pour rien là-dedans.

LAVENAZE.

Comment, elle n'y est pour rien ?

MERMÈS.

Absolument pour rien.

LAVENAZE.

Mais ne dis donc pas cela, tu me ferais sauter au plafond avec ton sang-froid. Comment, elle n'est pour rien dans toutes les persécutions que j'endure? Tu ne sais donc pas qu'elle se fait un jeu de me tourmenter? que je ne suis plus le maître chez moi, que c'est à ne plus y tenir? Mais patience, j'aurai un jour mon tour, je l'espère, il ne sera pas dit que je serai toute ma vie la dupe de ma trop grande bonté.

MERMÈS.

Je répéterai toujours que ce n'est pas sa faute si je suis entré.

LAVENAZE.

Elle ne t'a donc pas parlé, la malheureuse, de la défense expresse que je lui ai faite de ne laisser entrer qui que ce fût?

MERMÈS.

Quand je suis entré, je ne l'ai seulement pas aperçue, ce n'est que longtemps après qu'elle est venue à moi.

LAVENAZE.

C'est vraiment à en perdre la tête. Mais quel moyen as-tu donc employé pour pénétrer jusqu'ici? Qui t'a ouvert?

MERMÈS.

Personne.

LAVENAZE.

Comment, personne?

MERMÈS.

Sans doute, j'ai trouvé le porteur d'eau qui heurtait à la porte de la cuisine, on la lui a ouverte, je l'ai suivi et me voilà.

LAVENAZE.

J'aurais dû m'en douter. Enfin, tu m'avoueras qu'il est aussi bien cruel de ne pouvoir faire chez soi une seule de ses volontés... tu permets...

(Il continue sa correspondance sur un des cartons placés sur le bureau.)

MERMÈS.

Ne t'inquiètes nullement de moi, Lavenaze.

LAVENAZE.

Et qui me procure ta visite de si bonne heure?

MERMÈS.

C'est que, vois-tu, je suis de semaine, je m'embête à périr au quartier, et comme tu es à deux pas, je préfère venir passer mon temps avec toi.

LAVENAZE.

Grand merci de la préférence.

MERMÈS.

S'ils ont besoin de moi, rien de plus facile, le maréchal des logis est prévenu, de sorte qu'en deux temps, deux mouvements, me voilà rendu.

LAVENAZE.

Peux-tu me passer cette lettre que tu as là?

MERMÈS.

Où cela, dis-tu?

LAVENAZE.

Sur le bureau, près de ta jambe droite.

MERMÈS.

Ce chiffon de papier?

LAVENAZE.

Précisément. Bien obligé, je te remercie.

MERMES.

A ton service; mais dis-moi, je te vois là perché sur ce carton, que ne te mets-tu à ton bureau? Ne serais-tu pas mieux pour écrire?

LAVENAZE.

Beaucoup mieux, cent fois, mais pour cela il faudrait que tu consentisses à me rendre mon fauteuil.

MERMES, *se levant.*

Qu'à cela ne tienne, cher ami, reprends ta place, je n'y pensais pas, j'étais là, tranquille comme Baptiste à me goberger, je n'y pensais vraiment pas. (*Il se lève et vient dans l'appartement. Lavenaze a repris son fauteuil et continue son travail.*) Tiens! quelle singulière forme de chapeau! (*Il prend le chapeau placé sur un meuble.*) A qui ce chapeau? (*Il le met sur sa tête.*) La drôle de forme! Comment me trouves-tu avec? (*Lavenaze ne répond pas.*) Il est bien trop petit pour moi, il me gêne horriblement.

LAVENAZE.

Laisse donc mon chapeau.

MERMÈS.

Comment, c'est là ton chapeau? Tu as une forme pareille? Mais il est bien trop petit pour moi ton chapeau. Tu as la tête bien plus étroite que la

mienne, je ne l'aurais jamais cru, par exemple. Heureusement qu'il y a moyen d'arranger les affaires.

(Il pose le chapeau sur son genou et se dispose à l'agrandir.)

LAVENAZE, *se levant.*

Mais que fais-tu là? Dieu me pardonne! tu vas briser mon chapeau.

MERMÈS.

Laisse-moi faire, cela me connaît, tu vas voir, je vais pouvoir l'entrer.

LAVENAZE.

Je n'en vois pas la nécessité, l'essentiel est qu'il m'aille, donne-le-moi.

MERMÈS.

Attends un peu.

(Lavenaze veut avoir son chapeau, Mermès ne veut pas le lui donner, et pendant le débat le chapeau tombe à terre.)

LAVENAZE, *ramassant son chapeau.*

Qu'avais-tu besoin d'essayer ce chapeau? Je te demande s'il était bien nécessaire que tu l'essayasses.

MERMÈS.

Je voulais voir la figure que j'avais avec.

(Lavenaze a repris sa place à son bureau, Mermès prend une chaise. il la jette à terre, et la brise en cherchant à la faire tourner sur elle-même.)

LAVENAZE.

Mais que fais-tu donc? Tu veux donc tout briser ici?

MERMÈS.

Voilà qui est singulier, c'est la première fois que cela m'arrive.

LAVENAZE.

Tu as la main malheureuse, car tu ne viens pas de fois, j'en ai fait la remarque, que tu ne me laisses des traces de ton passage. Cette chaise est cassée.

MERMÈS.

Elle n'est que décollée, avec une idée de colle-forte il n'y paraîtra plus.

LAVENAZE.

Il faut que tu touches à tout, c'est plus fort que toi.

MERMÈS.

Ne m'en parle plus, je t'en supplie ; si tu y tiens tant à cette malheureuse chaise, je te la paierai ; mais qu'il n'en soit plus question.

LAVENAZE.

Non, mais c'est que vraiment, mon pauvre garçon, tu es d'une maladresse.....

(Mermès prend une autre chaise, s'y assied à cheval, au beau milieu de la pièce, les coudes appuyés sur le dossier, frappant de temps en temps sur sa botte, à grands coups de sa cravache.

MERMÈS.

Hier, tu étais donc en campagne? Je suis venu et ne t'ai point rencontré.

LAVENAZE.

On me l'a dit en rentrant. J'étais à la Bourse.

MERMÈS.

J'avais le fils Tartat avec moi ; il est ici depuis hier seulement. Il m'est venu voir en descendant de diligence. Nous étions venus te demander à dîner ; ne te trouvant pas, nous dînâmes ensemble à ma pension, et le soir je le trimbalai au spectacle.

(Il tire un cigare de sa poche.)

LAVENAZE.

Que vient-il faire à Paris, ce jeune homme ?

MERMÈS.

Tu as un briquet ?

(Il se lève et cherche un briquet.)

LAVENAZE.

Je n'en sais rien, vois sur la cheminée si tu n'en trouverais pas un.

MERMÈS.

Pas plus que sur la main.

LAVENAZE.

Tu vas encore fumer ?

MERMÈS.

Ce bout de cigare seulement. Décidément, je ne trouve pas de briquet.

LAVENAZE.

Que veux-tu que j'y fasse ? je croyais en avoir un, il paraît que je n'en ai pas.

MERMÈS.

Comment, pas de briquet ? Ah çà ! tu plaisantes, n'est-ce pas ?

LAVENAZE.

Je ne plaisante pas.

MERMÈS.

On ne croira jamais que dans une maison comme celle-ci, il n'y ait pas de briquet.

(Il change les flambeaux de place sur la cheminée, il soulève le globe de la pendule, et renverse les flacons.)

LAVENAZE.

Prends garde, tu vas encore me faire quelque miracle.

MERMÈS.

Sois calme, ne crains rien. Si encore ton feu n'était pas éteint ; mais il est éteint. Je t'ai cependant connu un briquet, on ne me l'ôtera pas de l'idée. Je le vois encore, un briquet phosphorique, dans une petite boîte rouge. Où diable peut être ce briquet ? Voyons encore si par hasard je n'aurais pas le mien sur moi ? (*En cherchant dans les poches de sa redingote, il en tire un briquet.*) Diable de bête ! je cherche un briquet, j'avais le mien en poche, juste l'histoire de l'homme qui cherchait sa femme..... Tu vois ce briquet, tu le vois ? Il n'est pas beau ; tu le trouverais dans la rue que c'est tout au plus si tu le ramasserais ; eh bien ! tel qu'il est, je ne m'en déferais pas pour beaucoup.

(Il bat le briquet et allume son cigare après avoir pris sur la chaise sa première position.)

Ne me demandais-tu pas ce que venait faire à Paris le fils Tartat ?

LAVENAZE.

Je crois que oui.

MERMÈS.

Il y vient prendre ses inscriptions. Le père voudrait en faire un procureur ; mais je ne lui crois pas les doigts assez longs.

LAVENAZE.

N'avait-il pas un oncle qui le fût ?

MERMÈS.

Oui bien, qui l'est même encore ; c'est le père Landais, le vieux père Landais, le propre frère de sa mère ; la mère était une demoiselle Landais. Tu l'as bien connu, Lavenaze, ce vieux Landais qui demeurait rue des Bénédictins, tout contre l'ancien collége ? Quel vieux podagre que ce vieux Landais ! Quel fesse-mathieu ! Il a eu assez de mon argent, le vieux corsaire ! Aussi est-il richissime, l'infâme gredin ! Il compte céder son fonds de boutique à son neveu, qui ne le tient pas encore : il crèvera à la peine, le vieux scélérat !

LAVENAZE.

N'est-il pas très-âgé, cet oncle ?

MERMÈS.

Vieux comme les rues, l'infernal jésuite ! Il a l'âme chevillée dans le corps.

LAVENAZE.

Je ne le connais pas ce fils Tartat ; je ne me souviens même pas l'avoir jamais vu.

MERMÈS.

C'est un charmant jeune homme, très-bien, très-

gentil, qui n'a point du tout l'air d'y toucher, et qui, je crois bien, n'abandonne pas sa part aux chiens.

LAVENAZE.

N'avait-il pas un frère plus âgé que lui?

MERMÈS.

Son frère aîné, charmant garçon aussi, qui a fait les cent dix-neuf coups, qui a mangé à son père plus d'argent qu'il n'est gros, un brigand fini. Il s'est engagé ; je ne sais pas trop s'il n'est point, à l'heure qu'il est, maréchal des logis chef au deuxième lanciers ; je crois bien que oui. Bon comme le bon pain, ce frère, le cœur sur la main, il n'a rien à lui.

LAVENAZE.

Ah çà ! dis-moi, je ne me gêne pas avec toi...

MERMÈS.

C'est bien ainsi que je l'entends.

LAVENAZE.

Je vais te prier de me laisser seul un instant.

MERMÈS.

Bien, très-bien. Tu sais que je lui ai donné rendez-vous ici, au fils Tartat.

LAVENAZE.

En voilà la première nouvelle.

MERMÈS.

Tantôt, à trois heures. Nous irons un moment au quartier, puis nous revenons dîner.

LAVENAZE.

Mais aujourd'hui, peut-être bien dînerai-je avec ma fille chez sa tante.

MERMÈS, *se levant.*

Qu'à cela ne tienne, Thérèson nous fera toujours bien à dîner. Justement, la voici.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSON *apportant à déjeuner sur un plateau.*

THÉRÈSON.

Voilà le déjeuner.

MERMÈS, *le lui prenant des mains.*

Bien obligé.

THÉRÈSON, *stupéfaite.*

Comment!

(Mermès pose le plateau sur le casier du bureau et commence à déjeuner. Thérèson suit ses mouvements.)

MERMÈS.

Ah! tu dois tantôt voir ta sœur? Bien des choses de ma part, je t'en prie. (*A Thérèson.*) Ton café n'est point assez chaud.

THÉRÈSON.

Vraiment, je vous admire.

LAVENAZE, *à Thérèson.*

Tu m'apporteras une seconde tasse de café.

MERMÈS.

N'aurais-tu point déjeuné, par hasard?

LAVENAZE.

Pas encore.

MERMÈS, *à Thérèson.*

Serait-ce son déjeuner que tu viens d'apporter ?

THÉRÈSON.

Oui, monsieur.

MERMÈS.

Que ne le disais-tu, tu es là plantée comme un pieu, tu ne dis rien.

THÉRÈSON.

M'avez-vous seulement donné le temps d'ouvrir la bouche ?

MERMÈS.

Enfin n'importe, il en est temps encore, c'est à peine si j'ai commencé. Tiens, cher ami, ton déjeuner.

(Il lui présente la tasse qu'il tient à la main.)

LAVENAZE.

Non, du tout, continue ; Thérèson va m'apporter une seconde tasse.

MERMÈS.

C'est moi qui vais la prendre cette seconde tasse ; prends donc celle-ci, ne fais donc pas le fier.

LAVENAZE.

Garde ta tasse, je t'en prie.

MERMÈS.

Quelle sottise ! Puisqu'elle t'était destinée. Tu ne veux pas ? Eh bien ! tu la prendras, ou je veux être cassé à la tête du régiment.

LAVENAZE, *se levant.*

Eh bien ! je te dis, moi, que je ne la prendrai pas.

MERMÈS.

Tu la prendras.

(Un combat de générosité s'engage entre les deux compatriotes, à la suite duquel le plateau qui contenait le déjeuner, est renversé sur le bureau et sur l'habit de Lavenaze.)

LAVENAZE.

Je suis inondé, et tout le café sur mon bureau.

MERMÈS, *s'emparant de la serviette que Thérèson tient dans la main.*

Ce n'est rien.

(En promenant la serviette sur le bureau, il renverse un carton rempli de papiers.)

LAVENAZE.

Que le diable soit de toi ! voilà tous mes papiers sens-dessus-dessous.

MERMÈS, *ramassant le carton.*

Ce n'est rien, te dis-je.

LAVENAZE, *relevant ses papiers.*

C'est toujours à recommencer avec toi ; tu as atteint ton but, quand à la fin je suis sorti des gonds.

MERMÈS.

Comme tu deviens méchant ! Tu avais grandement raison quand tu me disais, ce matin, ma pauvre Thérèson, que ton maître était bien changé.

THÉRÈSON.

Moi? Je n'ai jamais dit cela.

(Pendant que parle Mermès, Lavenaze fait un paquet de ses livres de compte, de ses plumes et de ses papiers qu'il met sous son bras. Thérèson prend une chaise et s'assied.)

MERMÈS.

Te voilà rouge comme un coq.

LAVENAZE.

Puisqu'il n'y a plus moyen de trouver la tranquillité chez soi, je te souhaite bien le bonjour.

MERMÈS.

Tu t'en vas?

LAVENAZE, *gagnant la porte du fond.*

Il y a longtemps que j'aurais dû prendre ce parti.

(Il sort.)

MERMÈS.

Dieu me pardonne, le voilà filé. (*Il court à la porte du fond.*) Songe que tantôt, à trois heures, viendra le fils Tartat.

LAVENAZE, *en dehors.*

Va-t'en au diable !

MERMÈS, *revenant.*

Bien obligé.

SCÈNE XII.

MERMÈS, THÉRÈSON.

MERMÈS.

Pauvre garçon ! S'il savait que je ne lui en veux point le moins du monde. Je l'excuse bien volontiers ; toujours il a eu de ces vivacités qui lui font un mal.... Heureusement que la main tournée, c'est fini, il n'y pense plus.

(Il prend le petit pain au lait, qui est tombé sur le bureau.)

THÉRÈSON.

En vérité, cela vous va bien de le plaindre ; il faut que le pauvre cher homme soit aussi bon pour endurer tout ce qu'il endure.

MERMÈS, *la bouche pleine.*

Je te demande un peu s'il y avait de quoi fouetter un chat ? Il se monte, il se monte comme une vraie soupe au lait, et le voilà parti, sans souvent savoir pourquoi.

(Il avale un verre d'eau.)

THÉRÈSON.

Vous savez qu'il a de la besogne par-dessus la tête, qu'il n'a pas un moment à lui, eh bien ! non, rien ne vous arrête, vous ne vous donnez pas de cesse que vous ne l'ayez poussé à bout.

MERMÈS.

Je ne sais vraiment pas quel vent a soufflé sur la maison, le diable m'emporte si vous êtes reconnaissables.

(il bat le briquet.)

THÉRÈSON.

Mais ne fumez pas davantage, c'est à ne pas y tenir, il y a ici une fumée, que c'est à peine si l'on peut s'y voir.

MERMÈS.

Je n'y tiens pas autrement. Écoute, ma fille, parlons raison, j'ai engagé ici, aujourd'hui, à dîner, un charmant jeune homme de chez nous, le fils Tartat.

THÉRESON.

Un compatriote?

MERMÈS.

De la rue des Bénédictins.

THÉRESON.

Ah! vous l'avez engagé à dîner, comme ça, de votre autorité privée?

MERMÈS.

A cinq heures précises, heure militaire; à trois il vient me prendre pour aller faire un tour de promenade, puis nous revenons dîner. Je voudrais, vois-tu, de ces petits dîners, tu sais, comme quelquefois tu sais si bien les faire?

THÉRESON.

Monsieur ne m'en a rien dit.

MERMÈS.

Comment aurait-il pu te le dire, le pauvre ami, avait-il sa tête à lui? Songe un peu que ce jeune homme en s'en retournant ira partout chanter tes louanges.

THÉRESON.

Nous dînons en ville, la marmite est renversée.

MERMÈS.

Allons, ma charmante, reviens à des sentiments plus doux.

(Il veut lui prendre la taille.)

THÉRESON, *le repoussant.*

Voulez-vous bien vous tenir tranquille, voulez vous bien vous tenir tranquille, par exemple! a-t-on jamais vu?

MERMÈS.

Tu as une dent contre moi, faisons la paix, qu'un baiser soit le gage....

THÉRÈSON, *saisissant un soufflet.*

Ne m'approchez pas, ou je vous lance ce soufflet à la tête.

MERMÈS.

Eh bien! tant mieux, c'est cela, commençons les hostilités.

(Il court après Thérèson qui se réfugie derrière les chaises; Mermès, pour arriver à elle, en jette une partie à terre.)

THÉRÈSON.

Si vous m'approchez davantage, je vous arrache les yeux.

(On entend du bruit dans la salle voisine.)

MERMÈS.

J'abandonne la place, car vraiment on pourrait croire que je veux t'enlever d'assaut.

THÉRÈSON.

Allez, allez, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

MERMÈS.

Songe qu'à cinq heures il nous faut à dîner : deux couverts, pas plus; à cinq heures, cinq heures et demie.

(Il sort.)

THÉRÈSON.

C'est bon, on s'en souviendra. Oh! bon Dieu!

(Elle se jette sur une chaise.)

SCÈNE XIII.

THÉRÈSON, FANNY.

FANNY, *accourant.*

Thérèson! qu'as-tu ma bonne? qu'est-il donc arrivé? Les chaises renversées? cette fumée... Le feu serait-il à la maison?

THÉRÈSON.

Oh! mademoiselle, si vous saviez ce que je viens d'avoir à souffrir?

FANNY.

Où est papa, où est-il?

THÉRÈSON.

Votre père? Il n'a point perdu la carte, il est parti quand il a vu ce qu'il allait en revenir, et bien lui en a pris.

FANNY.

Mais que vient-il de se passer, parle, explique-toi?

THÉRÈSON.

C'est à changer de quartier, nous ne pouvons pas rester davantage dans ce logement, nous ne sommes plus chez nous.

FANNY.

Je ne te comprends pas.

THÉRÈSON.

Si vous saviez, mademoiselle. . .

FANNY.

Eh bien?

THÉRÈSON, *se levant.*

On vient de pénétrer ici, dans ce cabinet, malgré moi, malgré votre père, malgré tout le monde.

FANNY.

Qui donc?

THÉRÈSON.

Cela doit-il se demander? des compatriotes, mademoiselle, toujours des compatriotes.

FANNY.

N'est-ce que cela?

THÉRÈSON.

N'est-ce donc point assez?

FANNY.

Je respire.

THÉRÈSON.

Mais vous ne savez donc pas, mademoiselle, qu'il n'y a pas au monde de fléau comparable à celui-là.

FANNY.

Je croyais que tu venais de courir les plus grands dangers.

THÉRÈSON, *relevant les chaises.*

Sans la vigoureuse résistance que j'ai opposée, n'était-on pas sur le point de m'embrasser. Ne trouvez-vous pas cela épouvantable?

FANNY, *souriant.*

Non, je t'assure.

THÉRÈSON.

Que vous êtes bien la fille de votre mère! Pau-

vre chère dame ! rien au monde n'aurait pu la faire sortir de son caractère. Que vous êtes bien taillée sur le même patron !... Oh ! bon Dieu !

FANNY.

Qu'as-tu donc encore ?

THÉRÉSON.

N'avez-vous rien entendu, mademoiselle ?

FANNY.

Une porte je crois que l'on vient d'ouvrir.

THÉRÉSON.

C'en est encore un ; mademoiselle, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, ne m'abandonnez pas C'en est encore un.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAVENAZE, *il entre furtivement et prend son chapeau.*

FANNY.

Qu'as-tu donc, papa, tu as l'air tout troublé ?

LAVENAZE.

Chut !... tais-toi malheureuse, qu'on ne devine pas où je vais.

FANNY, *effrayée.*

Oh ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

LAVENAZE.

Ne m'en demande pas davantage, je n'ai point un moment à perdre.

(Il se sauve à toutes jambes par la porte du fond.)

SCÈNE XV.

FANNY, THÉRÈSON.

FANNY, *stupéfaite, après être restée quelque temps dans la même position.*

Thérèson, ma bonne Thérèson, dis-moi bien la vérité, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

THÉRÈSON.

Je vous ai dit ce qu'il en était, mademoiselle, votre père avait le plus grand besoin d'être seul, il est accablé de besogne, et depuis ce matin il n'a pu disposer d'un moment.

FANNY.

Bien vrai ?

THÉRÈSON.

Sur mon honneur ! mademoiselle.

FANNY.

Je vais m'habiller, tu ne te feras pas attendre, n'est-ce pas, Thérèson ; tu sais que nous devons aller chez ma tante.

THÉRÈSON.

Oui, mademoiselle, soyez tranquille. (*Fanny sort.*) D'autant que je serais bien aise que ce Mermès trouvât visage de bois quand il va venir.

SCÈNE XVI.

THÉRÈSON.

Quel être insipide que cet homme! Quel assommant individu! Elle a été vigoureuse tantôt, la sortie de monsieur, comme il vous lui a bien dit son fait. Je suis encore tout émerveillée du caractère qu'il a montré; c'est un grand pas qu'il vient de faire; aussi je ne désespère plus de lui voir enfin prendre un parti... Je vais un peu ouvrir la fenêtre, il y a dans cette pièce une odeur de pipe... C'est à ne pas y tenir.

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors.*

Surtout faites bien attention à l'escalier en montant.

THÉRÈSON, *à la fenêtre.*

Ah! bon Dieu! que de malles! que de paquets à la porte de la rue! Serait-ce un emménagement? Je ne sache pas qu'il y ait rien à louer dans la maison. Allons voir un peu ce que ce peut être..... (*Elle quitte la croisée, se dirige vers la porte à droite; un commissionnaire portant une caisse lui barre le passage.*) Que demandez-vous?

SCÈNE XVII.

THÉRÈSON, MADAME DE LA BASTIDE, FANNY.

(Madame de la Bastide présente un volume énorme ; elle est précédée et suivie de commissionnaires portant ses caisses, ses cartons, ses malles, etc., etc., etc. Elle tient un oreiller sous son bras, un panier à la main ; sous son chapeau un bonnet dont les dentelles cachent une partie de sa figure.)

MADAME DE LA BASTIDE, *aux commissionnaires.*

Bien, très-bien. Vous monterez tous mes effets ici, dans cet appartement, au fur et à mesure que vous les descendrez de la voiture.....

THÉRÈSON.

Votre servante, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh! bonjour, Thérèson ; je ne te voyais pas, ma chère ; ne me perds pas ces gaillards-là de vue, je t'en prie : tu veilleras surtout à ce que mes cartons ne soient pas culbutés.

(Elle va et vient dans la chambre.)

THÉRÈSON, *bas à Fanny.*

Nous ne risquons rien, mademoiselle.

FANNY.

Que veux-tu dire?

THÉRÈSON.

Que c'est fini, qu'il n'y a plus de repos à espérer.

MADAME DE LA BASTIDE, *à Fanny.*

Mais viens donc, cher ange, que je suis donc con-

tente de te revoir! Que je t'embrasse encore, chère petite ; sais-tu que te voilà grande comme père et mère? (*Aux commissionnaires.*) Mes enfants, vous allez me monter ma grande caisse ; vous entendez?

LES COMMISSIONNAIRES.

Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Et cette chère Thérèson, comment est-ce qu'elle va?

THÉRÈSON, *sèchement.*

Très-bien, madame ; très-bien, Dieu merci.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tant mieux, ma chère, tant mieux. (*A Fanny.*) C'est elle qui vous a tous élevés, n'est-ce pas?

FANNY.

Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je l'aime de tout mon cœur, la pauvre Thérèson, c'est une excellente fille, toute dévouée, d'une grande égalité de caractère. (*A Thérèson.*) Débarrasse-moi de mon panier ; c'est vraiment un trésor dans une maison qu'un semblable sujet.

THÉRÈSON.

Madame est trop bonne.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je rends hommage à la vérité. Prends aussi mon châle qui me tient trop chaud, tu le mettras sur le dos d'une chaise... Dis-moi, commissionnaire!

LE COMMISSIONNAIRE.

Madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu vas me faire l'amitié, en descendant, de dire au portier qu'il commande mon bain pour quatre heures, au lieu de trois.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, madame.

THÉRÈSON.

Madame descend donc ici ?

FANNY, *bas à Thérèson.*

Thérèson, je t'en prie....

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse-la dire, cher ange ; laisse-la dire, il n'y a pas de mal à ça. Oui, ma chère, je descends ici; où voudrais-tu donc que je descendisse ?

THÉRÈSON.

Mais à l'hôtel, je pense.

MADAME DE LA BASTIDE.

A l'hôtel ? fi donc. Je n'y descendrais pas pour tout l'or du monde, pas pour un empire ! Madame de la Bastide à l'hôtel ! ce serait du propre, l'idée seule m'irrite, elle me révolte.

FANNY.

Croyez bien, madame, que Thérèson n'a point eu l'intention.....

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh ! cher ange, ne le sais-je pas bien, n'ai-je pas d'elle trop bonne opinion pour jamais rien croire de mal de sa part ? Je serais bien ingrate si je pensais différemment à son égard ; car il n'y a pas de soins, pas d'égards. pas d'attentions dont elle ne

m'ait entourée pendant toute la durée de mon séjour à Paris ; je ne saurais trop le dire...., Ah çà ! mes enfants, j'ai bien envie de profiter de ce que nous avons les commissionnaires pour leur faire enlever ce bureau.

THÉRÈSON.

Vous voulez faire enlever ce bureau, madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Le changer de place seulement, le pousser contre le mur ; je n'aime pas ce grand bureau-là, il occupe plus d'espace à lui tout seul..... Ce n'est donc plus ici une chambre à coucher?

FANNY.

Non, madame, mon papa en a fait son cabinet de travail.

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est très-bien. C'est aussi, de toutes les pièces de la maison, celle à laquelle j'ai toujours donné la préférence. Vous êtes ici sur le derrière, mais au moins vous n'entendez pas le bruit de la rue, et c'est quelque chose à Paris que de ne point être assourdi par le mouvement des voitures. Et ma grande caisse !... Je ne la vois pas souvent.

UN COMMISSIONNAIRE.

C'est les camarades qui disent comme çà, en bas qu'elle est trop grande pour entrer ici.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tes camarades sont des niais de dire çà, et toi plus encore de les croire ; je ne vois pas pour quelle

raison cette caisse qui déjà est entrée dans cet appartement, n'y entrerait pas bien encore?..... Descends me la chercher.

LE COMMISSIONNAIRE.

J'y vas, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Dis un peu, commissionnaire?... Pousse-moi ce grand diable de bureau contre le mur.

THÉRÈSON.

Elle y tient.

MADAME DE LA BASTIDE.

Encore, encore; c'est cela, très-bien..... Tu me ramasseras toutes ces paperasses qui sont à terre... Maintenant, mon garçon, il s'agit de me pousser un peu ce canapé contre la cheminée. Thérèson, donne-lui un coup de main.

THÉRÈSON.

Moi, madame ? je ne connais rien à cela.

MADAME DE LA BASTIDE.

Pardon, ma chère, pardon. Je vais le faire... ne te dérange pas. (*Elle prend un des bras du canapé.*) Tiens, mon garçon, prends ainsi ce canapé; c'est cela... pousse.... pousse sur moi... Bien ! c'est cela.

FANNY.

Si vous preniez quelque chose, madame; vous devez être fatiguée.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je le suis un peu ; je te remercie, cher ange, je veux bien prendre quelque chose, un rien, une

croûte seulement, et avec un doigt de madère, pas davantage.

FANNY.

Thérèson ?

THÉRÈSON.

J'y vas, mademoiselle.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE LA BASTIDE, FANNY, *plusieurs commissionnaires.*

(La pièce a changé de physionomie depuis l'arrivée de madame de la Bastide ; le secrétaire qui occupait le milieu du cabinet est relégué dans un coin ; le canapé est placé en long devant la cheminée ; les effets, les hardes de la compatriote sont étendus sur les meubles et sur toutes les chaises.)

MADAME DE LA BASTIDE.

Cher ange ! donne-moi mon panier, que je prenne les clefs que j'y ai laissées ; bien obligée. Il me faut un peignoir pour tantôt quand je sortirai de mon bain.

(Plusieurs commissionnaires roulent une énorme caisse à l'entrée de la porte.)

MADAME DE LA BASTIDE.

Quand je vous disais que rien n'était plus facile que de monter cette caisse ?

UN COMMISSIONNAIRE.

Pas déjà si tant.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh bien ! que faites-vous donc, vous autres, à cette porte ?

UN SECOND COMMISSIONNAIRE.

N'y a pas moyen d'entrer, madame, puisque la porte est trop étroite.

MADAME DE LA BASTIDE.

Vous êtes tous des nigauds. (*Elle ôte son chapeau dont elle coiffe le buste de Démosthène placé sur la bibliothèque.*) Attendez un peu, si je ne m'en mêle, vous serez encore ce soir à cette porte. (*Elle prend un des coins de la caisse.*) Je n'y conçois rien, cette caisse que d'ordinaire je lève comme une plume... je sue sang et eau et n'y puis rien faire.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, THÉRÈSON *à la porte, un plateau à la main, derrière la caisse qui lui interdit le passage.*

THÉRÈSON.

Madame, voici ce que vous avez demandé.

MADAME DE LA BASTIDE.

Il s'agit bien de cela, vraiment. Laisse-moi là ce que tu tiens à la main et pousse ferme de ton côté.

THÉRÈSON.

Mais, madame, si vous n'y faites attention, vous allez tout renverser.

MADAME DE LA BASTIDE.

Pousse, te dis-je, et ne crains rien. .. Allons,

vous autres, un bon coup de collier !... Partez tous ensemble... c'est bien, voilà que ça cède, voilà que ça cède.... (*Les battants de la porte s'ébranlent sous les efforts des commissionnaires et ceux de madame de La Bastide : la caisse pénètre dans la chambre faisant sauter la porte en éclats.*) Nous y voilà... Je disais bien que nous en viendrions à nos fins.

THÉRESON.

Et la porte est brisée.

MADAME DE LA BASTIDE.

J'étais sûre que cette caisse finirait par entrer, n'était-elle pas déjà venue une première fois. Théreson, dépose, ma chère, ce que tu tenais à la main sur cette petite table, tu me l'approcheras du canapé. Je suis rendue. (*Elle s'assied.*) Ahaie ! ahaie !

FANNY.

Qu'avez-vous, madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Ce n'est rien, cher ange, ce n'est rien, j'éprouve toujours un peu de peine à m'asseoir quand je descends de diligence...

LE PREMIER COMMISSIONNAIRE.

Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je t'avais demandé une croûte de pain tout bonnement, ma chère, ce n'était guère la peine, je t'assure, de m'apporter toute cette pyramide de biscuits... Tu le vois, cher ange, voilà Théreson

qui recommence à me gâter. Quel délicieux vin! (*Elle boit.*)

THÉRÈSON, *à part.*

Elle n'a rien perdu de ses habitudes.

LE SECOND COMMISSIONNAIRE.

Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE.

Ces diables de voitures sont d'ordinaire si mal suspendues... Cela ne sera rien, avant deux jours il n'y paraîtra plus. Ce vin est parfait! (*Elle boit.*)

LE TROISIÈME COMMISSIONNAIRE.

Toutes les affaires de madame sont montées.

MADAME DE LA BASTIDE.

J'avais parfaitement compris la première fois. C'est de l'argent qu'il te faut, n'est-ce pas? vilain merle.

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

Oui, madame, si c'est un effet de votre complaisance.

MADAME DE LA BASTIDE.

Combien te faut-il, la main sur la conscience?

DEUXIÈME COMMISSIONNAIRE.

Madame sait bien ce que c'est.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'en sais rien.

TROISIÈME COMMISSIONNAIRE.

Ce sera ce que madame voudra.

MADAME DE LA BASTIDE.

Thérèson, oblige-moi, ma fille, de payer ces vivants-là, je n'ai point de monnaie.

THÉRÈSON.

Je n'en ai pas non plus, moi, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh bien ! alors qu'ils attendent en bas le retour du maître de la maison. Je ne suis point du tout disposée, harassée comme je le suis, à aller courir les boutiques pour y demander de la monnaie ; d'ailleurs, je déjeune. Au diable !

FANNY.

Comment donc, madame, Thérèson ne demande pas mieux....

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'en ai jamais douté, cher ange !

THÉRÈSON.

Dès que mademoiselle l'exige... il faut bien... Allons, venez, vous autres...

(Elle sort, suivie de plusieurs commissionnaires.)

QUATRIÈME COMMISSIONNAIRE.

Et le pourboire, madame ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Quel pourboire ? pleurard ! demande à Thérèson, c'est elle que j'ai chargée de ma procuration.

SCÈNE XX.

MADAME DE LA BASTIDE, FANNY.

MADAME DE LA BASTIDE.

Il me tardait que tout ce monde fût parti pour me mettre un peu à mon aise... Ce madère est délicieux ! (*Elle boit.*) Si je changeais de linge?... Nous sommes venus si vite, que c'est bien tout au plus, si l'on nous a permis de descendre pour nos repas, et cependant je n'ai pas tant faim que j'ai soif, cela s'explique, j'ai vécu de jambon tout le long de la route, c'est là ce qui m'a mis dans cet état, j'ai le feu dans le corps, je boirais le diable... A ta santé, cher ange. (*Elle boit.*) Tu ne veux pas me tenir compagnie?

FANNY.

Je vous remercie, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Comme tu voudras, à ton aise, cher ange. J'ai presque envie d'étendre mon peignoir devant le feu. Quelle pauvre tête j'ai ! n'ai-je pas oublié de dire à Thérèson de m'apporter en venant de l'eau dans un bassin?

FANNY.

Si vous voulez prendre la peine de passer dans ce cabinet, vous trouverez tout cela, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu as raison, je n'y pensais pas à ton cabinet ; laisse-moi faire, cher ange, je connais les êtres.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI.

FANNY, THÉRÈSON.

THÉRÈSON.

Comme c'est agréable d'avancer de l'argent à des gens pareils !

FANNY.

Prends garde, Thérèson, elle est dans le cabinet, cette dame, elle pourrait t'entendre.

THÉRÈSON.

Eh ! que m'importe à moi qu'elle entende ou non. Si vous la connaissiez comme je la connais...

FANNY.

J'avoue que cette dame est un peu singulière, mais je n'oublierai jamais qu'elle fut l'amie de ma mère.

THÉRÈSON.

Ne croyez donc pas cela, la pauvre chère dame la craignait comme le feu. Voyez un peu si l'on pourrait jamais s'y reconnaître dans cette chambre, où tout est bouleversé ! Et moi qui tantôt me plaignais avant son arrivée, que serait ce donc maintenant ?

MADAME DE LA BASTIDE, *en dehors.*

Thérèson!

THÉRÈSON.

Que me veut-elle encore?

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'ai pas de pâte d'amandes.

THÉRÈSON.

A votre gauche, sur la tablette.

MADAME DE LA BASTIDE.

Et l'essuie-main?

THÉRÈSON.

Derrière la porte.

FANNY.

Tu devrais y aller, ne crains-tu pas qu'elle ne trouve malhonnête de n'y point aller?

THÉRÈSON.

Allez, mademoiselle, elle n'est pas susceptible, la chère dame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Mon peignoir est-il toujours devant le feu, cher ange?

FANNY.

Toujours, oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est bien, cher trésor, ne t'impatiente pas.

FANNY.

Et ma tante que je n'ai pas vue depuis si longtemps.

THÉRÉSON.

Qu'y voulez-vous faire, n'avons-nous pas eu des visites depuis le matin?

FANNY.

Je ne pourrai encore l'aller voir aujourd'hui ; et papa qui ne revient pas.

THÉRÉSON.

Il court les logements.

FANNY.

L'heure s'avance, tantôt il faudra m'en retourner à la pension.... j'étais si contente ce matin....

SCÈNE XXII.

FANNY, THÉRÉSON, MADAME DE LA BASTIDE.

MADAME DE LA BASTIDE.

(Tenant encore l'essuie-main qu'elle jette en entrant sur le canapé.)

Eh bien ! cher ange, il t'ennuyait de ne point me voir, n'est-ce pas ? me voilà... C'est toujours le diable pour m'asseoir... il n'y a rien de bon comme ce madère ! (*Elle boit.*) Ah çà, viens te mettre ici, à côté de moi, sur ce canapé; voyons, parlons peu et parlons bien... Tu n'es plus en pension, j'espère...

(Théréson prend une chaise et va s'asseoir au fond de la pièce, agitant son pied, en signe d'impatience.)

FANNY.

Pardonnez-moi, madame, j'y suis toujours.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu m'étonnes : comment, encore en pension? C'est que vraiment, je te trouve si grande, si belle personne! (*Fanny baisse les yeux.*) Moi qui, dans le temps, ne voulais jamais croire que tu grandirais, c'était toujours là nos querelles avec ta pauvre mère; tu te les rappelles, Thérèson, nos discussions avec la pauvre maman?

THÉRÈSON.

Oui, madame, avec elle, avec tout le monde.

MADAME DE LA BASTIDE.

Et pourquoi? Parce que la pauvre femme, parce que tout le monde, voulaient toujours avoir raison; ta pauvre mère surtout; je me tuais de lui dire sans cesse : Ta petite ne grandira pas, ma chère, il faut en prendre ton parti, elle en restera là; tu ne veux pas me croire, tu as tort, ton enfant est nouée, archinouée, jamais elle ne se développera ; c'était comme si j'eusse chanté, jamais je ne pus la convaincre. J'aurais parié.... mille contre un, tant je croyais être sûre de mon affaire, tant j'étais persuadée que tu resterais nabote. Heureusement, cher ange, qu'il n'en est rien, ce dont je suis ravie.... Te rappelles-tu m'avoir jamais vue?

FANNY.

Non, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Ce n'est pas extraordinaire, il y a déjà des années de cela.... cependant je n'ai pas laissé que de

rester encore un bon bout de temps chez vous autres.

THÉRÈSON.

Dix-huit mois, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Cela peut bien être, je ne me rappelais pas exactement la durée de mon séjour; l'essentiel pour toi, cher ange, c'est d'avoir maintenant des jambes comme tout le monde. D'après cela, il n'est pas encore question de t'établir.

FANNY.

Je ne sais pas, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Il n'y a pas encore de temps perdu, cher ange; au reste, pour ce qu'il en retourne, tu seras bien assez tôt en ménage. Ce n'est pas l'embarras, j'avais ton âge quand l'on me maria. C'est encore une drôle d'histoire que mon mariage.... hi! hi! hi! hi!... Quelle farce! hi! hi! hi! hi! Ce fut ma pauvre mère qui le voulut, hi! hi! J'étais si jeune! Je n'avais pas encore de volontés, hi! hi! Je me laissai faire; quand cela fut fait, je ne fus ni fâchée, ni bien aise. Depuis, lorsque les passions commencèrent à parler chez moi....

THÉRÈSON.

Pardon, madame, mademoiselle....

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est alors que j'eus à souffrir, que ce pauvre

M. de la Bastide eut fort à faire, que je lui donnai terriblement de fil à retordre !

THÉRÈSON.

Madame, je vous prie en grâce....

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'avais pas d'amour pour ce pauvre de la Bastide, tu dois bien le penser ; c'était donc un combat continuel entre mes sens et mes principes....

THÉRÈSON.

Mademoiselle, vous ne pouvez en entendre davantage.

MADAME DE LA BASTIDE.

Qu'est-ce à dire, la belle ? Ne vas-tu pas me faire de la morale ? Ne sais-je pas bien me conduire ?

THÉRÈSON.

Vous oubliez, madame, que devant une jeune personne....

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse donc ; à son âge, je n'avais plus rien à apprendre, cela ne m'a pas empêché d'aller droit mon chemin. C'est vraiment trop plaisant, de te voir t'ériger en censeur de la conduite de quelqu'un, toi, mademoiselle Thérèson, hi ! hi ! hi ! hi !.... ha ! ha ! ha ! ha ! Je connais de vos tours, ma chère, nous n'avons pas toujours suivi la ligne directe....

THÉRÈSON.

Je défie à qui que ce soit, de pouvoir dire un mot sur mon compte.

FANNY.

Thérèson! je t'en conjure....

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse-la faire, nous allons rire, hi! hi! hi! hi! Et ton aventure dans la diligence, à Montélimart, t'en souvient-il?

THÉRÈSON.

C'est une indignité!

MADAME DE LA BASTIDE.

Ha! ha! ha! ha! La plaisante histoire! J'en ai ri longtemps. Hi! hi! hi! hi! Et le pauvre greffier de la justice de paix? Hi! hi! hi! hi! Et la culbute qui s'ensuivit, hi! hi! hi! hi! ha! ha! ha! ha!

THÉRÈSON.

Retirons-nous, mademoiselle, retirons-nous...

MADAME DE LA BASTIDE.

Hi! hi! Tu t'en vas, cher ange?

THÉRÈSON.

Il y a longtemps, madame, que nous eussions dû le faire.

(Elle sort précédée de Fanny.)

SCÈNE XXIII.

MADAME DE LA BASTIDE.

Bien le bonjour. A ton aise, ne te gêne pas. Hi! hi! hi! hi! Je viens de lever là un lièvre qui ne doit pas lui faire grand plaisir à la pauvre Thérèson. Hi! hi! je ris encore de son aventure, comme si la

nouvelle venait de m'en être contée. Ha ! ha ! ha ! ha ! Ce que c'est que de nous.

SCÈNE XXIV.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE.

LAVENAZE.

J'ai donc enfin arrêté un appartement !

MADAME DE LA BASTIDE.

Et où cela cet appartement ?

LAVENAZE.

Pardon, madame, pardon, je me trompe.... Je croyais être chez moi....

MADAME DE LA BASTIDE.

Hi ! hi ! hi ! hi ! Il ne se reconnaît plus, la bonne méprise !.... Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE.

Mais non cependant, je suis bien ici chez moi, voilà bien mon bureau....

MADAME DE LA BASTIDE.

Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE.

Ma bibliothèque, mon canapé.

MADAME DE LA BASTIDE.

Hi ! hi ! hi ! hi !

LAVENAZE.

Pourriez-vous m'expliquer, madame....

SCÈNE XXV.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, *une baignoire*.

LE GARÇON DE BAIN.

Vl'à vot' bain que l'on monte, madame.

LAVENAZE.

Une baignoire?

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse-là ta baignoire. Nous vous ferons prévenir quand je devrai le prendre?

LE GARÇON.

Ça suffit, madame.

(Il sort.)

MADAME DE LA BASTIDE.

Il a l'air de revenir du Congo, le pauvre ami.

LAVENAZE.

Je ne sais si je dors ou si je suis éveillé. Comment, madame, vous ici?

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu me reconnais, c'est bien heureux.

LAVENAZE.

Vous ici?

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'ai voulu prévenir personne de mon arrivée, j'ai voulu surprendre mon monde. Mais prends donc un siége, ne reste donc pas ainsi debout...

LAVENAZE.

Mais, madame, n'allez-vous pas prendre un bain?

MADAME DE LA BASTIDE.

Dix minutes plus tard, je te recevais dans la baignoire ; mais je viens de renvoyer mon bain. Prends donc un siége.

(Lavenaze s'assied, son chapeau sur les genoux, dans l'attitude d'un homme qui rend une visite.)

MADAME DE LA BASTIDE.

Ne te formalise pas, cher ami, si je te reçois ainsi sans façon, je descends de diligence...

LAVENAZE.

Comment donc, madame...

MADAME DE LA BASTIDE.

Débarrasse-toi de ton chapeau.

LAVENAZE.

Ne faites pas attention.

MADAME DE LA BASTIDE.

J'ai vu ta fille, sais-tu qu'elle est charmante?

LAVENAZE.

Vous l'avez vue, madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est elle qui m'a reçue ; c'est tout le portrait de sa pauvre mère.

LAVENAZE.

Oui, elle a bien cette même douceur, même égalité de caractère...

MADAME DE LA BASTIDE.

N'en parlons pas davantage, je t'en prie, je ne voulais même pas t'en parler, je me l'étais promis, qu'il n'en soit plus question. Parlons un peu de M. de la Bastide, c'est beaucoup plus gai.

LAVENAZE.

Comment se porte-t-il ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Très-bien ; tu ne peux te faire une idée de ce qu'est devenu le pauvre cher homme. Figure-toi une momie, une abnégation, une machine qui boit, mange et puis s'endort, voilà ce qu'est maintenant M. de la Bastide. Du reste, il me laisse bien tranquille, je t'assure ; je vais, je viens, je trotte, il n'en sait pas un mot. Par exemple nous avons un procès, duquel dépend une grande partie de notre fortune, il n'aurait certainement tenu qu'à lui qu'il ne fût terminé déjà depuis longtemps, eh bien ! non, il aimerait mieux se laisser enlever jusqu'au dernier sou que de faire un pas !

LAVENAZE.

En vérité !

MADAME DE LA BASTIDE.

Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus moyen de jamais rien tirer de mon pauvre homme, je me suis dit : un instant, ne restons pas là le bec dans l'eau, nous avons affaire à forte partie, prenons les devants, allons à Paris trouver ce cher Lavenaze ; et me voila.

LAVENAZE.

Je crains bien, madame, de ne pouvoir vous être d'une grande utilité.

MADAME DE LA BASTIDE.

Pas de défaites, mon cher, je ne les accepte pas.

Je compte rester ici ce qu'il y faudra rester, mais je ne partirai pas de Paris sans avoir en poche une bonne consultation signée de vos principaux avocats. Ainsi tiens-toi pour averti, autrement nous sommes à couteau tiré, plus de commerce entre nous, je t'en avertis.

LAVENAZE.

Madame, daignez m'entendre...

MADAME DE LA BASTIDE.

Je n'en veux point entendre davantage pour le moment, plus tard nous y reviendrons. À propos, tu ne devinerais jamais avec qui je me suis trouvée nez à nez, en descendant de diligence?

LAVENAZE.

Non, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Je te le donne en cent.

LAVENAZE.

Quelqu'un de notre pays, peut-être?

MADAME DE LA BASTIDE.

Mermès.

LAVENAZE.

Nous avons eu sa visite ce matin.

MADAME DE LA BASTIDE.

Quel cuistre, quel goujat, quel cynique que cet homme!

LAVENAZE.

Lui, madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Un spadassin, qui a failli me compromettre, me perdre de réputation.

LAVENAZE.

Mermès?

MADAME DE LA BASTIDE.

Et ce pauvre M. de la Bastide, comment encore a-t-il agi avec lui? Il l'a traîné dans la crotte. Ma belle-sœur, madame Bibolasse, la femme du premier pharmacien de la ville, ne l'a-t-il pas traitée comme la dernière des dernières?

LAVENAZE.

Jamais pourtant il ne dit du mal de personne.

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est un ivrognasse!

LAVENAZE.

Ne le jugez-vous pas un peu sévèrement?

MADAME DE LA BASTIDE.

Un fumeur, un panier percé, un homme à pendre, un soldat!

LAVENAZE.

Il a toujours passé pour un excellent garçon, très-serviable.

MADAME DE LA BASTIDE.

Un ton détestable, sentant la caserne d'une lieue. Bavard comme une vieille pie, insolent comme le valet du bourreau! Aussi je te certifie que je lui ai lancé des regards qui témoignaient de tout le mépris que je faisais de sa personne. Et tu le vois toujours, à ce qu'il paraît?

LAVENAZE.

Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Cela ne te fait guère honneur, surtout ayant une jeune personne. Si tu veux me faire un grand plaisir, ce sera de ne pas le revoir tout le temps que je serai chez toi?

LAVENAZE.

Je ne puis vous le promettre, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh bien! qu'il s'y présente, nous verrons qui rira le dernier. Ce drôle-là nous vint l'année dernière passer tout un semestre chez sa tante, une vieille folle, qui vaut moins que lui encore.

LAVENAZE.

Mademoiselle Pelussart?

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est cela même, une de nos grandes meneuses, l'âme damnée du vieux curé de Saint-Jacques.

LAVENAZE.

Vous vous trompez, madame, c'est au contraire la femme la plus respectable...

MADAME DE LA BASTIDE.

Erreur, cher ami, erreur, une couleuvre qui se glisse et s'insinue dans toutes les maisons. Une lame à deux tranchants.

LAVENAZE.

Depuis six ans au moins, la pauvre demoiselle a perdu la vue.

MADAME DE LA BASTIDE.

Raison de plus, c'est là précisément ce qui la rend plus dangereuse encore. C'est elle qui avait lancé son neveu contre moi.

LAVENAZE.

Elle en est incapable ; d'un autre côté Mermès adore sa tante, il serait bien possible...

MADAME DE LA BASTIDE.

Je sais bien qu'il l'aime, c'est bien pour cela qu'il voulait me casser les reins.

LAVENAZE.

Pas possible ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Il ne s'en cachait pas, il le disait à qui voulait l'entendre, l'odieux brigand ! Que veux-tu, cher ami, j'ai le malheur d'y voir trop clair. Est-ce ma faute à moi, si un soir, en sortant de faire ma partie chez madame Judicis, j'ai failli être renversée par le substitut du procureur du roi, un charmant jeune homme, qui venait lui rendre une visite à près de minuit en pantoufles, un foulard sur sa tête. Ai-je eu tort de répéter ce que tout le monde disait déjà depuis six semaines, qu'un capitaine de hussards avait oublié son col et son bonnet de police chez madame de Mirac, pendant un petit voyage que fit son mari, monsieur de Mirac, à Carpentras ? Ai-je aussi été inventer que madame de Valès, cette ci-devant chanoinesse, avait chez elle un tire-botte ? Cependant tous les faits que j'avance sont constants, authentiques, chacun est

à même de les vérifier. Dans tout autre moment il m'eût été bien égal de déplaire à qui que ce fût, je m'en serais moquée comme de Colin-Tampon, mais aujourd'hui que mon affaire est sur le point d'être jugée, c'est bien différent, tu conçois ?

(Lavenaze, depuis le commencement des histoires de madame de la Bastide, fait des grimaces atroces, afin d'empêcher le sommeil de s'emparer de lui.)

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu conçois quel préjudice cela peut porter à mon affaire ?

LAVENAZE.

Oui, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu sauras du reste, pour ta gouverne, que je ne vois plus grand monde, et encore, dans le peu que je vois, ce ne sont guère que des hommes. Les femmes sont bien trop méchantes ! Non, mais c'est que c'est inimaginable, toutes les atrocités qui ont été débitées sur mon compte ; toute autre, à ma place, aurait quitté sa ville dans les vingt-quatre heures.

LAVENAZE.

C'est à ce point-là?

MADAME DE LA BASTIDE.

Et tu ne croirais jamais d'où vient tout cet acharnement ! Tu ne le croirais pas ?

LAVENAZE.

Non, madame, pas encore.

MADAME DE LA BASTIDE.

D'une demi-douzaine de pies-grièches, pas davantage, qui ont empaumé toute la société, des pécores qui sauteraient au plafond si un homme se permettait devant elles la chose la plus innocente, un mot, un seul mot, la moindre chose, *j'ai passé ma culotte*, par exemple, il n'en faut pas plus, voilà des femmes aux cent coups, et ces mêmes femmes si prudes, si bégueules en apparence, s'élanceront aux fenêtres dès qu'elles entendront le bruit d'une botte sur le pavé. Si cela ne fait pas pitié! être jugée par de semblables espèces.

LAVENAZE.

Vous êtes donc, madame, en guerre ouverte avec toute la ville?

MADAME DE LA BASTIDE.

La ville, les faubourgs, avec tout le monde. Nous n'avons pas un chat dans nos intérêts, c'est à qui nous tournera le dos, nos proches mêmes, sur lesquels nous devions le plus compter, ont été les premiers à nous abandonner. Tu as bien connu Benjamin?

LAVENAZE.

Votre neveu?

MADAME DE LA BASTIDE.

Celui de M. de la Bastide. Tu as dû le voir à Paris?

LAVENAZE.

N'était-il pas clerc d'avoué?

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est cela même. Une figure repoussante s'il t'en souvient?

LAVENAZE.

J'avoue que sa figure n'est pas bien présente à ma mémoire, je vois tant de monde.....

MADAME DE LA BASTIDE.

Il est tout petit, tout grêle, tout noir, vilaines dents, c'est un triste sujet. Tu sais combien nous prîmes soin de lui?

LAVENAZE.

Non, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Il n'a garde de le dire. Ce fut nous qui l'envoyâmes à Paris, qui l'y soutînmes, qui lui servîmes de père et mère en un mot. Quand il nous revint à la maison, ce n'était plus le même, monsieur se crut tout permis, il n'y eut plus moyen de lui faire la moindre observation, lorsque nous eûmes toute la ville à dos, non-seulement il se garda bien de jamais prendre notre parti, mais encore il affecta de fréquenter de préférence les personnes avec lesquelles nous étions le plus en délicatesse.

LAVENAZE.

En vérité?

MADAME DE LA BASTIDE.

Nous ne pouvions, mon mari et moi, tolérer plus longtemps une conduite pareille, bien obligé, c'eût

été aussi par trop bête, je ne vis plus qu'une chose à faire, ce fut de couper le mal dans sa racine, et je me chargeai de fouetter le cher neveu à la porte. Il n'y fut pas plutôt, que soudain s'éleva un chorus universel d'indignation, ce fut à qui nous jetterait la pierre ; nous étions des monstres, des cannibales, des infâmes; il n'y eut bientôt plus de termes pour qualifier l'action que nous venions de commettre, je ne sais ce qui ne fut pas dit. Ce pauvre M. de la Bastide était dans l'état le plus pitoyable, il ne savait plus où donner de la tête, il suait sang et eau, il fondait en larmes, il voulait aller se jeter dans les bras de son neveu, je le remontai cependant du mieux que je pus, je mis son amour-propre en jeu, il se laissa convaincre. Quant à moi je tins bon, comme tu peux le croire, et seule je fis tête à l'orage; j'eus raison, car la femme du sous-préfet planta là son mari le soir même, et le lendemain il ne fut plus question de nous... Mais, Dieu me pardonne, je crois qu'il s'endort... Lavenaze !

LAVENAZE.

Madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu t'endors, je pense ?

LAVENAZE.

Vous croyez, madame...

MADAME DE LA BASTIDE.

Ecoute un peu, tu vas rire. Il y avait donc déjà quelque temps que mon polisson de neveu était

congédié ; nous n'en entendions plus parler, lorsqu'un beau jour il se présente à ma porte. J'étais seule, la bécasse de servante le laisse monter ; force me fut de le recevoir.

(Lavenaze, profondément endormi, laisse tomber sa tête sur son gilet.)

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est ici que commence la comédie. Le voilà donc dans ma chambre. Il était tout tremblant, pâle comme la mort, tout interdit, tout bête, tout décontenancé : néanmoins il était bien facile de deviner quel était son but et qu'il avait la tête montée ; plus je voyais mon homme tourner autour du pot, plus je me gardais de lui donner la moindre prise, au contraire. Quand tout à coup il lui prend une belle résolution, et le voilà parti. Ce fut alors qu'il me débita toute une série d'invectives et d'injures : que c'était à moi, disait-il, qu'il était redevable d'avoir été expulsé de la maison de son oncle, que j'étais en partie cause de la rupture d'un mariage magnifique qu'il était sur le point de conclure (ce qui n'est pas vrai), que je l'avais compromis dans des propos, et patati patata, mille sottises dans ce genre... Quand je vis que j'en avais pour longtemps encore, je me tus et fis semblant de l'écouter comme si de rien n'était, je poussai tout doucement mon fauteuil contre la fenêtre, je l'ouvris, et rassemblant toutes les forces de mes poumons, je me mis à crier à la garde, à la garde, au voleur, à la garde.

LAVENAZE, *réveillé en sursaut.*

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE LA BASTIDE.

On m'assassine... A la garde ! au voleur ! à la garde !

LAVENAZE, *dans la plus grande agitation.*

Qu'est-il donc arrivé ? Au nom du Ciel, madame, je vous en conjure, modérez-vous !...

MADAME DE LA BASTIDE.

Ha ! ha ! ha ! ha ! hi ! hi ! hi ! hi.

SCÈNE XXVI.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, FANNY, THÉRÈSON.

FANNY, *effrayée.*

Mon papa, mon papa ! Qu'as-tu, mon papa ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Ha ! ha ! ha ! ha !

LAVENAZE.

Rassure-toi, ce n'est rien, un récit que me faisait madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu conçois qu'il ne demanda pas son reste ; il prit ses jambes à son cou, et il court encore. Hi ! hi ! hi ! hi !

THÉRÈSON.

Elle a perdu la tête.

FANNY.

Que j'ai eu peur !

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu n'es pas encore aguerrie, chère petite.

LAVENAZE.

Remets-toi, mon enfant; vas un peu dans la chambre.

FANNY.

Oui, papa. (*A part.*) Quelle journée !

(Elle sort après avoir embrassé son père.)

SCÈNE XXVII.

MADAME DE LA BASTIDE, LAVENAZE, THÉRÈSON.

MADAME DE LA BASTIDE.

La pauvre petite a pris la chose au sérieux.

LAVENAZE.

C'est qu'aussi, madame, avec vos exclamations, on pouvait faire mille conjectures. Je suis étonné de ne pas voir arriver toute la maison.

MADAME DE LA BASTIDE.

Quelle folie! Ne peut-on parler chez soi, à Paris?

LAVENAZE.

Parler, oui, madame....

MADAME DE LA BASTIDE.

Vous êtes encore de drôles de corps dans la capitale.... Tout aussi ridicules que partout ailleurs.

LAVENAZE.

Permettez, madame, permettez....

MADAME DE LA BASTIDE.

Il n'y a pas jusqu'à Thérèson qui ne se choque de la moindre chose.

LAVENAZE.

Thérèson ?

THÉRÈSON.

Si madame ne s'était pas permis des inconvenances....

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu l'entends, la voilà partie.

LAVENAZE.

Que s'est-il donc passé pendant mon absence ?

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu vas me faire le plaisir de ne pas croire un mot de ce qu'elle va te dire.

LAVENAZE.

Eh bien, Thérèson, que s'est il passé ?

THÉRÈSON.

Des choses abominables, monsieur, devant ma demoiselle.

LAVENAZE.

Devant ma fille ? Je ne puis croire, madame....

MADAME DE LA BASTIDE.

Laisse-la dire, elle m'amuse ; je veux voir jusqu'où elle peut aller.

LAVENAZE.

J'aime à croire cependant, madame, qu'une personne bien élevée....

MADAME DE LA BASTIDE.

Si je fus bien élevée, je crois bien ; peu de femmes le furent comme moi ; c'est, je crois, vingt-deux mille francs que donna ma mère pour mon éducation.

THÉRÈSON.

C'est bien de l'argent dans l'eau.

LAVENAZE.

Sortez ! Thérèson.

THÉRÈSON.

Mais monsieur, je vous jure...

LAVENAZE.

Sortez ! vous dis-je.

THÉRÈSON.

Je sors, monsieur ; mais vous saurez ce que vaut madame, vous le saurez.

(Elle sort.)

SCÈNE XXVIII.

LAVENAZE, MADAME DE LA BASTIDE.

MADAME DE LA BASTIDE.

Elle me nargue, tu le vois.... Si elle ne se fût tenue à distance, elle s'en serait allée avec la plus jolie paire de soufflets....

LAVENAZE.

Vous n'auriez point fait une telle sortie, j'en suis persuadé, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Qu'elle se représente jamais devant moi, tu en

auras la preuve. Tu vas me faire le plaisir de me la mettre à la porte, et sur-le-champ encore.

LAVENAZE.

Si je savais encore quels sont les griefs que vous pouvez avoir contre elle ; mais je les ignore. Songez donc, madame, qu'il y a plus de trente ans que cette fille est à mon service.

MADAME DE LA BASTIDE.

Ce n'est point une raison ; toutes les personnes qui te veulent du bien, qui te portent intérêt, seront toutes de mon avis : la présence de cette fille fait jaser.

LAVENAZE.

Vous croyez, madame?

MADAME DE LA BASTIDE.

Feins donc de l'ignorer. Comme s'il était bien difficile de ne pas voir tout l'ascendant, tout l'empire que cette créature exerce sur toi.

LAVENAZE, *s'échauffant.*

Madame, je vous en supplie....

MADAME DE LA BASTIDE.

Nous savons à quoi nous en tenir, nous avons de bons yeux. La chère Thérèson, il y a trente ans, en avait seize à peine, elle était très-gentille, et, ma foi, la chair est faible....

LAVENAZE.

C'en est trop, madame....

MADAME DE LA BASTIDE.

Ah ! mon gaillard ! Du reste, si personne n'a osé

te le dire, je suis trop franche, moi, pour le cacher. Chacun s'en rit, chacun s'en moque...

LAVENAZE.

Vous abusez, madame, étrangement de ma position.

MADAME DE LA BASTIDE.

Tu te fâches.... Ce sera encore comme tu voudras, cher ami, je n'y tiens pas autrement, je ne manquerai pas de trouver un gîte, j'ai, ici, assez de compatriotes qui seront enchantés de me recevoir, qui se feront un bonheur et un plaisir de m'accompagner dans toutes mes démarches.

LAVENAZE.

Je n'en doute pas, madame.

MADAME DE LA BASTIDE.

Ah ! dame ! si j'avais quelques années de moins... on serait plus galant, plus aux petits soins pour moi... Je me rappelle fort bien qu'à une certaine époque, si je n'eusse tenu bon, le pauvre monsieur de la Bastide en avait pour son compte.

LAVENAZE.

Vous me prêtez là des intentions, madame...

MADAME DE LA BASTIDE.

Ces souvenirs te dérident un peu, cher ami, tu n'as plus l'air aussi irrité que tantôt.

LAVENAZE.

Je crois, madame, que pour moi, le meilleur parti à prendre...

MADAME DE LA BASTIDE.

Est d'en rire, n'est ce pas ? faisons la paix. Je ne puis pas non plus t'en vouloir. Je ne serais pas fâchée, avant le dîner, de faire quelques visites; donne-moi mon châle. Ce n'est pas la peine d'aller faire une toilette pour aller chez des gens d'affaires.

LAVENAZE.

Y pensez-vous, madame, aujourd'hui ? mais vous ne trouverez personne.

MADAME DE LA BASTIDE.

Au contraire, et c'est précisément parce que c'est aujourd'hui dimanche, que je n'en manquerai pas une; tous les gens que je dois voir dînent en famille; on me prendra pour quelqu'un d'invité; on sera à cent lieues de croire que je viens pour affaires.

LAVENAZE.

Libre à vous, madame, de faire ce que bon vous semblera.

MADAME DE LA BASTIDE.

C'est bien ainsi que je l'entends, cher ami... Mon chapeau ?... Je suis prête dans l'instant... Mes gants ?... où les ai-je fourrés, à présent ?... Je les vois... là-bas, sur ce meuble... Tu as du madère excellent, j'oubliais de te le dire... Ah çà, tu ne vas pas te déranger, j'espère ?...

LAVENAZE, *prenant son chapeau.*

Comment donc, madame ? Je ne souffrirai pas. .

MADAME DE LA BASTIDE.

A la bonne heure! te voilà revenu à de meilleurs sentiments. Et tu n'as pas peur de te compromettre?...

LAVENAZE.

Non, madame, je vous prie de le croire.

MADAME DE LA BASTIDE.

Eh bien! tant mieux, cher ami, montre-toi donc homme une fois en ta vie.

(Elle s'accroche au bras de Lavenaze et sort avec lui.)

SCÈNE XXIX.

THÉRÈSON.

La voilà donc enfin partie! Ce n'est point malheureux. Et monsieur encore qui a la bonté de l'accompagner! Comme je vous l'aurais laissée trotter toute seule, par la ville; avec ça, qu'elle est bien embarrassée! Quelle maîtresse femme! quel cerveau brûlé! Et moi qui ce matin encore me plaignais de ce pauvre Mermès! je ne savais guère ce qui me pendait au nez!

SCÈNE XXX.

THÉRÈSON, FANNY *à la porte du fond.*

FANNY.

Puis-je entrer?

THÉRÈSON.

Oui, mademoiselle, il n'y a pas de danger.

FANNY.

Cette dame est partie ?

THÉRÉSON.

Et bien partie, je vous le certifie.

FANNY.

Allons-nous-en chez ma tante ?

THÉRÉSON.

Oui, certes, nous y allons, et tout de suite encore, de peur de quelque nouvelle surprise.

FANNY.

Je commence à croire, ma bonne Thérèson, que tu avais bien raison ce matin, quand tu me parlais des compatriotes.

THÉRÈSON.

Non, mais on ne veut jamais me croire.

FANNY.

Voilà mon dimanche presque passé, et je ne me suis pas encore beaucoup amusée.

SCÈNE XXXI.

FANNY, THÉRÈSON, LAVENAZE.

LAVENAZE, *se jetant sur le canapé.*

Dieu merci ! m'en voilà débarrassé !

(Il passe son mouchoir sur son front.)

FANNY.

Elle t'a encore bien tourmenté, cette dame, n'est-ce pas, papa ?

LAVENAZE.

C'est inouï tout ce que cette femme m'a fait

souffrir ; je veux être pendu si depuis notre départ de la maison, elle n'a pas embrassé vingt personnes.

THÉRÈSON.

Elle connaît le diable.

LAVENAZE.

Ce n'est pas tout. Nous n'avions pas fait vingt pas dans la rue, qu'elle me quitte, et la voilà se jetant comme une perdue dans les bras du premier passant qu'elle croit reconnaître, et qui jure ses grands dieux que de sa vie il ne l'a ni vue ni connue. Il était encore là, qu'un second se présente, avec lequel, d'après ce que j'ai cru entrevoir, elle eut autrefois des rapports d'intérêt; elle l'arrête, le saisit au collet, et se met à lui dérouler un torrent d'invectives et d'injures tel, que je suis encore à me demander comment il se fit que la patience ne lui échappa pas plus tôt. Cependant, à la fin, poussé jusque dans ses derniers retranchements, il réplique à son tour et dans les termes les plus énergiques ; tout cela, en présence d'une centaine de personnes au moins, accourues sur le lieu de la scène.

J'avais toujours la chère dame pendue à mon bras, qui se démenait comme un beau diable, prétendant que cent autres à ma place eussent déjà souffleté depuis longtemps son antagoniste ; je souffrais le martyre, je me trouvais là entre deux feux, et bien que totalement étranger à la querelle, je n'en faisais pas moins tout mon pos-

sible pour l'apaiser : plus je cherchais à les calmer, plus ils semblaient s'irriter encore. Je ne savais réellement que devenir, je voyais, entre ce monsieur et moi, une rencontre inévitable, ma position, en un mot, était des plus critiques : quand, par bonheur, après avoir entendu prononcer mon nom, il se rappelle s'être trouvé plusieurs fois avec moi chez ma sœur, il se confond alors en excuses, me conjure de vouloir bien oublier la scène qui venait de se passer, il me prend par la main et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Je me retourne, je cherche partout ma compatriote, que je croyais encore à mes côtés, plus de femme, elle avait disparu et s'était réfugiée dans un fiacre, voyant la tournure que prenaient les choses, me laissant me dépêtrer comme je pourrais. J'avoue que dans le premier moment je fus enchanté d'être débarrassé à si bon marché, mais mon bonheur fut de courte durée, la foule qui nous entourait, désolée d'avoir vu sa proie lui échapper, se rejette sur moi et m'accable de ses sarcasmes et de ses quolibets, tous les polissons du quartier se mettent de la partie, ils s'attachent à mes pas, me poursuivent jusqu'à la porte, et me voilà enfin de retour, mourant de faim, épuisé de fatigue, n'ayant pu, de toute la journée, faire une seule de mes volontés, après avoir failli me couper la gorge avec un homme que je n'ai jamais vu, et pour une affaire qui ne me regardait pas.

FANNY.

Pauvre papa !

THÉRÈSON.

J'en suis toujours pour ce que j'ai dit, vous êtes trop bon et mille fois trop bon.

LAVENAZE.

Tu en parles bien à ton aise, et le móyen de faire autrement?

THÉRÈSON.

Ah ! dame ! maintenant que le pli est pris...

LAVENAZE.

Laisse-moi donc tranquille, tu es encore de ces gens qui vous poursuivent de leurs conseils, quand il n'y a plus possibilité de se tirer d'affaire. J'espère néanmoins que ma très-chère compatriote ne m'importunera pas davantage.

THÉRÈSON.

Et comment ferez-vous? bon Dieu !

LAVENAZE.

J'ai arrêté un appartement, je m'y installe dès ce soir, et lui abandonne celui-ci : je ne pense pas qu'il y ait moyen de mieux faire. (*On sonne.*) Qu'est-ce encore ?

THÉRÈSON.

Madame de la Bastide, sans doute.

FANNY.

Nous n'irons pas chez ma tante aujourd'hui.

THÉRÈSON.

Faut-il ouvrir?

(On sonne de nouveau.)

LAVENAZE.

Oui, certes, qu'il faut ouvrir, mais cette fois, je vais lui dire bien franchement ma façon de penser.. Tu la feras entrer au salon.

THÉRÉSON.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XXXII

LAVENAZE, *boutonnant son habit.*

C'est trop fort à la fin... Il me faut nécessairement prendre un parti.

FANNY.

Papa, je t'en prie...

LAVENAZE.

Laisse-moi, laisse-moi, ma fille, je suis las de voir la tournure que prennent les choses.

SCÈNE XXXIII.

LES MÊMES, THÉRÈSON.

LAVENAZE.

Eh bien! serait-ce elle encore?

THÉRÉSON.

Non, monsieur, c'est le petit jeune homme de ce matin.

LAVENAZE.

Quel petit jeune homme?

THÉRÉSON.

Le neveu de M. Brémont.

LAVENAZE.

Ah! oui-dà! tu peux le faire entrer... Je suis justement en bonne disposition.

(Thérèson sort.)

FANNY.

Mon papa.....

LAVENAZE.

Sois tranquille, ça ne sera pas long, je vais bientôt l'avoir expédié.

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES, THÉRÈSON, JULES.

THÉRÈSON.

Le voici.

JULES.

Monsieur... j'ai bien l'honneur...

LAVENAZE.

Bonjour, mon cher, enchanté de vous voir.

JULES.

Mon oncle, M. Brémont, a dû vous parler de moi, monsieur?

LAVENAZE.

Oui, sans doute, il fut maintes fois question de vous entre nous; mais avant d'aller plus loin, je désire savoir de quel pays vous êtes.

JULES.

Je n'ai jamais eu, monsieur, que des intentions...

LAVENAZE.

J'en suis bien persuadé, mais, mon cher ami, vous vous écartez tant soit peu de la question. Je vous demandais de quel pays vous étiez?

JULES.

Vous connaissez ma famille.....

LAVENAZE.

Il ne s'agit pas de cela, votre pays, mon bon, votre pays?

THÉRÉSON.

Dites donc d'où vous êtes.

JULES.

De Gisors, monsieur.

LAVENAZE.

Quel département?

JULES.

Département de l'Eure.

LAVENAZE.

Ce doit être en Normandie, si je ne me trompe; de ces côtés-là?

JULES.

Oui, monsieur.

LAVENAZE.

C'est tout ce que je désirais savoir. D'après cela, vous n'êtes point un compatriote.

JULES.

Non, monsieur.

LAVENAZE.

J'en suis bien aise; car si vous eussiez été aussi bien de notre pays, il n'y aurait pas eu moyen de

nous entendre. Un compatriote ! le nom seul me crispe et me met dans une agitation... mortelle. Mais puisqu'il en est autrement, mettez-vous là et causons de votre affaire..... Je sais très-bien, mon cher, quel est le but de votre visite.

JULES.

Monsieur.....

LAVENAZE.

Je suis au courant. Vous venez tout bonnement me demander la permission d'entrer dans la famille, n'est-il pas vrai ?

JULES.

Oui, monsieur.

THÉRÈSON.

Il n'y va pas par quatre chemins, c'est ce qui m'en plaît.

LAVENAZE.

Brémont m'a fait part de vos intentions, et bien avant même qu'il fût question de l'affaire qui vous amène ici; je dois vous avouer qu'il m'a toujours fait de vous le plus grand éloge ; mais cependant, malgré cela, je vous dirai bien franchement, qu'avant de penser sérieusement à vous établir, il vous faudrait un état, une position, et vous n'en êtes pas encore là.

THÉRÈSON.

C'est bien ce que j'ai toujours dit.

LAVENAZE.

Il paraît, Thérèson, que tu étais aussi au courant?

THÉRÉSON.

Dame ! monsieur, j'ai des yeux et des oreilles

LAVENAZE.

J'eusse bien été surpris qu'il en fût autrement, enfin, n'importe. Et toi, Fanny, quel est ton avis ?

FANNY.

Je ferai tout ce que tu voudras, mon papa.

LAVENAZE.

Je n'attendais pas moins de ton obéissance. Au reste, mon cher, nous nous reverrons, et plus tard, je ne dis pas... Mais n'anticipons pas sur les événements, l'essentiel aujourd'hui est de nous mettre, s'il est possible, à l'abri des persécutions des compatriotes ; et si vous m'en croyez, mes enfants, nous ferons bien d'aller au plus vite chez ma sœur.

THÉRÉSON.

C'est bien ce qui nous reste de mieux à faire.

LAVENAZE.

Eh bien ! c'est cela, ne perdons pas de temps, allons dîner.

SCÈNE XXXV.

LES MÊMES, MERMÈS, LE FILS TARTAT, *une demi-douzaine de Compatriotes.*

MERMÈS.

Un moment, je t'amène de la société.

LAVENAZE.

Comment, c'est toi.

MERMÈS.

J'ai pris, mon cher, la liberté d'amener quelques amis.

LAVENAZE.

Messieurs, certainement....

MERMÈS.

Voici d'abord le fils Tartat que j'ai l'honneur de te présenter, M. Bretèche, M. Cazan, M. Barthez, M. d'Hastoul et M. Mazas, tous gens de notre pays, tous compatriotes, les amis de nos amis.

LAVENAZE.

Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance.

THÉRÈSON, *à part.*

Il y a bien de quoi.

MERMÈS.

Je les ai rencontrés au Palais-Royal, comme ils descendaient de diligence; j'ai eu toutes les peines du monde à les décider, ils ne voulaient pas venir. Ma foi! leur ai-je dit, je ne vous lâche pas, Lavenaze nous attend aujourd'hui à dîner, le fils Tartat et moi; quand il y en a pour trois, il y en a pour neuf. Vous serez bien reçus, nous nous amuserons bien : qui sait si demain nous serons encore de ce monde! Ils se sont rendus à mon raisonnement, et nous voilà.

THÉRÈSON, *bas à Lavenaze.*

Dites-leur que vous dînez en ville.

LAVENAZE, *bas à Thérèson.*

Que veux-tu faire, si effectivement je leur ai promis à dîner.

MERMÈS.

Eh bien! messieurs, faites donc comme chez vous, ne vous gênez pas; prenez la peine de vous asseoir.

LAVENAZE.

Pardon, messieurs, je suis à vous dans l'instant. Thérèson, tu vas conduire ma fille chez ma sœur; je reste avec ces messieurs.

THÉRÈSON.

Lui dirai-je que vous allez venir?

LAVENAZE.

Conduis Fanny chez sa tante, te dis-je, et reviens au plus vite.

THÉRÈSON, *à part.*

Prends garde de le perdre.

FANNY.

Adieu, papa.

LAVENAZE.

Adieu, mon enfant.

(Il l'embrasse.)

LAVENAZE, *à Jules.*

Restez, mon cher, ne m'abandonnez pas, je vous prie.

SCENE XXXVI.

LAVENAZE, JULES, MERMÈS, LE FILS TARTAT, BRETÈCHE, CAZAN, BARTHEZ, D'HASTOUL, MAZAS.

MERMÈS.

Ainsi c'est convenu, nous dînons ensemble.

LAVENAZE.

Ces messieurs voudront bien me pardonner un mauvais dîner, je ne les attendais pas.

MERMÈS.

Ils savent bien, ces messieurs, ce que c'est qu'un dîner inpromptu, ainsi ne t'inquiète pas, cher ami, la ville est bonne, je me charge de tout, et en moins d'une heure, nous nous mettons à table... Ah çà, dis-moi, c'est tout au plus s'il y a dans cette chambre assez de chaises pour asseoir tout notre monde. Si je les faisais passer dans le salon?

LAVENAZE.

Eh ! mon Dieu, fais ce que tu voudras.

MERMÈS.

Mes amis, nous allons passer au salon. Allons, M. Bretèche, ouvrez la marche... allons, messieurs, pas de cérémonies.

(Ils sortent.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LAVENAZE, JULES.

LAVENAZE.

Eh bien ! mon cher, que dites-vous des Compatriotes ?

JULES.

Je les trouve sans façon, se mettant fort à leur aise.

LAVENAZE.

C'est-à-dire que pour les gens de province qui comme nous viennent à Paris pour s'y fixer, il n'y

a pas de classe plus dangereuse, plus épouvantable, plus atroce que celle-là. De tous les fléaux qui viennent accabler l'humanité, il n'en existe pas un, peut-être, dont on ne puisse à la fin prévoir le terme ; quant à celui-ci, c'est chose impossible. Aussi, comme je l'espère et le désire, si vous venez jamais à former ici un établissement, je ne doute pas qu'avec du travail et de la conduite vous n'y fassiez un jour très-bien vos affaires ; mais pour arriver plus sûrement encore au but que vous vous serez proposé, *Dieu vous garde des Compatriotes !*

LES TROMPETTES.

Personnages.

M. PITOIS.
Mme PITOIS.
Mme FENOUILLOT.
Mme SAINT-AUBIN.
GUICHARD.
SOPHIE.
CLARISSE.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Pitois.

LES TROMPETTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

MADAME PITOIS.

Vous dites donc, Sophie, que tout le monde paraît bien étonné de voir Napoléon avocat à la Cour royale de Paris?

SOPHIE.

Oh! çà oui, madame. C'est-à dire que beaucoup de personnes à qui je l'ai dit avaient un air de ne pas y croire.

MADAME PITOIS.

Cela ne m'étonne pas. Toujours on devrait suivre sa première idée. Hier au soir, tout en me déshabillant, je me disais que je ferais peut-être bien de vous donner son diplôme d'avocat, à mon fils; je ne l'ai pas fait, j'ai eu tort; vous l'auriez collé dans votre cuisine, ça aurait prouvé, clair comme le jour, à certaines gens, que leur cheval n'était qu'une bête.

SOPHIE.

Mais, madame, est-ce qu'il ne serait plus temps?

MADAME PITOIS.

Si fait; et la preuve, c'est qu'avant qu'il soit deux fois vingt-quatre heures, ce sera comme je

viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Et qui donc, s'il vous plaît, avait l'air de douter que Napoléon fût nommé avocat à la Cour royale de Paris?

SOPHIE.

Personne, madame.

MADAME PITOIS.

Comment, personne?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS.

Voilà qui est singulier, par exemple! Et que me disiez-vous donc alors, il n'y a pas cinq minutes?

SOPHIE.

Dame! je ne sais pas, moi.

MADAME PITOIS.

Ni moi non plus.

SOPHIE.

On ne disait pas précisément que ça n'était pas vrai....

MADAME PITOIS.

Ça y ressemble pourtant, comme deux gouttes d'eau.

SOPHIE.

Mais madame doit bien savoir, à peu près, ce que j'entends dire par là.... on avait un air....

MADAME PITOIS.

De ne pas le croire, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Expliquez-vous donc, vous êtes là deux heures à me tenir le bec dans l'eau.... On ricanait, n'est-ce pas? On chuchottait, on avait l'air de se dire tout bas à l'oreille : « Tiens, tiens, tiens, le fils » de madame Pitois qui vient d'être nommé avocat! » En voilà du nouveau! Ah! ben, par exemple! » Si ça ne fait pas pitié! » Enfin cent mille autres platitudes dans ce genre-là, j'en suis sûre.

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Je l'aurais parié. C'est une chose extraordinaire, la quantité de gens à qui le bonheur des autres fait de la peine. Je ne suis pas comme ça, moi, Dieu merci! Vous êtes là pour le dire.

SOPHIE.

Oh çà! bien sûr.

MADAME PITOIS.

A moins qu'une personne n'ait cherché à me faire de la peine, oh! alors, je ne dis pas, c'est différent; sans cela, toutes les fois qu'il arrive quelque chose d'agréable à quelqu'un de ma connaissance, vous me verrez toujours en être bien aise, c'est dans mon caractère; au reste, faut croire que nous ne sommes pas tous *taillés* dans le même moule, et c'est fort heureux.

SOPHIE.

Comme je reviens du marché, si madame voulait écrire?

MADAME PITOIS.

Nous verrons ça plus tard.... Vraiment, je m'admire! Nous voilà toutes deux bien tranquilles, les bras croisés comme de grandes paresseuses, et nous ne pensons pas plus que rien du tout à tout ce monde que nous avons demain à dîner : c'est que plus j'y pense, et moins je vois comment nous en sortirons.

SOPHIE.

Je n'en sais rien non plus, d'abord.

MADAME PITOIS.

Avec ça que M. Pitois est absolument comme une cinquième roue à un carrosse! Mon Dieu! que la pauvre femme ait du mal, qu'elle n'en ait pas, c'est tout comme; mais depuis hier, je ne sais pas si tu l'as remarqué comme moi, je ne le reconnais plus, il ne tient plus en place, il va, il vient, il tourne, il ratourne, c'est le mouvement perpétuel que ce pauvre homme-là, il est toujours dans mes jambes, il ne sait, en vérité, pas où donner de la tête. De voir son fils avocat, il semble que ce soit pour lui le *nec plus ultrà*.

SOPHIE.

Vous dites, madame?

MADAME PITOIS.

Vous ne savez pas ce que j'entends par là?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS.

Que voulez-vous que je vous dise... je n'en sais trop rien moi-même; il y a comme cela une foule

de mots dont on se sert, parce que ça se trouve sous la main, on ne sait pas trop pourquoi... C'est comme si je vous disais... enfin... que mon mari s'imagine que de voir Napoléon avocat, c'est.... ma foi, le *nec plus ultrà*. Tu conçois ?

SOPHIE.

Oui, madame, à présent.

MADAME PITOIS.

Voilà ce que nous entendons par le *nec plus ultra*. Pour moi, qui en cela ne suis pas tout à fait de son avis, je crois que pour mon fils c'est tout bonnement avoir ce qu'on appelle le pied dans l'étrier, et pas autre chose ; la suite nous prouvera lequel de nous deux a raison. A entendre M. Pitois, son garçon n'a plus qu'à ouvrir la bouche, les alouettes vont lui tomber toutes rôties ; non, mais c'est que tu ne le connais pas encore comme moi. Quand une fois son amour-propre est stimulé, il va, il va... plus moyen de l'arrêter : une corneille qui abat des noix, il a toujours été comme ça ; et rappelle-toi, au surplus, ce que je vas te dire.

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Si Napoléon arrive jamais à être décoré, député, commissaire de police, pair de France ou autrement, la moindre chose enfin, tu verras si je te mens, à dater de ce jour-là, il faudra faire enfermer mon mari, le pauvre cher homme en deviendra

fou, mais fou à lier ; rien n'est plus certain : j'en mettrais ma main au feu.

SOPHIE.

Vraiment, madame.

MADAME PITOIS.

D'autant que c'est dans les avocats que tout se prend aujourd'hui ; sans ça, est-ce que nous aurions jamais pensé, son père et moi, à cette partie-là ? Fi donc ! avec leurs grandes vilaines robes toutes noires ! De la vie nous n'aurions eu cette idée-là, nous l'avons fait, parce que ça s'est trouvé comme ça ; car si, aussi bien, l'Empereur avait vécu, notre tention était de le mettre à l'École Polytechnique, dans les hôpitaux, ou bien encore dans les vivres. Dans ce temps-là, les parents pouvaient choisir, ce n'était pas comme à présent. En admettant même que nous n'eussions pas réussi à l'École Polytechnique, ce qui a toujours été assez difficile, nous nous serions vite retournés d'un autre côté, et certes, ce ne sont pas les protections qui nous auraient jamais manqué.

SOPHIE.

Ça, je le crois bien.

MADAME PITOIS.

D'abord, mon frère à moi, mon frère aîné, Célestin, l'oncle de mon fils, par conséquent, qui était dans les vivres, n'aurait pas regardé à deux fois de le prendre avec lui. Il était dans les *vivres-viandes*, à l'armée d'Espagne, mon frère aîné, il

y a même fait sa pelotte. Nous avions encore Antoine, mon cadet. Cadichon, que nous l'appelions ; ce pauvre Cadichon ! Il est mort à Tivoli, d'un coup de sang, pendant le feu d'artifice. Il était dans les *vivres-bois*, Cadichon, je l'ai bien pleuré. Et le mari de ma sœur, dont je ne te parle pas, M. Collignon, mon beau-frère à moi, le bras droit de l'Empereur, *serugien* aux armées, qui vient de mourir, il y a trois mois, à Château-Gontier ; tous gens, j'espère, qui se seraient mis en quatre pour leur neveu. Tu vois donc bien, d'après cela, que nous n'étions pas encore par trop embarrassés.

SOPHIE.

Oh ! çà non, par exemple ! que vous ne l'auriez pas été.

MADAME PITOIS, *cherchant à voir ce que renferme un papier sur lequel se promènent ses deux mains depuis un bon quart d'heure.*

Qu'y a-t-il donc là-dedans ?

SOPHIE.

Dans ce papier-là ?

MADAME PITOIS.

Oui.

SOPHIE.

Ça, c'est mon foie de veau.

MADAME PITOIS.

Est-il bien frais ?

SOPHIE.

Dame ! il l'était ce matin, en revenant de la boucherie.

MADAME PITOIS.

Avez-vous été pour les ananas?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Eh bien?

SOPHIE.

J'ai fait les quatre coins du marché, il n'y en avait point.

MADAME PITOIS.

Nous ne trouverons guère ça que chez les comestibles. Madame Saint-Aubin a dû s'en charger, autant qu'il m'en souvient.

SOPHIE.

Vous savez bien, la cuisinière à madame Saint-Amand?

MADAME PITOIS.

Qui ça, Françoise?

SOPHIE.

Oui, madame, la Bourguignotte.

MADAME PITOIS.

Est-ce qu'on l'a mise à la porte?

SOPHIE.

Non, madame; je voulais vous dire que je l'ai rencontrée au marché.

MADAME PITOIS.

Le savait-elle?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS.

Ça a-t-il eu l'air de lui faire plaisir?

SOPHIE.

Oh! ça oui, par exemple.

MADAME PITOIS.

J'ai bien vu tout de suite que je disais une sottise, en vous demandant si c'était qu'on l'eût mise à la porte.

SOPHIE.

C'est ce que je me suis dit aussi

MADAME PITOIS.

Cette fille est un excellent sujet.

SOPHIE.

Elle m'a dit que madame en serait bien aise.

MADAME PITOIS.

Ça, je le crois. Es-tu passée chez madame Saint-Aubin?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Que t'a-t-elle répondu?

SOPHIE.

Elle n'était pas levée.

MADAME PITOIS.

Et chez madame Bibochet?

SOPHIE.

La cuisinière m'a dit qu'elle était partie d'hier au soir pour la campagne, chez sa maman avec sa petite demoiselle.

MADAME PITOIS.

Comme ça, nous ne l'aurons pas demain ?

SOPHIE.

C'est à croire, elle y reste un mois.

MADAME PITOIS.

Comme c'est agréable ! Moi qui comptais sur elle. Il faut toujours qu'elle soit en l'air, celle-là, elle serait bien avec M. Pitois. Et les Fenouillot, tu ne les as pas vus ?

SOPHIE.

Pardon, madame, j'ai même vu madame Fenouillot, la mère, la bonne était sortie, c'est elle qui m'a ouvert la porte ; elle m'a dit de vous dire que peut-être bien elle viendrait déjeuner avec vous ; mais que, pour sûr, la journée ne se passerait pas sans qu'elle vienne vous voir.

MADAME PITOIS.

Cette bonne madame Fenouillot ! Elle a toujours bien aimé Napoléon ; il est vrai qu'elle l'a vu si petit ! c'est elle qui l'a reçu. Pauvre enfant ! A propos, sais-tu s'il est levé ?

SOPHIE.

Je ne vous dirai pas, vu qu'il était sept heures quand j'ai parti.

MADAME PITOIS.

Il serait bien possible qu'il fût encore au lit. Tous ces dîners de camarades, je ne les aime pas, je n'ai jamais pu les souffrir, ça n'en finit pas, ça vous mène à des je ne sais quelle heure. Je ne dis

trop rien, pour ne pas paraître ridicule, mais je n'en pense pas moins. D'ailleurs, ce régime de parties ne lui convient guère à mon fils ; il n'est pas fort.

SOPHIE.

Comment voulez vous donc qu'il soye, un colosse? Il renforcit tous les jours.

MADAME PITOIS.

Ce n'est pas une raison, chère amie, ce n'en est pas une ; on a vu filer des colosses, au moment où l'on s'y attendait le moins. C'est comme mon mari, certainement en voyant passer M. Pitois dans la rue, tout le monde se dira : « En voilà un payeur « d'arrérages ! » C'est que pas du tout, moins que rien. Mais pour en revenir à mon avocat, il n'a qu'à faire après tout comme son père, se coucher de meilleure heure et se lever plus matin, il ne s'en portera que mieux.

SOPHIE.

Ça ne ferait peut-être pas son compte, à lui

MADAME PITOIS.

Après ça, moi, ce que je t'en dis et rien, c'est approchant la même chose, il n'en fera jamais qu'à sa tête; c'est bien aussi pour cela que si j'avais eu à choisir, j'aurais préféré avoir une demoiselle, parce que, vois-tu, Sophie, quand je ne le sais pas rentré, je ne suis pas tranquille, c'est plus fort que moi, je crois toujours que l'on va me le ramener sur un brancard. Je ne suis pas comme M. Pitois,

qui sans cesse me rabâche la même chose : « Mon Dieu, Adélaïde ! (*C'est mon nom de jeune personne.*) Que diable ! (*C'est son mot.*) Que diable ! après tout ton fils est un garçon, laisse-le aller son petit bonhomme de chemin. Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il nous revienne avec ses deux oreilles. » Malheureusement, ce n'est jamais aux oreilles que l'on s'en prend, et il y a tant de choses à craindre dans ce Paris pour un jeune homme ! Après tout, la confiance ne se commande pas, on n'est pas mère pour rien.

SOPHIE.

Faut-il débarrasser la table ?

MADAME PITOIS.

Je crois bien et tout de suite encore, enlève-moi tout ça ; s'il m'arrivait quelqu'un je serais désespérée que l'on me surprît dans un fouilli pareil... Je m'en vas passer une robe. Ne tarde pas à venir, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS, *se regardant dans une glace.*

Comme je suis faite, ma robe n'est seulement pas agrafée ; jusqu'à mon bonnet qui ne me tient pas sur la tête.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

SOPHIE.

Pauvre femme ! si aussi bien elle venait jamais à

apprendre que son chérubin n'est pas encore rentré, et le commerce qu'il fait depuis près de deux mois, c'est pour le coup qu'elle la serait malheureuse! Du reste, je suis bien comme elle; si je viens jamais à avoir un enfant, j'aimerais cent fois mieux une fille! à moins que mon garçon, si c'en était un, ne soye un monstre, car pour être aussi joli comme celui d'ici et ne pas plus en jouir que sa mère, merci, ce n'est pas la peine. (*On entend parler dans la pièce voisine.*) Bon, voilà le restant de nos écus.

SCÈNE III.

SOPHIE, PITOIS, *poussant devant lui* GUICHARD.

PITOIS.

Allons, Guichard, allons donc.

GUICHARD.

Non vraiment, mon ami, je te jure que je crains d'être indiscret.

PITOIS.

Toi, indiscret? laisse donc tranquille, jamais de la vie.

GUICHARD.

Mais songe donc un peu, me présenter devant une dame, à l'heure qu'il est.

PITOIS.

Bah! si ce n'est que ça, il y a longtemps que toute la maison est sur pied, demande plutôt à Sophie.

SOPHIE.

Oh! çà oui, j'ai eu le temps de revenir du marché.

PITOIS.

Ce bon Guichard! Que je suis donc content de le revoir! un ami de trente ans!

GUICHARD.

Au moins.

PITOIS.

Ma foi, tu as raison ; quand nous fîmes connaissance, j'arrivais à Paris, nous ne nous doutions guère, alors, de ce que nous serions un jour.

GUICHARD.

Je m'en suis toujours à peu près douté.

PITOIS.

Pas moi.

GUICHARD.

Dis donc, Pitois?

PITOIS.

Mon ami?

GUICHARD.

Tu m'as fait espérer que je pourrais présenter mes hommages à ta femme...

PITOIS.

Elle vient dans l'instant. Sophie, tu lui diras que je lui amène à déjeuner un de ses anciens adorateurs.

SOPHIE, *toisant Guichard.*

Qui çà? monsieur?

GUICHARD.

Si vous voulez bien le permettre. Décidément, mon ami, je te demanderai la permission...

PITOIS.

Et moi je te demande dix minutes, pas davantage.

GUICHARD.

Sans cérémonie, en vérité, je ne le puis

PITOIS.

Mais pourquoi ?

GUICHARD.

L'heure s'avance, mon bureau me réclame.

PITOIS.

Je n'y pensais plus, tu l'as donc toujours ton bureau ?

GUICHARD.

Toujours, oui, mon ami.

PITOIS.

Et tu ne gagnes pas grand'chose là-bas, n'est il pas vrai, mon pauvre garçon ?

GUICHARD.

Pas grand'chose, non, mon ami.

PITOIS.

Je sais bien moi, que je n'aurais jamais voulu de ces places-là. J'aime bien trop ma liberté pour ça

GUICHARD.

Si j'eusse été à même de choisir, peut être bien aussi aurais-je préféré toute autre position.

PITOIS.

Là, je le crois sans peine (*à Sophie*). Tu rangeras tout cela tantôt, fais-nous déjeuner le plus tôt possible.

GUICHARD.

Je t'assure, Pitois, que c'est me contrarier beaucoup, que de tenir absolument...

PITOIS.

Laisse-moi faire, ne t'inquiète de rien.

SOPHIE.

Le nom de monsieur ?

PITOIS.

Voilà que tu ne te souviens déjà plus de ce que je t'ai dit, que viens-je de te dire?

SOPHIE.

Vous m'avez dit un ancien adorateur de madame.

PITOIS.

Tu n'as pas besoin d'autre chose.

(Sophie sort en ricanant au nez de Guichard.)

SCÈNE IV.

PITOIS, GUICHARD.

GUICHARD.

Elle a l'air fort à son aise, cette demoiselle, elle mange dans la main.

PITOIS.

Elle a de l'esprit comme un démon, nous l'ai-

mons beaucoup. Mais ne reste donc pas ainsi planté devant cette croisée.

GUICHARD.

Si j'étais certain que ta femme ne vînt pas bientôt.

PITOIS.

Voyons, prends une chaise, fais comme chez toi, donne-moi ton parapluie.

GUICHARD.

Non, vraiment, mon ami, tu n'es pas raisonnable...

PITOIS.

Pose là ton chapeau.

GUICHARD.

J'ai huit heures moins un quart.

PITOIS.

Tu avances. Elle sera si contente de te revoir, madame Pitois, si heureuse, elle va rire comme une folle.

GUICHARD.

Il paraît qu'elle est toujours fort gaie?

PITOIS.

Toujours, mon pauvre ami, toujours la meilleure des femmes. Tu nous trouveras ce que nous étions autrefois, toujours les mêmes; la fortune ne nous a pas changés; nous revoyons toujours avec un nouveau plaisir nos anciennes connaissances.

GUICHARD.

Vous ne les voyez pas souvent?

PITOIS.

Pas autant que nous le voudrions, c'est vrai. Que diable! il faut bien aussi faire un peu la part des circonstances. Nous avons chacun nos affaires. Ce Paris est si grand ! on y est si occupé. Les journées y sont si courtes! soyez seulement quinze jours sans vous voir, impossible de vous retrouver. C'est là ce qui nous est arrivé, mon pauvre Guichard, tu n'es plus venu à la maison, nous avons été des siècles sans entendre parler les uns des autres.

GUICHARD.

Décidément, je préfère revenir un autre jour.

PITOIS.

Tu ne t'en iras pas, ou nous nous brouillons à jamais.

GUICHARD.

Non, vraiment, Pitois...

PITOIS.

Ce n'est pas un quart d'heure de plus ou moins...

GUICHARD.

Si fait, en administration...

PITOIS.

Allons donc, tu ne me feras jamais croire ça. Je ne sais plus ce que je voulais te dire... m'y voilà. Tu as dû, néanmoins, être bien étonné, lorsque je t'ai appris le chemin qu'avait fait mon fils?

GUICHARD.

Je t'avouerai que je le trouve dans une jolie position.

PITOIS.

Dis donc superbe, tu es bon là, avec ta jolie position, dis donc magnifique!

GUICHARD.

C'est comme tu voudras.

PITOIS.

A son âge surtout! mais c'est la plus belle passe dans laquelle se soit jamais trouvé un jeune homme. Vois donc un peu, quel bel avenir va se dérouler devant lui, quelle brillante carrière il va parcourir!

GUICHARD.

Te voilà parti.

PITOIS.

Fils unique! de la fortune! une éducation admirable! Il faut dire aussi que sa mère et moi n'avons reculé devant aucun sacrifice, nous n'avons pas ça (*Il appuie l'ongle du pouce sur l'extrémité de la mâchoire supérieure et le retire aussitôt.*) à nous reprocher.

GUICHARD.

Je le sais, mon ami, je le sais, ne m'as-tu pas déjà fait l'honneur de me le dire?

PITOIS.

Tu as raison, Guichard, je ne fais là que te répéter ce que tu sais déjà. Pardonne à ton vieil ami, mets-toi un instant à sa place. C'est un besoin pour lui de faire part à quelqu'un de son bonheur; son cœur est trop plein, vois-tu, il déborde. Le fait est, que depuis quatre heures que je suis levé, si

je n'ai pas été dans vingt maisons, au moins, je n'en ai pas visité une seule.

GUICHARD.

Tu n'as pas dû rencontrer grand monde à cette heure-là?

PITOIS.

Pas un chat. Tous au lit, les paresseux! Tu me croiras si tu veux, Guichard, mais depuis hier, il m'a été de toute impossibilité de rester une minute dans la même position. Je suis sûr que de toute la nuit je n'ai pas fermé l'œil. J'ai les nerfs dans une agitation... horrible. Je ne pourrais pas, je suis certain, tenir une plume sur ma tête; c'est au point que ce matin, en faisant mes courses, j'avais ôté mon chapeau, il pesait 120 livres. Et lorsque je t'ai rencontré, je croyais l'avoir encore à la main, je venais de le perdre, pas moyen de me rappeler où je l'ai laissé.

GUICHARD.

Si tu prenais un bain.

PITOIS.

Ah! bien oui, j'ai bien le temps.

GUICHARD.

Ça ne te ferait peut-être pas de mal: un bain calme.

PITOIS.

Après tout, je ne fais là que ce que ferait tout autre père à ma place. Quel est celui qui, comme moi, ne se trouverait à l'apogée du bonheur, s'il possédait un fils comme celui-là? Quand je viens

à passer en revue toutes ses connaissances, je ne sais, en vérité, si je dors ou si je veille. Tout ce qu'il y a de mieux dans Paris, les premières maisons! Et cela, je me l'explique parfaitement. Il est si doux, si bon, si prévenant, que c'est à qui nous l'arrachera; aussi sommes-nous des journées entières sans le voir, et cela n'est pas étonnant.

GUICHARD.

Il me semble, cependant...

PITOIS.

Cela ne doit pas du tout te sembler étonnant, mon ami, et je vais t'en donner une preuve

GUICHARD.

Je le veux bien, mais dépêche-toi.

PITOIS.

Hier ma femme et moi nous aurions désiré l'avoir à dîner, il venait d'être reçu avocat à la Cour royale de Paris; tu conçois, on aime, ces jours-là, à se trouver en famille, nous n'avons que lui d'enfant, ça nous aurait vraiment fait plaisir.

GUICHARD.

A-t-il daigné accéder à votre demande?

PITOIS.

Nous nous sommes bien gardés de lui en faire seulement la proposition.

GUICHARD.

Vous ne pouvez donc pas facilement l'approcher?

PITOIS.

Ce n'est pas cela, mais il lui eût été de toute impossibilité de pouvoir accepter ; tu juges, il avait peut-être cent invitations pour une.

GUICHARD.

Oh ! alors, je comprends que sa famille...

PITOIS.

Enfin, c'est à ne pas croire, nous avons rassemblé pour demain une trentaine de personnes environ, nous voudrions organiser une espèce de petite fête improvisée à l'occasion de l'heureux événement qui vient de lui arriver ; eh bien ! nous en sommes encore à savoir si nous aurons le bonheur de le posséder ; sa mère l'espère, moi je n'y compte pas.

GUICHARD, *tirant sa montre.*

Neuf heures moins un quart, Pitois.

PITOIS.

Tu dois voir, d'après cela, que si dès à présent il est déjà autant aimé, que sera-ce donc, quand une fois il sera en position d'obliger tout le monde ! aussi, mon pauvre Guichard, tu peux être bien tranquille, les amis de son père ne seront pas oubliés.

GUICHARD.

J'en suis bien persuadé, mais je l'en remercie.

PITOIS.

Toi, mon vieux camarade.

GUICHARD.

Qu'il n'use pas son crédit pour moi, je n'ai besoin de rien.

PITOIS.

Tu as beau dire, nous n'en ferons pas moins notre devoir. Comme je te disais donc, le voilà en passe d'occuper les premiers emplois, d'un moment à l'autre, n'est-il pas à la veille de faire un très-beau mariage.

GUICHARD.

Ah ! oui-dà !

PITOIS.

Ce n'est encore qu'une supposition, mais encore cela peut-il arriver. Il y a déja longtemps, n'est-ce pas, que tu ne l'as vu ?

GUICHARD.

Mais oui, une douzaine d'années environ.

PITOIS.

Tu ne le reconnaitrais pas ; il est changé, c'est une chose extraordinaire, figure-toi, d'abord, la tête de plus que moi.

GUICHARD.

En vérité ?

PITOIS.

Et gros à proportion.

GUICHARD.

Ce doit être un bien bel homme.

PITOIS.

Admirable, mon pauvre ami, admirable ! Tu as rarement vu un plus beau député.

GUICHARD.

Est-ce que déjà... Pardon, mon ami, si je me permets...

PITOIS.

On ne sait pas ce qui peut arriver ; pourtant, je t'avouerai, ceci doit rester entre nous, Guichard.

GUICHARD.

J'entends bien. Ah ! il est question, je t'en fais mon compliment ; et dans quel département?

PITOIS.

Tu n'y penses pas, comment, tu voudrais qu'à son âge...

GUICHARD.

Je ne sais pas moi, avec toi, les événements se succèdent avec une telle rapidité, que déjà je le voyais à la Chambre.

PITOIS.

Tu n'y es pas du tout ; je voulais seulement te dire, mon pauvre ami, au sujet de la députation, que souvent j'y avais pensé.

GUICHARD.

Pour toi?

PITOIS.

Pour Napoléon.

GUICHARD.

J'y suis à présent : continue, eh bien?

PITOIS.

Cela ne peut lui manquer : vois après cela tous nos gens en place, tous n'ont-ils pas commencé par

être de petits avocats, puis députés, et une fois à la Chambre, à l'aide de quelques petites concessions, de certaines petites complaisances, il n'y a plus que la main, tu le sais, pour devenir préfet, receveur-général, pair de France, ministre, tout ce que vous voulez, et je te prie de croire que mon garçon n'est pas plus bête que tout ce monde là.

GUICHARD.

Je ne dis pas le contraire; mais pardon, mon ami, si je t'interromps encore...

PITOIS.

Tu ne m'as pas compris?

GUICHARD.

Si fait, parfaitement; mais il commence à se faire tard... et je craindrais...

PITOIS.

Dis-moi, Guichard, tu m'y fais penser, tu pourrais me rendre un service.

GUICHARD.

Moi, et lequel? Ah ça, tu plaisantes, n'est-ce pas?

PITOIS.

Pas du tout; un très-grand service, parole d'honneur.

GUICHARD.

Songe donc un peu, mon cher, que de ma vie, je n'ai eu seulement l'ombre de crédit.

PITOIS.

Ce n'est point une raison.

GUICHARD.

Si encore tu me disais de quelle nature serait ce service, ce qu'il faut faire, ce dont il s'agit, tu es là à rouler de gros yeux...

PITOIS.

Es-tu bien vu dans ton bureau?

GUICHARD.

Mais je le crois.

PITOIS.

Je te demande si tu es bien avec tout le monde?

GUICHARD.

Je ne crois être mal avec personne.

PITOIS.

Dans vos administrations, vous devez nécessairement avoir affaire à beaucoup de monde?

GUICHARD.

Oui, sans doute, très-souvent, mais où veux-tu en venir?

PITOIS.

Tu vas le savoir. Si de temps en temps, sans pour cela avoir l'air d'y mettre la moindre intention, tu glissais adroitement, et comme par hasard, un petit mot au sujet de mon fils, je crois que cela ne serait pas mal, qu'en dis-tu?

GUICHARD.

Je n'y suis pas du tout.

PITOIS.

C'est que tu y mets de la mauvaise volonté.

GUICHARD.

Pas le moins du monde, je t'assure.

PITOIS.

Rien de plus simple. Prête-moi, je t'en prie, toute ton attention. Tu amènerais, par exemple, la conversation sur la supériorité bien et dûment établie du barreau français, je te dis çà en gros, moi ; ce qui t'amène, tout naturellement, à faire l'éloge d'un jeune homme, dont tu as entendu dire le plus grand bien, de M. Napoléon Pitois, sans pour cela le nommer, un jeune avocat, ardent, impétueux, un jour l'espoir et l'avenir de la Cour royale de Paris, une organisation à part, de ces êtres privilégiés qui apparaissent de loin en loin pour éclairer leur siècle en quelque sorte, je ne sais pas, moi, tout ce que tu voudras, voici seulement le canevas, c'est à toi, maintenant, à broder là-dessus, tu n'es pas maladroit, vois à faire arranger tout cela pour le mieux ; ce n'est pas à moi, son père, qu'il convient de faire son éloge.

GUICHARD.

Tu t'en acquittes pourtant assez joliment. Écoute, Pitois.

PITOIS.

Mon ami?

GUICHARD.

Permets-moi une observation, une seule

PITOIS.

Il paraît que je ne me suis pas encore bien expliqué.

GUICHARD.

Si fait, parfaitement, mon observation n'en sub

siste pas moins. Comment veux-tu que les gens auxquels je ferai l'éloge de ton fils, puissent jamais deviner de qui je veux parler si je ne le leur nomme pas.

PITOIS.

Comment ?

GUICHARD.

Oui, ne m'as-tu pas dit de ne pas le leur nommer ?

PITOIS.

Cela ne me regarde plus, c'est maintenant ton affaire.

GUICHARD.

Décidément, mon cher ami, tu n'y es plus, tu bats la campagne, tu viens là me charger d'une commission...

PITOIS.

Craindrais-tu, Guichard, que le service que je réclame de ton amitié fût de nature à te compromettre ?

GUICHARD.

Je ne dis pas, souvent en administration, on a vu des choses si singulières...

PITOIS.

Et que diable, mon cher, cela se rencontre tous les jours ! ne voyons-nous pas à chaque instant, à chaque coin de rue, de carrefour, de cabaret, dans tous les journaux enfin, des individus qui viennent de je ne sais où, et dont les noms finissent, à la longue, par nous devenir aussi familiers que

s'ils étaient de nos amis, de nos parents? C'est là l'histoire du Paraguay-Roux, des cols Oudinot, et de je ne sais quelles inventions merveilleuses encore, qui ont valu à leurs auteurs des cent cinquante à trois cent mille livres de rentes.

GUICHARD.

Je ne dis pas non, mais peut-être aussi messieurs Paraguay et Oudinot...

PITOIS.

De deux choses l'une, le veux-tu, ou ne le veux-tu pas?

GUICHARD.

Je me trouve bien embarrassé.

PITOIS.

C'est oui ou non.

GUICHARD.

Tu voudrais donc que je fisse...

PITOIS.

Ce que nous appelons l'article.

GUICHARD.

Je crois que j'y suis, n'est-ce pas aussi ce que l'on appelle sonner la trompette?

PITOIS.

Si tu l'aimes mieux; eh bien?

GUICHARD.

Je t'avouerai bien franchement que je suis un peu neuf dans cette partie-là, et je craindrais fort de faire quelque sottise, quelque lourde gaucherie, écoute, Pitois, je me connais.

PITOIS.

Ainsi, tu me refuses?

GUICHARD.

Non, mon ami, ce n'est pas du tout mon intention, tu es là à me pousser l'épée dans les reins, donne-moi le temps de respirer... je ne te refuse pas...

PITOIS.

Il me semble pourtant entendre ce que parler veut dire.

GUICHARD.

Je ne te refuse pas. Je ne désire rien tant, au contraire, que de pouvoir t'être agréable, mais c'est qu'en vérité, avec la meilleure volonté du monde...

PITOIS.

N'en parlons plus.

GUICHARD.

Tu ne veux pas m'entendre.

PITOIS.

Qu'il n'en soit plus question. Vraiment, mon pauvre Guichard, je suis forcé d'en convenir, tu as été et tu seras toujours...

GUICHARD.

Un pauvre homme, n'est-ce pas?

PITOIS.

Ai-je tort? De ta vie tu n'as voulu faire comme tout le monde, j'ai eu beau te corner aux oreilles : « *Mais remue-toi donc un peu, sors donc une fois de ta coquille, prends donc un parti,* » tout comme

si je n'eusse rien fait. Non, tu as mieux aimé rester dans ton coin comme un loup. Qu'en est-il résulté ? que tous tes camarades t'ont passé sur le dos, et c'est bien fait, tu n'as eu là que le prix de tes œuvres.

GUICHARD.

Que ne prends-tu un bâton pour me prouver que tu as raison ?

PITOIS.

Non, mais c'est que c'est la vérité. Tu te figures, mon pauvre garçon, que l'on va venir te trouver ! Quelle étrange anomalie ! crois-tu donc, bonnement, que si ma femme et moi ne nous étions pas donné autant de mal, que si nous n'avions remué ciel et terre, nous serions où nous en sommes ? Car enfin, nous ne faisons pas les fiers, nous avons commencé comme toi, comme tant d'autres, nous n'avions pas le premier sou, et nous sommes, grâce au ciel, à l'heure qu'il est, fort au-dessus de nos affaires, ce qui ne nous a pas empêché de donner à notre fils une éducation royale, qui aujourd'hui le met à même de s'élever aux premières dignités de l'État.

GUICHARD.

Je le lui souhaite de tout mon cœur.

PITOIS.

Je ne dis pas que cela lui arrive. . . demain, par exemple !

GUICHARD.

Je le crois aussi.

PITOIS.

Mais plus tard, dans trois ou quatre ans, tout au plus peut-être, ce n'est donc pas la peine d'en parler. Je te vois venir, tu diras à cela ce que disent de nous bien des gens...

GUICHARD.

Je ne dirai rien, tu te trompes.

PITOIS.

« *Ces Pitois ont bien du bonheur!* » Nous en avons eu, c'est vrai, je n'en disconviens pas, mais toujours est-il qu'il ne nous est pas tombé du ciel, ce bien-être, qu'il nous a fallu l'aller chercher ; et pour le trouver, nous nous sommes donné terriblement de mal, ma pauvre femme et moi, terriblement est le mot.

GUICHARD.

Tu es là à suer sang et eau, et pourquoi, je te le demande, dans quel but?

PITOIS, *se montant par degrés.*

La belle chose que vos administrations! l'admirable perspective! si vous avez le malheur de déplaire à celui-ci, supprimé! Votre place convient-elle à celui-là, le frère, le beau-frère, le cousin de je ne sais qui, supprimé! mais ce doit être un supplice, un tourment de tous les jours, de tous les instants, de toutes les minutes, un purgatoire, un enfer! Tiens, vois-tu bien, Guichard, si aujourd'hui pour demain, ceci n'est encore qu'une supposition...

GUICHARD.

J'entends bien, comme le mariage de tantôt ?

PITOIS.

Mon fils serait à la veille d'être nommé... secrétaire-général d'un ministère, que je n'en voudrais pas.

GUICHARD.

Tu aurais peut-être tort.

PITOIS, *appuyant sur les premières syllabes.*

Je... n'en... voudrais pas. Je te le jure sur l'honneur, sur ce que j'ai de plus cher au monde. Qu'est-ce, au bout du compte, qu'un secrétaire-général ? Qu'est-ce que cela signifie ? Où cela mène-t-il ? (*Saisissant avec force le bras de son ami.*) Tu me connais, Guichard ?

GUICHARD, *faisant la grimace.*

Très-bien, mais prends garde, tu vas me briser le bras.

PITOIS.

Tu sais si j'aime Napoléon ?

(Il le pousse loin de lui en lui lâchant le bras.)

GUICHARD, *avec humeur.*

Oui, oui, cent fois oui... Est-ce une raison pour m'estropier ?

PITOIS, *d'un ton solennel.*

Eh bien ! aussi vrai que je m'appelle Pitois, de mon nom, vois-tu ?

GUICHARD, *se frottant le bras.*

Je suis sûr que j'en porte la marque.

PITOIS.

Aussi vrai que je m'appelle Pitois de mon nom...

GUICHARD.

J'entends bien, Pitois de ton nom.

PITOIS.

Si de sa vie, mon fils acceptait jamais une place, une dignité, n'importe quoi, qui ne fût pas en harmonie avec mes principes, ce serait bientôt fait.

GUICHARD.

Et que ferais-tu ?

PITOIS.

Ce que je ferais ? (*Les deux yeux braqués sur Guichard.*) Ce que je ferais? Tu me le demandes.

GUICHARD.

Il me semble qu'il n'y a pas à cela d'indiscrétion ?

PITOIS.

Tu ne sais donc pas ce dont je suis capable ?

GUICHARD, *effrayé.*

Mais tu me fais trembler, Dieu me pardonne; tu es atroce !

(Il se lève et se place derrière sa chaise.)

PITOIS.

Tu vas le savoir. J'ai de l'énergie, moi, une grande force de volonté, vois-tu. Eh bien! si mon fils se roidissait jamais contre mes volontés, vois-tu bien, je le mettrais sous mes pieds. (*Guichard recule toujours et se trouve à l'extrémité de la salle à la fin de la phrase.*) Je ne le reverrais de ma vie, je planterais là, la femme, l'enfant, la maison, tout

le bataclan, je m'expatrierais, s'il le fallait, voilà ce que je ferais.

GUICHARD, *à part dans le coin de l'appartement.*

Décidement, il est fou.

PITOIS.

J'irais au bout du monde, en Amérique, aux États-Unis, n'importe où...

(En prononçant les derniers mots, ses forces épuisées l'abandonnent, il tombe la tête à la renverse sur le dossier de sa chaise, une sueur froide inonde son front et se répand sur son visage, ses paupières se ferment à la clarté du jour.)

GUICHARD, *éperdu, courant d'un bout à l'autre de la salle.*

O mon Dieu ! que faire ? que devenir ? et pas une malheureuse goutte d'eau ! si j'appelle à mon secours, sa pauvre femme va être aux abois... Pitois !... et l'heure de mon bureau !... Pitois !... je ne me suis jamais trouvé à pareille fête... (*En furetant de tous côtés, il parvient à découvrir une carafe.*) Dieu soit loué ! Attends, attends, mon ami. (*Il lance l'eau de la carafe à la figure de Pitois.*) Ma foi, j'en suis bien fâché... advienne que pourra, (*S'approchant de son ami.*) Eh bien ?

PITOIS, *entr'ouvrant la paupière et d'une voix éteinte.*

Merci, Guichard, bien obligé.

GUICHARD.

Comment te trouves-tu ?

PITOIS.

Mieux, pauvre ami, beaucoup mieux.

GUICHARD.

Ton col ne serait-il pas trop serré?

PITOIS.

Non, mon ami.

GUICHARD.

Pourquoi aussi t'aller mettre dans des états pareils?

PITOIS, *revenant peu à peu de sa faiblesse.*

Je ne t'en veux pas, mon pauvre Guichard.

GUICHARD.

Je le crois bien.

PITOIS.

C'est bien un peu ta faute.

GUICHARD.

Par exemple!

PITOIS.

Tu es un peu cause de la sortie que je viens de faire.

GUICHARD.

Allons donc!

PITOIS.

Tu es là depuis deux heures à me tenir tête.

GUICHARD.

Moi?... Mais dis donc plutôt, au contraire, que si j'ai un tort à me reprocher, c'est de ne pas l'avoir fait. M'as-tu seulement donné le temps de placer un mot, un seul?

PITOIS.

Ne vas-tu pas t'emporter à ton tour?

GUICHARD.

Non, mais c'est que tu n'as pas non plus le sens commun, passe-moi l'expression.

PITOIS.

Calme-toi, Guichard, je t'en prie, tu m'entres dans les oreilles.

GUICHARD.

Il me semblait pourtant t'avoir donné d'assez grandes preuves de patience!

PITOIS.

Je t'en remercie, voyons..., donne moi la main... je me sens beaucoup mieux.

GUICHARD.

Je n'ai besoin de rien, je n'ai de ma vie rien demandé à personne, tu le sais.

PITOIS.

Il ne s'agit pas de cela, te voilà à cent lieues de la question... je t'ai demandé la main.

GUICHARD, *lui donnant la main.*

Qu'à cela ne tienne.

PITOIS.

A la bonne heure.

GUICHARD.

Si j'étais en état de rendre service, personne au monde...

PITOIS.

Encore!

GUICHARD.

Comme tu n'es pas plus que moi en état de déjeuner...

PITOIS.

Que veux-tu faire?

GUICHARD, *gagnant la porte.*

Te demander la permission...

PITOIS.

Un moment, Guichard, que diable!

GUICHARD, *même jeu.*

Impossible, cher ami, et l'heure de mon bureau. Bien le bonjour...

PITOIS.

Où vas-tu?

GUICHARD.

Tu voudras bien être mon interprète auprès de madame Pitois.

(Il saisit le bouton de la porte qui s'ouvre précipitamment.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SOPHIE.

GUICHARD.

Mon Dieu! mademoiselle, vous avez failli me renverser.

SOPHIE.

Dame! je ne vous savais pas derrière la porte, moi.

PITOIS.

Elle ne l'a pas fait avec intention.

GUICHARD.

Je veux bien le croire, mon chapeau n'en est pas moins défoncé du choc qu'il a reçu.

PITOIS.

Et ta maîtresse va-t-elle venir à la fin?

SOPHIE.

Non, monsieur.

PITOIS.

Comment, non?

GUICHARD, *promenant son chapeau dans ses deux mains.*

La troisième fois encore que je le mettais.

PITOIS.

Et pourquoi ne viendrait-elle pas?

SOPHIE.

Puisqu'elle est dans sa chambre qui déjeune avec madame Fenouillot.

GUICHARD.

Alors je puis donc...

(Il gagne la porte de nouveau.)

PITOIS.

Un moment, je te prie, cher ami, cela demande une explication.

SOPHIE.

Il n'y a pas d'explication à avoir, puisqu'on vous dit que madame m'a dit de vous dire qu'elle n'était pas visible, et que si vous ne montiez pas, que votre déjeuner allait refroidir.

GUICHARD.

Tu vois donc bien, cher ami...

PITOIS.

Elle n'a pas pu dire cela, je suis certain qu'il y a un malentendu.

SOPHIE.

Je dis ce qu'on m'a dit, moi.

GUICHARD.

Je t'assure, Pitois, que si ce n'était l'accident arrivé à mon chapeau...

PITOIS.

Monsieur va-t-il monter déjeuner ?

GUICHARD.

Que ce ne soit pas moi qui te retienne.

PITOIS.

Je vais te laisser seul, n'est-ce pas ? allons donc ! pauvre ami !

GUICHARD.

Cette fois, ton pauvre ami va te souhaiter le bonjour.

PITOIS.

Maintenant, j'en suis sûr, te voilà fâché contre moi.

GUICHARD.

Pas du tout, au contraire, je t'en donne ma parole. Adieu, Pitois.

(Pendant ce débat, Sophie est allée s'asseoir au fond de la salle.)

PITOIS.

A bientôt, tu me le promets ?

GUICHARD.

Certainement. (*A part.*) Cela n'engage à rien.

PITOIS.

Donne-moi un jour, que nous dînions ensemble.

GUICHARD.

Nous verrons. Ah ça, j'espère que tu ne vas pas te déranger pour moi ?

PITOIS.

Laisse-moi t'accompagner.

GUICHARD.

Je m'y oppose formellement.

PITOIS.

Tu plaisantes, je crois.

GUICHARD.

Pas de cérémonies avec moi.

PITOIS.

Je suis vraiment désolé, cher ami, du malentendu qui me prive.......

GUICHARD.

Indique-moi seulement par où je dois sortir.

PITOIS.

Par ici.

(Guichard sort le premier, Pitois reste à la porte.)

PITOIS.

Là, dans l'antichambre. Ouvrez la seconde porte à gauche, bien, tu trouveras l'escalier, t'y voilà.. A bientôt, au revoir.

SCÈNE VI.

(La Rue.)

GUICHARD, *sortant de la maison, remettant son chapeau sur la tête, et tirant sa montre.*

Dix heures passées ! dix heures trente-cinq ! et

mon chapeau perdu! Tonnerre de Brest! (*Lançant un regard furieux sur la maison*) que le diable t'emporte, maudit Pitois, et ta femme, et ton Napoléon et toute la maison.

(Il se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE VII.

(La Salle à manger.)

PITOIS, SOPHIE, *toujours sur sa chaise, les bras croisés, les jambes allongées.*

PITOIS.

Il faut convenir, Sophie, que vous êtes encore bien de votre village.

SOPHIE.

Comment ça?

PITOIS.

Aller faire à quelqu'un une semblable settise!

SOPHIE.

Est-ce que je savais, moi?

PITOIS.

Heureusement encore que c'est tombé sur celui-là, un ancien camarade à moi, un pauvre diable, çà ne tire pas à conséquence, mais jugez un peu si pareille chose fût arrivée à quelqu'un pour mon fils.

SOPHIE.

Eh bien!

PITOIS.

Eh bien! quoi?

SOPHIE.

Je ne l'aurais pas fait : est-ce que je ne connais pas mon monde?

PITOIS.

A la bonne heure, mais ce n'est malheureusement pas la première fois que cela vous arrive, chère amie.

SOPHIE, *les yeux en l'air.*

Ah ! mon Dieu !

PITOIS.

Que signifie cette exclamation? ce que je dis n'est peut-être pas vrai? Que veulent dire ces mouvements d'epaules-là?

SOPHIE.

Rien.

PITOIS.

Mais si fait, ne vas-tu pas bouder à présent, parce que je me suis permis une petite observation, si on ne peut plus rien te dire, alors c'est different.

SOPHIE.

Je crois bien, vous êtes toujours à me brusquer ; vous ne pensez jamais qu'à me gronder.

PITOIS.

Je ne t'ai grondée ni brusquée ; il ne faut pas dire ça. Nous avons une bien mauvaise tête, ma chère Sophie ; il faut en convenir.

SOPHIE.

C'est pas ma faute, à moi ; on ne se refait pas. La vôtre est peut-être bonne, aussi?

PITOIS.

Voyons, mon enfant; voyons, faisons la paix; il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat. eh bien! est-ce que tu m'en veux encore?

SOPHIE.

Non; mais c'est que c'est vrai, comme si vous n'en faisiez pas vous-même, des bêtises.

PITOIS.

En voilà assez, n'en parlons pas davantage; qu'il n'en soit plus question.

SOPHIE.

Qu'est-ce que vous avez donc encore fait, que vous voilà tout mouillé?

PITOIS.

Tu trouves?

SOPHIE.

On vous a donc jeté un *sciau* d'eau à la figure?

PITOIS.

Ce n'est rien, j'ai voulu boire un verre d'eau rougie, je me le suis versé sur mon gilet.

SOPHIE.

Vous ne pouvez toujours pas rester comme ça.

PITOIS.

Tu crois?

SOPHIE.

Parbleu! il faut vous changer. Je vas vous donner une cravate et un gilet.

(Elle sort.)

PITOIS.

Là, dans ma chambre à côté, tu trouveras tout cela.

SCÈNE VIII.

PITOIS, *ôtant son habit.*

Tu m'apporteras, en même temps, mon petit miroir.

SOPHIE, *de la pièce voisine.*

Le petit miroir de votre nécessaire?

PITOIS.

Oui, chère amie. Je n'y pensais plus, moi; ce bêta de Guichard m'a vraiment inondé. (*Visitant les effets qu'il vient de quitter.*) Ah!... ah!... ah! dans quel état il m'a mis! Tout trempé! c'est à tordre.

SCÈNE IX.

PITOIS, SOPHIE.

SOPHIE.

Tenez, tout ce que vous m'avez demandé. Gronderez-vous encore après moi?

PITOIS.

Pose tout cela sur la chaise. Bien obligé. Dis-moi, Sophie?

SOPHIE.

Qu'est ce qu'il y a encore?

PITOIS.

Est il levé, Napoleon?

SOPHIE.

J'en sais rien, madame a défendu aux bonnes d'aller dans sa chambre.

PITOIS.

Elle n'a peut-être pas tort.

SOPHIE.

Vous croyez donc tout le monde comme vous ?

PITOIS.

Bon ! une pierre dans mon jardin.

SOPHIE.

C'est vrai, ça ; vous dites toujours des choses qui n'ont pas le sens commun.

PITOIS.

Il y a cent à parier que le coquin n'est pas rentré.

SOPHIE.

Ça lui arrive plus souvent qu'à son tour.

PITOIS.

C'est affreux ! N'en dis rien toujours à sa pauvre mère.

SOPHIE.

N'y a pas de danger.

PITOIS.

Dame! après tout, faut bien que jeunesse s'amuse; et tant qu'il nous reviendra avec ses deux oreilles...

SOPHIE.

Et votre cravate? Est-ce que vous n'allez pas mettre de cravate aujourd'hui?

PITOIS.

Tu as raison, je n'y pensais plus. Sais-tu bien, ma chère, que tu me donnes des distractions ?

SOPHIE.

C'est bon, c'est bon ; dépêchez-vous, que madame va arriver.

PITOIS.

Comment ! ce drôle de Napoléon se permettrait...

SOPHIE.

Qu'est-ce que vous voulez ? bon chien chasse de race.

PITOIS.

C'est une personnalité, ça ; friponne !

(Il lui prend la taille.)

SOPHIE, *se débattant.*

Laissez-moi, voyons, pas de bêtises ; laissez-moi.

PITOIS.

Tu as toujours de bonnes grosses joues, ma commère.

SOPHIE.

Voulez-vous vous taire, gros polisson ! Voulez-vous bien vous taire ! Non, vraiment... Tenez, voyez-vous, j'en étais sûre... Madame qui vient, je l'entends... Vous voilà bien avancé, n'est-ce pas ? Hum ! vieux scélérat, va !

SCÈNE X.

LES MÊMES, MESDAMES PITOIS ET FENOUILLOT.

MADAME PITOIS.

Eh bien ! monsieur Pitois ! Qu'est-ce que cela veut dire, à présent, vous voilà en chemise ?

PITOIS.

Je changeais de gilet. Pardon, madame Fenouillot, si je vous reçois ainsi.

MADAME PITOIS.

Et devant Sophie, encore... Il est bon de vous dire, madame Fenouillot, que M. Pitois n'a pas assez de sa chambre, à lui tout seul, pour s'habiller. Ah ! mon Dieu ! il ira tout aussi bien vous changer de culotte dans le salon, dans la cuisine, dans la salle à manger, de tous les côtés ; ça lui est, parbleu ! bien égal.

MADAME FENOUILLOT.

Allez, allez, mame Pitois, je sais ce qu'en vaut l'aune ; ils sont bien tous approchant les mêmes.

PITOIS.

Grâce, grâce, mesdames ; deux contre un, la partie n'est pas égale.

MADAME FENOUILLOT.

Toujours le mot pour rire, ce M. Pitois !

PITOIS.

Et cette chère santé, madame Fenouillot ?

MADAME FENOUILLOT.

Comme ça, vous êtes bien honnête ; mon côté me

fait toujours mal. Si je n'avais tenu à venir, moi-même, vous faire nos compliments, je ne serais pas sortie de la journée. Mais c'est votre avocat que je voudrais embrasser.

MADAME PITOIS.

Sophie, allez voir si c'est qu'il est levé.

SOPHIE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

PITOIS, MADAME PITOIS, MADAME FENOUILLOT.

PITOIS.

Si j'étais avocat, peut-être bien que l'on m'embrasserait aussi ?

MADAME FENOUILLOT.

Que n'en demandez-vous la permission ? On verrait ce que l'on aurait à faire.

MADAME PITOIS.

Vous savez bien, monsieur Pitois, que vous ne me l'avez pas toujours demandée.

PITOIS.

Qui ne dit mot consent. (*Il embrasse madame Fenouillot.*) De l'autre côté, à présent. A la bonne heure ! Eh bien ! madame Fenouillot, vous ne vous attendiez guère, n'est-ce pas, à ce qui vient de nous arriver ?

MADAME FENOUILLOT.

Non ma foi. Je suis de bon compte, je savais bien

que d'un moment à l'autre ça ne pourrait pas vous manquer, mais sitôt je ne l'aurais pas cru. C'est ma bru, madame Fenouillot, qui a été contente ! Et Fenouillot ! Et toute la maison ! Ils sont tous dans l'enchantement. Ah ! ce n'est pas le tout, il me tarde de le voir avec sa grande robe, quelle mine a-t-il là-dessous ?

PITOIS.

Il n'aurait porté que ça toute sa vie, qu'il ne serait pas plus à son aise.

MADAME PITOIS.

Tu diras tout ce que tu voudras, monsieur Pitois, je n'aime pas ce costume-là.

PITOIS.

Bah ! quand il s'est habillé pour la garde nationale, tu as dit la même chose.

MADAME PITOIS.

Taisez-vous donc. Quelle différence ! Vous souvenez-vous, madame Fenouillot, la première fois qu'il est sorti avec son habit d'artillerie, nous sommes allés vous voir ; étais-je satisfaite ou non ?

MADAME FENOUILLOT.

Écoutez, sans vouloir donner ici plutôt raison à l'un qu'à l'autre, je vous dirai, et ce n'est pas ici pour vous flatter, mais Napoléon est un très-joli cavalier.

PITOIS.

Nous sommes tous comme ça dans la famille.

MADAME PITOIS.

Prends garde, monsieur Pitois, tu vas t'écorcher.... Je te conseille de parler. Est-ce que tu devrais jamais ouvrir la bouche quand il s'agit de garde nationale ? Au lieu de faire retoucher à ton vilain habit qui bâille par derrière à faire rougir une demoiselle.

MADAME FENOUILLOT.

Ah çà ! voyons, il ne s'agit pas de tout ça, il faut ce matin que j'aille porter la nouvelle chez toutes nos connaissances.... que je n'aille pas faire de sottises, si c'est possible. N'est-ce pas au Tribunal Royal que Napoléon vient d'être nommé avocat ?

PITOIS.

A la Cour royale de Paris.

MADAME PITOIS.

Monsieur Pitois, si tu écrivais tout ça sur un petit bout de papier?

MADAME FENOUILLOT.

Ce n'est pas la peine, je m'en souviendrai bien à présent.

MADAME PITOIS.

Où allez-vous de ce pas ?

MADAME FENOUILLOT.

J'ai bien envie de commencer par les Barbot.

MADAME PITOIS.

Si vous donniez en même temps un coup de pied jusque chez les Brochet ?

MADAME FENOUILLOT.

Vous avez raison, il ne m'en coûtera pas plus.

PITOIS.

Nous nous mettrons à table à cinq heures, madame Fenouillot.

MADAME PITOIS.

N'oubliez pas que demain vous dînez ici.

MADAME FENOUILLOT.

Ah çà! vous voulez donc m'avoir en pension chez vous.

PITOIS.

Vous savez que nous ne demandons pas mieux, c'est vous qui ne voulez pas.

MADAME FENOUILLOT.

Toujours méchant, ce M. Pitois... voyons, n'allez-vous pas faire des cérémonies, à présent; rentrez donc.

MADAME PITOIS.

A revoir, mame Fenouillot.

MADAME FENOUILLOT.

Sans adieu, mame Pitois... Restez donc, monsieur Pitois, je vous en prie.

PITOIS.

Ne dites donc rien, si j'ai quelque chose à vous conter en particulier.

MADAME FENOUILLOT.

Vous entendez, mame Pitois.

MADAME PITOIS.

Que voulez-vous que j'y fasse? Les femmes ne meurent pas de chagrin.

SCÈNE XII

MADAME PITOIS.

J'ai toujours peur quand je l'envoie quelque part, cette bonne mame Fenouillot, qu'elle ne fasse quelque gaucherie. C'est une excellente femme, mais elle est quelquefois d'un bête à manger du foin... Où est-ce qu'elle est, à présent, cette Sophie? n'y a pas moyen d'en jouir aujourd'hui. (*Appelant.*) Sophie !... Êtes-vous là ?

SOPHIE, *de la pièce voisine.*

Oui, madame.

SCÈNE XIII.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

MADAME PITOIS.

Où étiez-vous donc passée, je vous cherche partout ?

SOPHIE.

J'étais en bas.

MADAME PITOIS.

Où ça en bas, chez le portier ?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Je ne vous conçois pas. Vous savez combien je

déteste que vous alliez dans cette loge, tout comme si je ne disais rien, vous y êtes toujours fourrée.

SOPHIE.

C'est vous qui m'y a envoyée.

MADAME PITOIS.

Moi?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Voilà qui est fort, par exemple, et quand donc?

SOPHIE.

Vous m'avez dit vous-même, d'aller voir si c'est que M. Napoléon était levé.

MADAME PITOIS.

Eh bien! est-ce qu'il couche chez le portier à présent?

SOPHIE.

Non, madame, mais puisque vous défendez aux bonnes d'aller dans sa chambre...

MADAME PITOIS.

Je ne crois pas être jamais blâmée pour ça.

SOPHIE.

Je ne dis pas, mais il a bien fallu que j'y aille dans la loge.

MADAME PITOIS.

Je sais bien que je n'aurai jamais le dernier avec vous, aussi en ai-je pris mon parti. Enfin, tout cela ne me dit pas si mon fils est levé.

SOPHIE.

Pas encore, madame.

MADAME PITOIS.

Et que dit-on, chez le portier, de sa nomination d'avocat à la Cour royale de Paris ?

SOPHIE.

On est joliment content, allez, madame

MADAME PITOIS.

Flatteuse !

SOPHIE.

Oh ! oui, madame, bien vrai.

MADAME PITOIS.

On t'en a donc parlé, voyons, conte-moi ça ? Comment es-tu coiffée ?

SOPHIE.

Quand je suis entrée chez eux, il y avait beaucoup de monde, à peine si l'on pouvait s'y tourner

MADAME PITOIS.

Je le crois, c'est si petit, je ferai changer tout ça : eh bien ?

SOPHIE.

J'ai vu tout de suite de quoi qu'il était question, car du plus loin qu'elle m'a vue, la portière, elle m'a dit : Arrivez donc, mademoiselle Sophie.

MADAME PITOIS.

C'est charmant !

SOPHIE.

Arrivez donc, il est question ici de quelqu'un de chez vous...

MADAME PITOIS.

C'était de Napoléon ?

SOPHIE.

De quelqu'un de chez vous, du jeune homme à madame Pitois....

MADAME PITOIS.

C'était de mon fils. Bonnes gens!

SOPHIE.

Du jeune homme à madame Pitois, qui vient d'être nommé avocat.

MADAME PITOIS.

A la Cour royale de Paris, c'est bien cela.

SOPHIE.

Elle en avait les larmes aux yeux.

MADAME PITOIS.

Pauvre femme! Donne-moi mon mouchoir.

SOPHIE.

Là, madame, sur la table, à côté de vous.

MADAME PITOIS.

Merci. (*Essuyant une larme.*) Ce sont de bonnes gens, ces portiers, ils peuvent être bien sûrs qu'ils mourront avec nous.

SOPHIE.

Monsieur a fait bien des courses ce matin, pas vrai, madame?

MADAME PITOIS.

Je crois bien, depuis quatre heures qu'il est levé.

SOPHIE.

Eh bien! le portier en a peut-être encore plus fait que lui.

MADAME PITOIS.

Pauvre cher homme ! Fais-moi penser, ma fille, quand nous descendrons à la cave, à leur monter quelques bouteilles de bon vin. Qu'est-ce que j'ai fait de ma bourse ? (*Elle retourne ses poches.*) Tu n'as pas ma bourse ?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS.

La voilà... Tiens, tu remettras ceci, de ma part, à leur petit bonhomme pour avoir des gâteaux.

SOPHIE.

Merci bien pour lui, madame.

MADAME PITOIS.

A propos, tu ne m'as pas encore dit quel était ce monsieur qui est venu tantôt ici ?

SOPHIE.

Je ne me rappelle pas son nom ; je l'ai pourtant entendu dire à monsieur, je ne m'en souviens plus

MADAME PITOIS.

Qui ça peut-il être ?

SOPHIE.

Monsieur m'a dit, comme ça, de vous dire que c'était un de vos anciens adorateurs.

MADAME PITOIS.

Qu'est-ce encore que cette bêtise-là ? Est-ce que j'ai jamais été adorée. Il n'en fait jamais d'autres monsieur mon mari. Avait-il l'air de connaître mon fils, ce monsieur ?

SOPHIE.

Oui, madame, ils en ont bien parlé avec monsieur.

MADAME PITOIS.

A-t-il paru bien aise de le savoir avocat à la Cour royale de Paris?

SOPHIE.

Oh! oui, madame, bien content.

MADAME PITOIS.

Comment était-il? avait-il l'air gêné avec monsieur Pitois.

SOPHIE.

Pas du tout, monsieur le *tutoyait*.

MADAME PITOIS.

Et quelle mine avait-il?

SOPHIE.

Ma foi, madame, je ne me souviens pas bien; tout ce que je sais, c'est qu'il n'avait pas l'air heureux.

MADAME PITOIS.

Quelque pauvre diable encore, qu'il aura connu autrefois, qui sera venu pour des secours.

SOPHIE.

Je ne crois pas, non, madame, car il a une place.

MADAME PITOIS.

Où çà?

SOPHIE.

Il ne l'a pas dit, mais c'est un homme de bureau: monsieur lui a même dit qu'est-ce que tu gagnes là-bas, mon pauvre.... je ne sais plus son nom, pas grand'chose, n'est-ce pas? Il a dit oui.

MADAME PITOIS.

D'abord je ne vois pas pourquoi M. Pitois a été lui faire cette question devant vous; il faut toujours qu'il parle à tort à travers, ce diable d'homme-là, il appelle cela de la franchise, moi je l'appelle autrement. Comment, vous ne vous souvenez pas de son nom, à ce monsieur?

SOPHIE.

Si, madame; attendez donc, c'était un nom comme en *nier*.

MADAME PITOIS.

Ce n'était pas Tavernier?

SOPHIE.

Non, madame.

MADAME PITOIS.

Ne serait-ce pas Pousseur, par hasard?

SOPHIE.

Non, madame... Ah! pardon, je dis que c'était en *nier*, c'est moi qui se trompe, je voulais dire en *ard*.

MADAME PITOIS.

En *ard*?

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Est-ce que ce serait? Oh! non, ça n'est pas possible; il se garderait bien de jamais remettre les pieds ici, celui-là; on l'a si bien reçu!

SOPHIE.

Madame ne trouve pas?

MADAME PITOIS.

N'était-ce pas quelqu'un de très-sec?

SOPHIE.

Oui, madame, de très-maigre.

MADAME PITOIS.

J'y suis, c'est ça. Est-ce que ce serait Guichard, par hasard?

SOPHIE.

Guichard! oui, madame, c'est ce nom-là.

MADAME PITOIS.

Où diable M. Pitois l'aura-t-il été déterrer?

SOPHIE.

Madame le connaît donc, ce monsieur?

MADAME PITOIS.

Si je le connais, Guichard? Je ne connais que lui; pauvre brave homme! Que je suis donc fâchée de ne pas l'avoir vu.

SCÈNE XIV.

Les mêmes, PITOIS, *un paquet de lettres à la main.*

PITOIS.

Tenez, Sophie, voilà des lettres pour mon fils, vous les lui remettrez quand il descendra... Chère amie, je vais déjeuner.

MADAME PITOIS.

Dis donc, dis donc, monsieur Pitois, nous avons un petit compte à régler ensemble.

PITOIS.

Et pourquoi? Ne vas-tu pas me faire un crime

à présent d'être allé reconduire cette brave madame Fenouillot?

MADAME PITOIS.

Il s'agit bien de cela, vraiment! Ne dirait-on pas, à vous entendre, que je dessèche de jalousie? Ne semble-t-il pas que vous ayez jamais été un homme à bonnes fortunes? que c'est à qui vous aura? Laissez donc, mon cher ami, vous me faites pitié!

PITOIS.

Si c'est une querelle d'Allemand, madame Pitois, que vous venez me faire là...

MADAME PITOIS.

Je n'ai que deux mots à vous dire; vous pourrez vous en aller après. Quel est, s'il vous plait, l'individu que vous m'avez amené tantôt?

PITOIS.

Eh! parbleu! c'est Guichard.

SOPHIE.

Vous voyez, madame; vous avez deviné juste.

MADAME PITOIS, *à Sophie.*

Je ne vous parle pas. (*A son mari.*) Et comment se fait-il qu'il ait consenti à remettre les pieds ici?

PITOIS.

Je l'ai rencontré ce matin, comme je sortais d'une maison dans laquelle je venais de déposer une carte. La tête encore toute remplie de l'événement d'hier, je ne pensais pas à autre chose, lorsque je me trouve tout à coup lancé dans un passant que je ne voyais pas.

MADAME PITOIS.

Tu vas toujours comme un étourneau.

PITOIS.

J'allais lui faire des excuses, quand je reconnais, qui? Guichard. Pas moyen de l'éviter ; il me vient aussitôt une idée ; je me dis : voilà un gaillard qui depuis longtemps est dans les administrations, il a dû se trouver en rapport avec beaucoup de monde, peut-être me sera-t-il bon à quelque chose.

MADAME PITOIS.

Jamais tu ne t'es endormi sur le rôti, c'est une justice à te rendre.

PITOIS.

Je l'engage donc à déjeuner, il ne s'en souciait pas trop, l'heure de son bureau approchait, je ne lui donne pas le temps de la réflexion, je l'enlève et le dépose dans cette pièce. Une fois ici, je lui conte mon affaire, je lui fais sa leçon ; pas moyen d'en rien tirer. Ce qu'il était autrefois, chère amie, ce qu'il est encore, ce qu'il sera toujours, un pauvre homme, comme par le passé.

MADAME PITOIS.

Tu devais bien t'y attendre. N'importe, j'aurais bien désiré le voir.

PITOIS.

Je t'ai fait appeler, jamais tu n'as voulu descendre.

MADAME PITOIS.

Il fallait me faire savoir qu'il était là. Est-il bien changé?

PITOIS.

Méconnaissable à faire peur, les joues creuses; pâle, maigre, tiré; tu sais que jamais il n'a été beau, il est maintenant, à faire trembler. Tu n'as rien perdu à ne pas le voir.

SOPHIE.

Oh! çà, bien sûr, que madame n'a pas perdu.

MADAME PITOIS (*avec dignité*).

Faites-moi le plaisir, mademoiselle, d'aller voir dans la cuisine si j'y suis.

SOPHIE.

Mais, madame, qu'ai-je donc dit?

MADAME PITOIS.

Je n'aime pas que l'on fourre son nez où l'on n'a que faire... M'avez-vous entendue, faut-il vous le répéter?

(Sophie sort.)

SCÈNE XV.

PITOIS, MADAME PITOIS.

MADAME PITOIS.

On a beau dire, les femmes ont toujours plus de tact que les hommes, jamais je n'aurais été, moi, lui parler de ses affaires, à ce pauvre Guichard, devant ma domestique.

PITOIS.

Ne crois pas que rien lui fasse, sois bien tranquille de ce côté, il est toujours fier comme un

paon, toujours le même refrain à la bouche : *Je n'ai besoin de rien.*

MADAME PITOIS.

Est-ce une raison? Je sais bien, moi, que je n'ai de ma vie été plus insolente, j'ai tort de dire insolente, je ne l'ai jamais été, mais plus fière que lorsque nous en étions aux expédients. Je n'en suis pas moins extrêmement contrariée de ne pas l'avoir vu. Guichard est un brave garçon, et les braves gens sont rares par le temps qui court. Du reste, je dirai toujours que si tu n'avais pas cherché à l'humilier, pourquoi n'aurait-il pas accepté ton déjeuner, pourquoi serait-il parti?

PITOIS.

Pourquoi, pourquoi, par la faute de la bonne d'abord, qui ne nous avait pas dit que tu déjeunais chez toi, puis l'heure de son bureau qui le pressait de partir. Voilà, je crois, ce qui s'appelle entrer dans de grandes explications ; que veux-tu de plus?

MADAME PITOIS.

Écoute, je veux bien croire tout ce que tu me dis là ; tu as beau ne pas vouloir en convenir, mais je crois que tu aurais tout aussi bien fait de lui laisser continuer son chemin ; tu te figures peut-être l'avoir rendu bien heureux, en l'amenant avec toi, mais c'est que pas du tout, je suis sûre, au contraire, que le pauvre cher homme a notre maison en horreur, et c'est tout simple, il n'a jamais éprouvé chez nous que des désagréments.

PITOIS.

Allons, Adelaide, un jour comme celui ci, nous n'avons pas le temps de nous attendrir. Ne pensons qu'à notre bonheur.

MADAME PITOIS.

C'est précisément parce qu'aujourd'hui j'en ai du bonheur, que j'aurais aimé trouver quelqu'un qui le partageât avec moi; et certes, Guichard eût bien accepté le partage.

PITOIS.

On dirait, à t'entendre, que nous sommes abandonnés de la nature entière.

MADAME PITOIS.

Tiens, vois-tu bien, Pitois, quand tu fais comme ça l'esprit fort, je te déteste, je voudrais te voir à cent lieues de moi.

PITOIS.

C'est bien aimable de ta part.

MADAME PITOIS.

Non; mais c'est que c'est vrai, tu n'es pas méchant, mon pauvre homme, tu n'as eu de ta vie l'ombre de méchanceté. Quelle rage as-tu donc de vouloir toujours passer pour ce que tu n'es pas? Chez toi le premier mouvement est excellent; tu as été enchanté ce matin de trouver Guichard sous ta main, pour lui faire part du bonheur qui venait de t'arriver...

PITOIS, *poussant un soupir de suffisance*

Prouth!

MADAME PITOIS.

Écoute, n'aie pas l'air de dire que non, parce que cela est : et, pour en revenir à ce que nous disions, tu as été bien aise de le retrouver. Cinq minutes après, ce n'était déjà plus ça, l'amour-propre avait pris le dessus, tu t'étais dit : Mais, un instant, si l'on venait jamais à rencontrer cet individu-là chez moi, que dirait le monde? Eh ! bon Dieu ! ce monde pour qui tu fais tant de sacrifices, laisse-le dire, il se moque parbleu bien de toi.

PITOIS.

De fil en aiguille, nous voilà revenus sur le terrain de nos discussions quotidiennes.

MADAME PITOIS.

A qui la faute ?

PITOIS.

Ce n'est ma foi pas la mienne ; et si tu prends aussi chaudement le parti de Guichard, c'est que tu sens où le bât te blesse. Tu es bien un peu comme lui, ma toute belle ; tu n'as non plus voulu jamais faire grand'chose pour le monde.

MADAME PITOIS.

Ah çà ! savez-vous, mon tout beau, que je vous trouve encore bien plaisant de me venir dire des choses pareilles? Il me semble que depuis bientôt trente-six ans que j'ai le bonheur de vous appartenir, j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour le monde ! Dire que c'est avec plaisir, ça, je ne le dirai jamais. Mais c'est que plus j'y pense, et plus je trouverais le moyen de vous le

prouver, et cela sans aller chercher midi à quatorze heures encore. Vous allez aussi appeler ne rien faire pour le monde, de cuisiner, comme je vais le faire demain toute la sainte journée, pour un tas de gens que je ne connais ni d'Ève, ni d'Adam, que je n'ai jamais vus, et qui jamais ne m'ont seulement offert un verre d'eau. Non; mais ce n'est pas vrai, peut-être; qu'avez-vous à répondre à cela?

PITOIS.

Tu ne me persuaderas jamais que tu ne connais aucune des personnes invitées pour demain.

MADAME PITOIS.

Ma foi, c'est bien tout au plus.

PITOIS.

Ne dis donc pas cela.

MADAME PITOIS.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne le dirais-je pas?

PITOIS.

Parce que cela n'est pas.

MADAME PITOIS.

Il me semble pourtant, qu'excepté trois ou quatre personnes que nous avons demain, passé ça je ne connais plus un chat. Ce n'était pas la peine de me donner un démenti pour si peu de chose. Au surplus, si je ne me faisais une raison, si je ne me disais : Tout ce que je fais là, c'est pour Napoléon, pour mon fils, comme je vous aurais bien vite envoyé promener tout ce brave monde là! Ça ne

pèserait pas deux onces. Nous ne nous ressemblons guère en cela, mon cher ami, puisque cher ami il y a, mais tous les gens qui ont l'air de se croire au-dessus de moi, je les déteste.

PITOIS.

Tu vas toujours d'une extrémité à l'autre.

MADAME PITOIS.

Quand nous n'avions à dîner à la maison que des gens comme nous ! on riait, on chantait au dessert, les coudes sur la table, j'ai toujours adoré ça, et l'on se quittait bons amis, se promettant de recommencer bientôt. Et toi aussi, monsieur Pitois, qui aujourd'hui veux trancher du grand seigneur, tu m'amusais mieux dans ce temps-là, que non pas à présent, avec tes grandeurs ; tu te permettais des calembours, qui la plupart du temps n'avaient ni queue ni tête, mais qui n'en faisaient pas moins rire toute la société.

PITOIS.

Voyons, bonne chatte, calme-toi, te voilà dans un état qui m'afflige, essuie tes larmes, ne pleure pas comme ça.

MADAME PITOIS.

Je pleure vos sottises.

PITOIS.

Bien obligé. On serait tenté de croire, s'il venait quelqu'un ici, que je viens de me porter à quelque fâcheuse extrémité.

MADAME PITOIS.

Laissez-moi, vous m'excédez.

PITOIS.

Dans quel état, bon Dieu, ta robe ne te tient plus sur tes épaules. Je t'en prie, chère amie, de la tenue.

MADAME PITOIS, *montant sur ses grands chevaux.*

Vous me faites rire avec votre tenue, mais rappelez-vous donc, mon pauvre cher homme, que c'est encore à la pauvre chère femme, que vous devez, vous même, le peu de tenue que vous avez ; quand vous chantonnerez dans vos dents, ça ne changera rien à ce que je me fais l'honneur de vous dire ; sans elle, sans votre chère amie, vous ne sauriez pas encore, à l'heure qu'il est, ce que c'est qu'un cure-dent, et vous promèneriez toujours vos doigts dans la bouche, quand vous dinez en ville.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, *annonçant.*

Madame Saint-Aubin.

PITOIS.

Madame Saint-Aubin? Faites monter. (*Elle sort.*) Tu le vois, Adélaïde, déjà des visites.

MADAME PITOIS.

Qu'est-ce que ça me fait, au bout du compte, ne suis-je pas chez moi?

SCÈNE XVII.

PITOIS, MADAME PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN, CLARISSE.

MADAME SAINT-AUBIN.

Clarisse, déposez ici ce que vous tenez à la main. Comment, déjà sur pied, toute bonne?

MADAME PITOIS.

Comme vous voyez.

MADAME SAINT-AUBIN.

Que je vous embrasse, vous la plus heureuse des épouses et des mères ; bonjour, petit père.

PITOIS.

Votre serviteur très-humble, belle dame.

MADAME SAINT-AUBIN.

Veillez, Clarisse, je vous prie, à ne rien oublier dans la voiture.

CLARISSE.

Oui, madame.

MADAME SAINT-AUBIN.

Prenez ma bourse, vous réglerez avec le cocher; c'est, je crois, cinq heures.

MADAME PITOIS, *faisant un signe à son mari.*

Monsieur Pitois...

PITOIS.

Comment, belle dame, vous voulez...

MADAME SAINT-AUBIN.

Laissez donc, petit père, laissez donc.

MADAME PITOIS.

Tu devrais déjà être revenu.

PITOIS.

Non certes, belle dame, je ne souffrirai point...

MADAME PITOIS.

Ce serait du joli, vous feriez comme ça toutes nos commissions, et encore....

MADAME SAINT-AUBIN.

Je me rends, puisque vous l'exigez absolument.

MADAME PITOIS.

A la bonne heure.

MADAME SAINT-AUBIN.

Clarisse, descendez toujours avec monsieur... Dites donc, Clarisse !

CLARISSE, *revenant sur ses pas.*

Madame?

MADAME SAINT-AUBIN.

Remettez-moi ma bourse.

SCÈNE XVIII.

MADAME PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous voyez, toute bonne, que vous faites de moi ce que vous voulez.

MADAME PITOIS.

Mais c'est bien comme ça que je l'entends.

MADAME SAINT-AUBIN.

Que je vous embrasse encore, sommes-nous bien heureuse ?

MADAME PITOIS.

Tenez, madame Saint-Aubin, ce n'est vraiment pas pour dire, mais je voudrais être morte, à l'heure qu'il est.

MADAME SAINT-AUBIN.

Voyons, pas d'enfantillage, soyons raisonnable.

MADAME PITOIS.

Non, je vous jure, je ne serai jamais plus heureuse que je ne la suis.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vivez, vivez encore, vivez longtemps pour votre fils, pour vos amis. Je vais, bonne mère, vous demander la permission d'ôter mon chapeau.

MADAME PITOIS.

N'êtes-vous pas ici chez vous?

MADAME SAINT-AUBIN.

Donnez-moi votre main que je la serre dans les miennes. Ah çà, comment avons-nous passé la nuit?

MADAME PITOIS.

Mais comme ça, j'ai été très-agitée.

MADAME SAINT-AUBIN.

Pas plus que moi. Et notre cher enfant?

MADAME PITOIS.

Je ne l'ai pas encore vu.

MADAME SAINT-AUBIN.

Il est venu hier un instant à la maison, il m'a trouvée tout en larmes, je venais d'apprendre l'heureux résultat de son affaire. Depuis le matin j'étais sur les épines. J'avais chez moi M. Larvot, le pré-

sident Larvot, qui lui a dit les choses les plus flatteuses.

MADAME PITOIS.

Ça, je le crois.

MADAME SAINT-AUBIN.

Le pauvre enfant ne savait plus que devenir. Tant de vertus modestes, alliées à tant de talents, de belles qualités, c'est inimaginable, inouï, merveilleux, c'est à ne pas croire. Mais que vous dirai-je, toute bonne, que vous ne sachiez déjà ; n'est-il pas le meilleur des fils, le modèle des jeunes gens de son âge, l'espoir du barreau français ?

MADAME PITOIS, *sanglotant.*

Tenez, madame Saint-Aubin, voilà, depuis hier, le métier que je fais.

(Elle montre son mouchoir arrosé de ses larmes.)

MADAME SAINT-AUBIN.

Calmez-vous, bonne mère, de grâce, calmez-vous. Je viens de chez madame Chevet, je l'ai fait lever, voici sa note.

MADAME PITOIS.

Bien obligée. Vous avez pensé à tout.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je crois bien ne rien avoir omis. Je veux, toute bonne, mener notre fils chez le président, qui désire beaucoup le connaître, ce sont de belles connaissances que je n'entends point qu'il néglige.

MADAME PITOIS.

Comment donc, ni moi non plus.

MADAME SAINT-AUBIN.

Et petit père, sans doute, aussi bien enchanté ?

MADAME PITOIS.

Ne me parlez pas, dans la joie de son âme.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je l'ai rencontré je ne sais combien de fois ce matin, il semblait se multiplier.

MADAME PITOIS.

Depuis quatre heures il est sur pied.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous allez voir les dames de la halle avec leurs bouquets; je ne crois pas que petit père y ait songé.

MADAME PITOIS.

Je n'en sais rien, mais était-ce bien nécessaire ?

MADAME SAINT-AUBIN.

Ah çà! bonne mère, ne m'avez-vous pas donné carte blanche ?

MADAME PITOIS.

Je ne dis pas; mais il y a de ces choses...

MADAME SAINT-AUBIN.

Ce n'est pas ici, toute bonne, le moment de lésiner. Pas de petites économies, croyez-moi, quand il s'agit de l'avenir d'un fils. Jusqu'à présent vous avez bien voulu en passer partout où j'ai voulu ; vous en êtes-vous mal trouvée ?

MADAME PITOIS.

Non, ma foi, j'aurais mauvaise grâce à le dire.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous voyez donc bien ?... Voici petit père.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PITOIS.

MADAME SAINT-AUBIN.

Comme il a chaud, ce cher ami.

PITOIS.

Je ne sais vraiment pas, depuis hier, comment j'existe.

MADAME PITOIS.

Ça passe aussi toute permission, de te remuer comme tu le fais.

MADAME SAINT-AUBIN.

Pauvre petit père, je veux que vous preniez quelque chose.

PITOIS.

Je vous rends mille grâces, belle dame.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous ne m'avez donc pas vue ce matin?

PITOIS.

Je n'ai pas eu ce bonheur; non, belle dame.

MADAME SAINT-AUBIN.

Nous nous sommes pourtant, vingt fois au moins, trouvés nez à nez. Je suis encore à m'expliquer comment ma voiture ne vous a pas marché sur le corps.

MADAME PITOIS.

C'est ce que je lui dis chaque fois qu'il sort, il ne prend jamais garde à rien.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je vous dirai que j'ai passé la soirée d'hier chez madame Saint-Estève.

PITOIS.

Charmante petite personne.

MADAME SAINT-AUBIN.

Le nez un peu fort.

MADAME PITOIS.

Et d'où la connais-tu, monsieur Pitois, cette dame-là ?

PITOIS.

Je te l'ai dit. Aimable au possible.

MADAME SAINT-AUBIN.

Un démon de malice et de méchanceté. Une petite dame, bonne mère, dont le mari est toujours à la Guadeloupe.

MADAME PITOIS.

C'est possible, mais je ne me la remets pas.

MADAME SAINT-AUBIN.

Elle reçoit beaucoup de monde. Je suis sûre qu'il y avait bien hier chez elle deux cents personnes au moins. Des magistrats, des députés, des artistes, des hommes de lettres, une réunion délicieuse. Il était près de quatre heures du matin, que l'on dansait encore.

MADAME PITOIS.

C'est ce que j'appelle faire de la nuit le jour.

PITOIS.

Impossible dans le monde de faire autrement.

MADAME SAINT-AUBIN.

Mais sans doute, bonne amie.

MADAME PITOIS.

Oh! je sais bien que quant à vous, monsieur Pitois, si je n'y tenais la main... *

MADAME SAINT-AUBIN.

On a fait de la musique, elle chante à ravir, il est inouï de voir sortir d'un si petit corps un si grand volume de voix.

MADAME PITOIS.

Et avez-vous touché un mot de notre avocat?

M. PITOIS, *faisant un signe à son épouse.*

Madame Pitois!

MADAME PITOIS.

Eh bien! quoi? Depuis quand, s'il vous plaît, monsieur Pitois, m'est-il interdit de parler?

MADAME SAINT-AUBIN.

Oui, bonne mère, il a été question du cher fils, beaucoup même. J'ai été assez heureuse de pouvoir annoncer, au peu de personnes qui l'ignoraient, l'heureux résultat de la journée d'hier.

MADAME PITOIS.

Tout le monde ne le savait donc pas? Alors, monsieur Pitois, qu'avez-vous donc fait depuis hier?

PITOIS.

Dame! je te l'ai dit, chère amie.

MADAME SAINT-AUBIN.

Il n'y a pas de sa faute, les journaux n'ont été

instruits qu'hier dans l'après-midi, et fort tard encore.

MADAME PITOIS.

C'est donc ça.

PITOIS.

Non, mais toujours, chère amie, tu es prête à me jeter la pierre.

MADAME PITOIS.

Allez vous promener, vous m'ennuyez.

MADAME SAINT-AUBIN.

Quel était donc, petit père, ce monsieur avec lequel vous aviez l'air si fort occupé, quand je vous rencontrai ce matin?

PITOIS.

C'était sans doute Guichard ; ne le connaissez-vous point, belle dame?

MADAME SAINT-AUBIN.

Oui, certes, je le connais, beaucoup trop pour mon malheur. Comment, c'était là Guichard? mais vous avez donc renoué avec lui, je vous croyais brouillés à mort.

MADAME PITOIS.

Non pas, du tout.

PITOIS.

C'est-à-dire, chère amie, qu'il a tout à coup cessé de nous voir, nous n'avons jamais su pourquoi.

MADAME PITOIS.

Ce n'est pas ma faute à moi.

PITOIS.

Ni la mienne non plus, je te prie de le croire.

MADAME SAINT-AUBIN.

J'ai toujours regardé son éloignement de votre maison, comme un très-grand bonheur pour vous.

MADAME PITOIS.

Il faut dire aussi, madame Saint-Aubin, que jamais vous ne l'avez vu d'un bon œil.

PITOIS.

Tu te fais comme ça des idées, ma pauvre femme.

MADAME PITOIS.

Mêle-toi donc un peu de tes affaires, mon pauvre homme.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je crois vous avoir dit dans le temps que ce Guichard était moins que rien, un malotru, un drôle, qui m'a fait cent insolences.

MADAME PITOIS.

Cela m'étonne bien de sa part.

PITOIS.

Non, mais tu as toujours voulu en faire un héros, chère amie.

MADAME PITOIS.

Ah çà ! monsieur Pitois, je vous l'ai déjà dit, combien est-ce qu'il faut encore vous le répéter, vous m'ennuyez, à la fin, avec vos *chère amie*, assez de *chère amie* comme ça. Je vous prie, je vous en demande bien des pardons, madame Saint-Aubin, mais c'est avec lui comme avec les enfants, quand il y a du monde à la maison, monsieur se croit tout permis.

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous attachez à cela beaucoup trop d'importance, toute bonne.

MADAME PITOIS.

C'est qu'aussi c'est à me faire sortir des gonds. Comment, chaque fois que j'ai l'air de porter de l'affection à quelqu'un, il semble que ce soit une raison pour que monsieur Pitois le prenne en grippe.

MADAME SAINT-AUBIN.

Voyons, bonne mère, écoutez-moi, de grâce, écoutez-moi.

MADAME PITOIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait la remarque.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je ne doute pas que vous n'ayez, toute bonne, d'excellentes raisons pour adorer ce monsieur...

MADAME PITOIS.

Mais c'est que je ne l'adore pas du tout, seulement je me plais à lui rendre justice.

MADAME SAINT-AUBIN.

Si nous nous mettons à discuter sur les mots, nous nous éloignons entièrement de la question. Vous pouvez avoir beaucoup à vous louer de ce monsieur, je ne vais pas à l'encontre, peut-être même lui avez-vous de grandes obligations, c'est ce que je ne sais pas ; je dois néanmoins vous prévenir, malgré tout l'attachement, toute l'amitié que je vous porte, que vous méritez à tous égards, que

je me verrais dans l'obligation de ne plus vous voir, si je venais jamais à me rencontrer chez vous avec cet homme-là.

MADAME PITOIS.

Vous pouvez être bien tranquille, il se gardera bien d'y jamais remettre les pieds.

MADAME SAINT-ALBIN.

Après cela, ce que je vous en dis, mes bons, mes excellents amis, c'est uniquement dans votre intérêt, libre à vous de faire ce que bon vous semblera, vous devez tous deux me rendre assez de justice, pour être bien persuadés que jamais je n'ai cherché à exercer sur vous la moindre influence.

MADAME PITOIS.

Ça c'est vrai.

PITOIS.

Ce serait bien mal reconnaître, belle dame...

MADAME SAINT-ALBIN.

C'est surtout dans un moment comme celui-ci, quand tous les yeux sont portés sur ce cher enfant, l'espoir un jour du barreau français, l'avenir de la Cour royale de Paris...

PITOIS.

L'appui de nos vieux jours.

MADAME SAINT-ALBIN.

La gloire et la consolation de nos vieilles années, qu'il est du devoir d'une amie, de signaler à votre sollicitude, à votre prudence, tout ce qui pourrait

porter préjudice à son état, à son avancement, à son avenir.

PITOIS.

Eh bien! madame Pitois?

MADAME PITOIS.

Que voulez-vous dire, monsieur Pitois, avec votre air triomphant? Tout cela me prouve-t-il en quoi Guichard peut être si dangereux?

MADAME SAINT-AUBIN.

Si vous voulez absolument, mon excellente amie, vous refuser à l'évidence...

MADAME PITOIS.

Il ne s'agit pas de ça, madame Saint-Aubin.

MADAME SAINT-AUBIN.

Mais si fait, toute bonne, vous devez, au surplus, m'en croire, et si je ne vous fournis pas, à l'instant, cent preuves irrécusables de ses infâmes menées, si je ne soulève le masque dont se couvre l'imposteur, c'est qu'il me répugne de le faire.

MADAME PITOIS.

Ah! madame Saint-Aubin, vous me permettrez...

MADAME SAINT-AUBIN.

Lors de mon procès, quand nous plaidâmes en séparation avec mon mari, ce fut lui qui m'aliéna l'affection de monsieur Saint-Aubin, qui prit fait et cause contre moi, faible femme que j'étais, et qui toujours, depuis lors, se montra mon plus implacable ennemi.

MADAME PITOIS.

En êtes-vous bien sûre ?

MADAME SAINT-AUBIN.

Toutes ses infamies sont jointes au dossier. Il en est, au surplus, de ce Guichard, comme de bien d'autres dont je vous vois faire tant de cas, de ces Brochet, par exemple, de tous ces Barbot, de tous ces Fenouillot, tous gens qui vivent à vos dépens, soit dit en passant, s'engraissent de vos dépouilles, et qui jamais ne me pardonneront de les avoir appréciés à leur juste valeur.

PITOIS.

C'est ce que je me tue de dire à madame Pitois.

MADAME PITOIS.

Vous dites des sottises à la journée, est-ce que jamais je vous écoute.

MADAME SAINT-AUBIN.

Il ne faut cependant pas se dissimuler, ma toute bonne, que vous voilà aujourd'hui dans une position à ne plus voir tout ce monde-là.

PITOIS.

Le fait est que pour peu que nous tenions à établir Napoléon d'une manière convenable...

MADAME PITOIS.

Je n'ai jamais prétendu, madame Saint-Aubin, que vous n'ayez eu à vous plaindre de ce pauvre Guichard, il était lié avec votre mari, peut-être bien qu'il a pu dans les temps faire cause commune avec lui, cela ne me regarde pas, mais quant aux

Fenouillot, aux Brochet et aux Barbot que vous mêlez là-dedans, quel mal vous ont-ils fait, qu'avez-vous à leur reprocher? Ce ne sont pas des imposteurs, ceux-là?

MADAME SAINT-AUBIN.

Non, mais communs, ma chère, archi-communs.

MADAME PITOIS.

Ce qui ne les empêche pas d'être de très-bonnes gens.

MADAME SAINT-AUBIN.

Parce que vous êtes vous-même excellente, vous voulez en conclure que tout le monde l'est aussi, cela fait l'éloge de votre cœur, bonne mère, mais cela n'en est pas moins la plus triste de toutes les conséquences.

PITOIS.

C'est évident.

MADAME PITOIS.

Mais ne vous ai-je pas entendu dire à vous-même, il n'y a pas de ça deux jours, M. Pitois : ce Fenouillot est vraiment bon enfant.

MADAME SAINT-AUBIN.

Cela n'est pas une raison.

PITOIS.

Si tu le prends par là, Cadet Roussel aussi est bon enfant.

MADAME SAINT-AUBIN.

Petit père, nous allons trop loin.

MADAME PITOIS.

Il va si loin que je vais abandonner la place;

quand monsieur entre une fois dans ses grosses gaietés, c'est à ne plus y tenir.

MADAME SAINT-AUBIN.

Voyons, toute bonne, ceci n'est qu'une plaisanterie.

MADAME PITOIS.

Que voulez-vous faire d'un homme qui n'a pas pour deux minutes de raison?

MADAME SAINT-AUBIN.

Petit père a eu tort.

MADAME PITOIS.

C'est toujours, dans tout, la même chose.

MADAME SAINT-AUBIN.

Ces mêmes gens dont nous parlions il n'y a qu'un instant encore, que vous regardez, aujourd'hui, comme vos amis les plus chers, les plus dévoués, qui, dites-vous, ont su vous donner tant de preuves de vive affection, de sincère attachement, où sont-ils? Pourquoi ne les vois-je pas se presser autour de vous?

MADAME PITOIS.

Je vous dirai à ça que chacun a ses occupations.

MADAME SAINT-AUBIN.

Pourquoi, lors même que des indifférents semblent prendre part à votre félicité, la partager en quelque sorte, pourquoi eux seuls se tiennent-ils à l'écart? C'est dans de pareils moments, croyez-le bien, c'est au milieu des joies et des désolations du foyer domestique, que l'on sent plus que jamais le besoin des épanchements, qu'il est doux, alors,

de presser des mains amies. Loin de moi l'idée de vouloir me faire un mérite des quelques preuves du profond attachement que j'ai pu vous donner en cette circonstance, mais toujours est-il, que nulle puissance au monde n'aurait pu s'opposer à l'accomplissement de ce devoir sacré de l'amitié. Malade et souffrante que j'étais hier, n'ai-je pas affronté la chaleur, les éclats d'une soirée bruyante pour porter la nouvelle de la victoire remportée par notre fils chéri, de notre Napoléon? Ce matin encore, je le proclamais ce triomphe ; qu'ont-ils fait, ces Guichard, ces Brochet, ces Fenouillot et ces Barbot? Que sont-ils devenus, je vous le demande? Leur silence ne vient-il pas, à l'appui de ce que j'avance, les accuser d'égoïsme et d'indifférence?

PITOIS.

Ah! bravo, belle dame, quelle admirable sortie!

MADAME PITOIS.

Vous faites de nous tout ce que vous voulez.

MADAME SAINT-AUBIN.

Séchez vos larmes, bonne mère, venez dans mes bras, sur mon cœur, toute excellente, c'est là votre place.

MADAME PITOIS.

Ah! madame Saint-Aubin! ayez pitié de moi!

(Madame Pitois se jette à corps perdu dans les bras de son amie.)

PITOIS, *hors de lui.*

Divine, adorable amie, oui, j'en prends ici l'en-

gagement solennel, oui, je vous le jure, plus de Guichard, plus de Fenouillot, de Barbot plus jamais de Brochet

MADAME PITOIS.

Mais que vous ont ils fait ?

SCÈNE XX

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

On demande à parler à madame

MADAME PITOIS.

Je ne suis pas dans un état à voir personne

PITOIS.

Prends un peu sur toi, Adélaïde, songe qu'aujourd'hui...

MADAME SAINT-AUBIN

Petit père a raison.

MADAME PITOIS.

Vous permettez, madame Saint-Aubin

MADAME SAINT-AUBIN.

Comment donc, toute bonne.

MADAME PITOIS.

Je reviens dans un instant.

SCÈNE XXI.

PITOIS, MADAME SAINT-AUBIN.

PITOIS.

Oui, céleste amie, c'est dans de pareils mo-

ments que l'on sent le besoin de presser des mains amies...

MADAME SAINT-AUBIN.

Que faites-vous, petit père ; vous vous oubliez, Dieu me pardonne.

PITOIS.

Vous voyez, belle amie, ce que j'ai à souffrir ; pas d'âme qui me comprenne... Ayez pitié de moi, je vous conjure. laissez-moi vous adorer.

MADAME SAINT-AUBIN.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment, relevez-vous, Pitois, relevez-vous. Je l'exige, je le veux.

PITOIS.

Je vous ai offensée, belle amie.

MADAME SAINT-AUBIN.

Brisons là, je vous prie... Eh bien ! qu'est-ce ? quel est cet air décomposé ?

PITOIS.

J'ai mérité votre haine.

MADAME SAINT-AUBIN.

Encore? Enfant ! je vous pardonne.

PITOIS.

Oh ! ciel ! est-il possible !

MADAME SAINT-AUBIN.

Faisons la paix. Plus de raison à l'avenir, vous me le promettez ?

PITOIS.

Trop excellente, mille fois. Je vous le jure.

MADAME SAINT-AUBIN.

Je dois vous apprendre que Napoléon est amou-

reux, mais amoureux fou de madame Saint-Estève.

PITOIS.

Cela ne m'étonne point, elle est ravissante comme vous, femme charmante comme vous.

MADAME SAINT-AUBIN.

Elle m'est venue voir ce matin, elle est fort embarrassée, elle sent combien est grande la différence qui existe entre son âge et le sien; ce serait vraiment le comble du ridicule qu'une semblable liaison.

PITOIS.

Vous croyez?

MADAME SAINT-AUBIN.

Mais, sans doute. Au surplus, nous en reparlerons, petit père; nous en reparlerons. Ma visite, ce matin, était un peu intéressée, je ne vous le cèle pas; et sans la présence de maman Pitois, il y a déjà longtemps que vous en connaîtriez le motif.

PITOIS.

Comment, belle amie, vous auriez quelque chose à me demander; mais c'est trop de bonheur mille fois...

MADAME SAINT-AUBIN.

Vous allez me trouver bien indiscrète...

PITOIS.

Jamais. Oh! non, jamais.

MADAME SAINT-AUBIN.

Il faut absolument que vous m'éclairiez sur la valeur de ces papiers.

(Elle lui présente des billets qu'elle tire de son portefeuille.)

PITOIS.

Pardon... toujours de la même personne.

MADAME SAINT-AUBIN.

Toujours de cet homme avec lequel traitait autrefois M. Saint-Aubin... Il ne vous inspire pas grande confiance, je le vois.

PITOIS.

Comment donc, belle amie? Mais si fait.

MADAME SAINT-AUBIN.

Il suffit vraiment que j'aie eu ce matin l'occasion de vous donner quelques preuves d'amitié pour vous pouvoir exprimer tout ce que ma démarche auprès de vous me semble avoir de désagréable ; et sans un service, je ne vous le dissimulerai pas, que réclame de mon amitié une personne de ma connaissance, de la vôtre, petit père...

PITOIS.

Je vous comprends... Dans deux heures les fonds seront à votre disposition...

MADAME SAINT-AUBIN.

Toujours excellent.

PITOIS.

Ne serai-je pas encore votre obligé?

MADAME SAINT-AUBIN.

Le moyen de vous en vouloir après cela... Je me retire... Adieu, enfant.

PITOIS.

Comment! déjà !

MADAME SAINT-AUBIN.

Ainsi, dans deux heures, ne l'oubliez pas.

PITOIS.

Vous connaissez mon exactitude.

MADAME SAINT-AUBIN.

Restez, je vous en conjure.

PITOIS.

Non, belle dame, vous n'obtiendrez jamais de moi ce sacrifice.

SCÈNE XXII.

MADAME PITOIS, *accourant tout effarée.*

MADAME PITOIS.

Une maîtresse! Mon fils, une maîtresse! Je viens, ma foi, d'en apprendre de belles! c'est du joli, c'est du ragoûtant. Et plus personne ici! que sont-ils devenus? Sophie! êtes-vous là?

SCÈNE XXIII.

MADAME PITOIS, SOPHIE.

SOPHIE.

Oui, madame.

MADAME PITOIS.

Où est M. Pitois, mademoiselle? Madame Saint-Aubin, où est elle passée?

SOPHIE.

Elle vient de sortir, madame, monsieur était avec elle.

MADAME PITOIS.

Et mon fils, où est-il dans tout cela?

SOPHIE.

Je n'en sais rien, madame.

MADAME PITOIS.

Vous mentez, vous le savez. Il n'est point rentré, je sais tout.

SOPHIE.

Mais, madame, comment se fait-il? Je vous assure...

MADAME PITOIS.

Taisez-vous ; et tenez, puisque vous n'êtes au courant de rien, dites-vous, je vais vous y mettre, moi. Apprenez donc que monsieur mon fils a une maîtresse; oui, mademoiselle, une maîtresse en titre, une grande dame ; je m'en doutais, je viens d'en acquérir la certitude. Mais qu'il y prenne garde, qu'il ne s'avise pas de me l'amener jamais chez moi, sa maîtresse, je vous la campe à la porte. D'ailleurs, quand j'y pense, à quoi bon lui servirait d'y revenir lui-même, auprès de sa mère, sa maîtresse ne va-t-elle pas bien lui tenir lieu de tout.

SOPHIE.

Ah ! par exemple ! madame ne se croit pas...

MADAME PITOIS.

Je vous ai déjà priée de vous taire. (*Elle va s'asseoir dans un coin de la salle en agitant ses pieds, qui témoignent de toute son indignation.*) Et c'est chez madame Saint-Aubin encore, que s'est fait tout ce beau tripotage ! Et moi, bonne jobarde,

qui donnais il n'y a qu'un instant à plein collier dans toutes ses belles protestations à celle-là, qui m'attendrissais en écoutant tous ses bavardages. Qu'elle y revienne jamais, comme je lui dirai son fait. Mais, Dieu me pardonne, il n'y a pas jusqu'à M. Pitois qui faisait aussi le galantin auprès d'elle, si je ne me trompe ; là, chez moi, sous mes yeux, il lui faudrait peut-être bien aussi une maîtresse, à celui-là. Polisson !

SOPHIE.

Ah ! madame...

MADAME PITOIS.

Je ne vous demande pas votre avis. Allez de ce pas chez les Fenouillot, les Brochet et les Barbot, leur dire que j'ai besoin de les voir à l'instant même.

SOPHIE.

Mais, madame, vous n'y pensez pas, ce n'est que demain...

MADAME PITOIS.

Faites ce que je vous dis, mademoiselle, et pas d'observations, vous savez que je ne les aime pas. Eh bien ! sera-ce pour aujourd'hui ?

SOPHIE.

Oui, madame.

SCÈNE XXIV.

MADAME PITOIS.

Je ne sais pas, mais en voilà une qui branle terriblement dans le manche. Une madame Saint

Estève, quand j'y pense ; qu'est-ce que c'est que ça? Quelque intrigante encore, avec son mari à la Guadeloupe! Un digne pendant de madame Saint-Aubin, je suis sûre. De toutes ces saintes dames-là, je commence à en avoir cent pieds par-dessus la tête. Qu'elle vienne encore nous trouver, la madame Saint-Aubin, nous échanger ses chiffons de papier contre de bons écus, je me charge dela recevoir, l'impertinente, qui encore se permettait de dire notre fils, notre Napoléon. N'aurait-on pas dit, à l'entendre, que c'est elle aussi qui l'a élevé et mis au monde? Ah! nous donnons dans les maîtresses! Et un bêtat de mari comme ce Pitois, qui, je le parierais, est enchanté de tout ce commerce-là. Comme je vais lui faire voir que j'y suis aussi pour quelque chose dans la maison, moi. Il m'a assez fatiguée de ses connaissances, à lui; aux miennes, à présent. C'est au tour des Guichard, des Fenouillot, des Brochet et des Barbot; il aura beau dire et beau faire, il faudra bien que ce soit ainsi. Quelle journée, quand j'y pense! Moi qui, ce matin, étais si heureuse, j'ai bien fait de la dépense comme si j'attendais vingt ambassadeurs à dîner : j'ai peut-être avancé une centaine de louis à cette diable de femme, hypothéqués sur les brouillards de la Seine, et pour arriver où, je vous le demande? C'est, ma foi, payer un peu cher pour des *trompettes*.

LA

PARTIE DE SPECTACLE.

Personnages.

M. BINET.
Mme BINET.
Édouard BINET.
M. GUITTON.
Mlle GUITTON.
ROSALIE.
Un controleur.
Ouvreuses.

LA PARTIE DE SPECTACLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BINET, ÉDOUARD BINET.

MADAME BINET.

Allons, Édouard, dépêche-toi de cirer tes souliers.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc, maman?

MADAME BINET.

Tu le sauras plus tard.

ÉDOUARD.

Est-ce que nous allons baigner Azor à la Seine comme hier, dis, maman?

MADAME BINET.

Non, non; dépêche-toi donc; ton père va revenir de son bureau; la table est mise. Eh bien! mauvais sujet, veux-tu bien vite aller chercher tes brosses et ton cirage dans la cuisine... Qu'est-ce que cela signifie donc de cracher sur sa chaussure et de frotter avec ses mains. Je te l'avais pourtant bien défendu, garnement!

ÉDOUARD.

C'est plus vite fait, na!...

MADAME BINET, *rouge comme une écrevisse.*

Cet enfant-là me fera mourir de chagrin. Aïe!

mon corset, il me coupe les hanches. Ce que c'est de ne pas se corser tous les jours ; ça ne m'arrivera plus... aïe...

ÉDOUARD.

C'est-y bien comme çà, maman?

MADAME BINET.

Pas trop... mais enfin...

ÉDOUARD.

Ousque nous allons donc, maman?

MADAME BINET.

Nous allons au spectacle!

ÉDOUARD.

Oh! quel bonheur! (*Édouard se met à tirer la queue d'Azor, qui pousse des hurlements effroyables.*)

MADAME BINET.

Veux-tu bien laisser cette pauvre bête.

ÉDOUARD.

Eh! ça ne lui fait pas de mal! Y s'plaint par taquinerie.

SCÈNE II.

M. BINET, MADAME BINET, ÉDOUARD.

M. BINET, *posant son parapluie dans un coin.*

Eh bien! ce dîner est-il prêt?

MADAME BINET.

Archi-prêt.

M. BINET.

Bon. As-tu prévenu M. Guitton et sa fille, qui

doivent partager la loge avec nous, que nous partons à cinq heures?

MADAME BINET.

Oui ; mais vous savez que M. Guitton est toujours long comme un serpent à sonnettes. Avant qu'il ait fait ses quinze tours, nous aurions le temps d'aller jusqu'à la lune. Je crains que nous ne soyons forcés de partir sans lui.

M. BINET.

Oh, oh ! ceci est grave, et demande réflexion.

ÉDOUARD.

Oui, oui, nous partirons sans lui, n'est-ce pas, papa ?

M. BINET.

Ça sent le brûlé.

MADAME BINET.

Une idée...

M. BINET.

Édouard... ton assiette...

ÉDOUARD.

Moi... ppa...

M. BINET.

Comment, tu ne veux pas de soupe, toi qui en es idolâtre...

ÉDOUARD.

Partons, dis, ppa...

MADAME BINET.

Ce pauvre enfant... C'est pourtant le spectacle qui lui tourne la tête.

M. BINET.

Cette soupe est bien salée...

MADAME BINET.

Tu es fou, M. Binet... Sais-tu que M. Gustave, notre voisin du troisième, est bien gentil de nous avoir donné une loge de six places avec droit pour son théâtre... Je n'ai encore été que quatre fois dans ma vie à la Gaieté... La première fois, c'était le jour de ma confirmation, avec grand'maman Flicot... Voilà six ans tout juste qu'elle est morte, cette pauvre femme. Tiens... ça me fait oublier que je n'ai pas été hier mettre une couronne sur sa tombe, au Père-Lachaise. (*Faisant une grimace.*) Aïe! mon corset.

ÉDOUARD.

Mange vite, dis, ppa...

M. BINET.

Cette omelette est détestable...

MADAME BINET.

Bah! tu rêves...

M. BINET.

Veux-tu de l'omelette... Édouard?

ÉDOUARD.

Merci, ppa, j' nai pas faim. (*Ici Azor pousse un hurlement plaintif.*)

M. BINET.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

ÉDOUARD.

Je sais pas, moi...

MADAME BINET.

Voilà ce chien qui crie maintenant sans qu'on le touche... Aïe... mon corset...

ÉDOUARD.

Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai pas bougé. V'là mes jambes. (*Il donne un grand coup de pied à Azor, sous la table. — Nouveau hurlement plaintif.*)

M. BINET.

Allons, enferme ce chien dans la chambre à coucher; il m'agace les nerfs.

ÉDOUARD.

Oui... ppa... (*Il traîne Azor dans la chambre à coucher, et lui donne un coup de pied avant de fermer la porte... Nouveau hurlement plaintif.*)

MADAME BINET.

Encore... c'est drôle que ces deux êtres-là ne puissent pas vivre ensemble... Aïe! mon corset.

M. BINET.

Je t'avais bien dit que ça sentait le brûlé... Vois ce rôti...

MADAME BINET.

C'est vrai, il est un peu noir. Que veux-tu? depuis deux heures je suis à l'envers. Ça m'arrive si rarement d'aller au spectacle.

M. BINET.

Veux-tu du gigot, Édouard?

ÉDOUARD.

Merci, ppa.

M. BINET.

Mais tu mourras de faim, malheureux enfant!

MADAME BINET.

Allons, je suis prête. Aïe! Presse-toi donc un peu, M. Binet. Édouard, va chercher un fiacre, et avertis, en passant, M. Guitton.

ÉDOUARD.

Oui, mman. (*Édouard sort en courant.*)

MADAME BINET.

Allons, Binet, allons, voilà une cravate blanche. Laisse-moi te faire ton nœud. Voilà ton gilet. Prends garde ; attache bien ta chaîne de montre. Il y a tant de mauvais sujets dans Paris. Voilà ta canne et ton chapeau. Allons, c'est qu'il y a loin de la rue St.-André-des-Arts au boulevard du Temple.

ÉDOUARD.

Mman, le fiacre est en bas, et Mlle Guitton aussi.

MADAME BINET.

Bon. Il faut espérer que son père ne sera pas loin. Pourvu qu'elle n'ait pas ses pamoisons pour toute la soirée, comme à l'ordinaire. Aïe! mon corset!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADEMOISELLE GUITTON, ROSALIE.

MADEMOISELLE GUITTON.

Monsieur, madame Binet.

MADAME BINET.

C'est moi qui suis la vôtre.

M. BINET.

Et le papa?

MADEMOISELLE GUITTON.

Le voilà qui descend ; il nouait les cordons de ses souliers dans l'escalier.

MADAME BINET.

Toujours distrait.

MADEMOISELLE GUITTON.

Ne m'en parlez pas, une vraie tête de linotte de soixante-cinq ans : mais il n'y a rien d'étonnant. Quand on a passé toute sa vie dans l'instruction publique, au milieu des enfants...

MADAME BINET.

Les enfants, c'est si tyrannique. Finis donc, Édouard, ne balance donc pas cette voiture comme ça. M. Binet, fais finir Édouard. Aïe ! mon corset !

MADEMOISELLE GUITTON.

Vous voyez... madame Binet... je suis sans gêne... Comme nous avons trois places, j'ai amené avec moi Rosalie, notre nouvelle domestique. (*Rosalie fait une révérence.*)

MADAME BINET.

Et vous avez eu raison. Il faut bien lui procurer quelques distractions à cette jeunesse... Aïe, mon corset. . Et le papa Guitton, il ne vient donc pas.

MADEMOISELLE GUITTON.

Ah ! je suis sur un brasier ardent..

LE COCHER.

Dame ! si j'attends encore un peu, vous me paierez l'heure.

MADAME BINET.

Comme c'est agréable !

M. BINET, *riant bêtement.*

Ah ! ah ! ah ! papa Guitton aurait fait un mauvais employé. L'exactitude ! l'exactitude !

MADEMOISELLE GUITTON.

Rosalie, descendez de la voiture et appelez monsieur bien fort.

ROSALIE, *d'une voix perçante.*

Monsieur ! Monsieur !

M. BINET, *voulant descendre de la voiture.*

Attendez donc, cette pauvre fille va se casser quelque chose dans la poitrine. Laissez-moi l'appeler, le papa.

MADAME BINET, *retenant son mari par le pan de son habit et d'un air de mauvaise humeur.*

Veux-tu rester là, Binet. Tu es bien complaisant aujourd'hui. Chacun son métier ; mêle-toi de ce qui te regarde. Aïe, mon corset.

M. GUITTON, *montrant sa tête à une fenêtre du troisième.*

Ma fille, je ne trouve pas ma tabatière, sais-tu où elle est ?

MADEMOISELLE GUITTON, *se mettant à la portière, d'une voix criarde.*

Sur le buffet, à côté du restant d'asperges.

M. GUITTON.

Merci.

ÉDOUARD.

Que c'est ennuyeux d'attendre comme ça !

M. BINET.

Veux-tu te taire, polisson.

MADEMOISELLE GUITTON.

Allons, remontez, Rosalie.

MADAME BINET.

Monsieur Binet, passe dans ce coin là. (*Madame prend la place qu'occupait son mari en face de Rosalie.*)

LE COCHER.

Bourgeois, vous paierez l'heure.

MADAME BINET.

Comme c'est gentil! Aie, mon corset.

MADEMOISELLE GUITTON.

Je suis à la torture. Je suis sûre que je vais me trouver mal.

ÉDOUARD, *pleurant.*

Hi! hi! hi! que c'est ennuyeux d'attendre comme ça.

M. BINET, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, drôle.

ÉDOUARD, *pleurant.*

Je ne veux plus aller au spectacle, na!

M. BINET.

Reste là, ou je te tue.

MADEMOISELLE GUITTON, *le contenant.*

Oh! monsieur Binet. (*Respirant un flacon.*) Mes nerfs sont aujourd'hui d'une telle sensibilité.

MADAME BINET.

Il est toujours comme ça dans les extrêmes, il l'accable de chateries ou bien il l'assomme!

M. BINET, *avec dignité.*

Je suis le père de mon enfant !

MADAME BINET.

Eh ! c'est convenu ! mais enfin...

MADEMOISELLE GUITTON.

Ah ! voilà mon père !

MADAME BINET.

C'est bien heureux ! Aïe ! mon corset.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. GUITTON, *tout vêtu de noir.*

TOUS.

Arrivez donc... arrivez donc...

M. GUITTON, *se plaçant devant le marchepied et saluant, son chapeau à la main.*

Madame Binet, daignez accepter mes hommages. M. Binet, je suis votre très-humble serviteur... Petit Édouard, bonjour.

MADAME BINET.

Montez donc... M. Guitton, vous nous ferez toutes vos cérémonies dans la voiture.

M. BINET.

Eh bien! Édouard, je crois que vous n'avez pas répondu à M. Guitton.

ÉDOUARD, *sanglotant.*

Bon... bon... bon... jour... oooour, m'sieu Gui... Gui... Gui... Gui... tton !

M. GUITTON.

Ah ! ah ! nous avons du chagrin... nous n'avons pas été sage.

M. BINET.

Précisément.

M. GUITTON.

Je connais si bien cela ! Quand on a été pendant trente ans professeur de septième au collége royal de Louis-le-Grand... Je ne vous gêne pas, madame Binet ?

MADAME BINET.

Du tout, du tout, M. Guitton. Aïe, mon corset. Enfin, nous sommes en route.

M. BINET, *tirant sa montre.*

Sept heures moins dix ! et le spectacle commence à six heures !

MADAME BINET.

Ah, mon Dieu !

EDOUARD, *pleurant toujours.*

Nous... ne verrons pas... le co... co... com... commencement.

M. BINET.

Veux-tu bien te taire, sacrebleu !

M. GUITTON.

Chut, chut, M. Binet. Le poete l'a dit : *Maxima debetur puero reverentia.*

MADAME BINET, *à part.*

Allons, voilà qu'il va encore nous débiter son galimathias. Aïe, mon corset.

M. BINET.

Nous sommes arrivés devant Saint-Merry, nous avançons

MADAME BINET.

Comment, nous avançons. Nous voici arrivés. (*Mettant la tête à la portière.*) Ah! mon Dieu, un embarras de voitures.

M. BINET.

Il y a des charrettes jusqu'à la rue des Gravilliers. En voilà au moins pour une heure.

MADAME BINET, *toujours à la portière.*

C'est un convoi tout entier... Encore quelques minutes.

M. BINET.

Ça ne serait pourtant pas arrivé si nous étions partis plus tôt.

M. GUITTON, *humant une prise de tabac.*

Ou si nous avions pris un autre chemin. Mais les destins sont inflexibles.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi, nous n'arriverons jamais.

M. BINET, *hors de lui.*

Te tairas-tu, brigand!

MADAME BINET.

Ne le tarabuste donc pas comme ça, M. Binet.

M. BINET, *avec dignité.*

Il me semble que je suis le père de mon enfant.

MADAME BINET.

Eh! c'est convenu.

M. GUITTON.

Nous remarchons.

MADAME BINET.

Ce n'est pas sans peine... Aïe! mon corset...

M. BINET, *tirant sa montre.*

Sept heures et demie !

MADAME BINET, *avec humeur.*

Il faut espérer que nous serons là pour neuf heures.

M. GUITTON.

Hyperbole... madame Binet, hyperbole.

MADAME BINET.

Monsieur Guitton, je vous ai déjà dit de ne jamais me dire de ces mots que je ne comprends pas ; il peut s'en glisser dans le nombre qu'une honnête femme ne doive pas entendre.

M. GUITTON.

Hyperbole, madame Binet, c'est une figure de rhétorique.

MADAME BINET.

Gardez vos figures ; je me contente de la mienne.

M. GUITTON, *galamment.*

Et en cela vous faites preuve de goût... Hé ! hé !...

MADAME BINET.

A la bonne heure, je comprends cette langue-là. Tenez, monsieur Guitton, je vous en voulais bien, mais il n'y a pas moyen de rester brouillée avec vous. (*Elle lui tend la main.*) Aïe, mon corset...

M. GUITTON, *baisant la main de madame Binet.*

Quid femina possit !

M. BINET.

Descendons, nous sommes devant le théâtre de la Gaieté.

SCÈNE V.

Les mêmes, UN CONTROLEUR, OUVREUSES.

LE CONTROLEUR, *déchirant un coin du billet que lui présente M. Binet.*

Neuf francs à recevoir. Passez au bureau.

M. BINET.

Comment, un franc cinquante de droit par personne... c'est exorbitant!

LE CONTROLEUR, *d'une voix formidable.*

Passez au bureau. N'embarrassez pas le passage!

MADAME BINET.

Neuf francs et deux francs de voiture font onze.

UNE OUVREUSE.

Baignoire n° 14. Par ici, monsieur; par ici. (*Ouvrant la porte.*) Voilà! faut-il des petits bancs à ces dames?

M. BINET.

Comment... c'est ce trou-là?

L'OUVREUSE.

Baignoire n° 14. Voyez sur la porte.

M. GUITTON.

Et Tænarus ingens!

ÉDOUARD.

Entrons, papa; entrons; c'est commencé.

L'OUVREUSE.

Le vaudeville est fini. On en est au premier acte des *Chevaux du Carrousel!*

ÉDOUARD, *trépignant*.

Oh! les *Chevaux du Carrousel*. (*Il se précipite dans la loge.*)

M. GUITTON.

Mesdames, placez-vous sur le devant avec l'enfant Rosalie! derrière, avec moi et M. Binet.

MADAME BINET, *vivement*.

M. Guitton, mettez-vous au milieu.

L'OUVREUSE.

Voilà deux petits bancs et l'*Entr'acte*.

MADAME BINET.

Merci. Aïe, mon corset.

M. BINET.

Qu'est-ce qui se passe en scène? J'ai là devant moi une colonne si énorme...

M. GUITTON.

Moi je jouis du même avantage. Je n'aperçois que le toupet du chef d'orchestre.

MADAME BINET.

Ma foi, nous ne sommes pas trop bien non plus sur le devant. La garniture de la loge nous va au menton. Nous ne voyons de la scène que les nuages du ciel.

ÉDOUARD.

Hi! hi! hi!

M. BINET.

Qu'est-ce que tu as donc encore, misérable drôle?

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi! J'ai, que je ne vois rien.

MADAME BINET.

Viens sur mes genoux, mon ange. Aïe! mon corset.

VOIX AU PARTERRE.

Silence dans la baignoire. A la porte! à la porte!

MADAME BINET.

Ma foi, on serait aussi bien à la porte qu'ici.

M. GUITTON.

Chez les anciens! *apud veteres*... le système des théâtres était mieux entendu; on voyait de toutes les places, et...

ROSALIE, *qui s'est penchée sur les épaules de madame Binet, et qui est presque en dehors de la loge, avec un accent alsacien très-prononcé.*

Que c'est choli, que c'est choli!

MADAME BINET.

Prenez donc garde, Rosalie; vous m'écrasez. Aïe! mon corset.

M. GUITTON.

De la modération, Rosalie! de la modération.

MADEMOISELLE GUITTON.

Quelle chaleur! J'étouffe.

VOIX AU PARTERRE.

Silence dans la baignoire! A la porte.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi, hi! J'ai peur; il fait tout noir.

ROSALIE, *dans la même position que ci-dessus et avec le même accent.*

Que c'est choli! que c'est choli!

MADAME BINET.

Rosalie, vous êtes encore sur moi; tenez-vous

donc. Oh ! Édouard, comme tu es lourd... Aïe ! mon corset.

MADEMOISELLE GUITTON.

Quelle chaleur ! c'est à en mourir !

VOIX AU PARTERRE.

Silence dans la baignoire !

VOIX AU PARADIS.

A la porte les mufles !

M. GUITTON.

Plus bas, plus bas ! vous allez nous signaler à l'animadversion publique !

MADAME BINET.

Mais tenez-vous donc, Rosalie ; je n'en puis plus... Aïe ! mon corset.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi !

MADEMOISELLE GUITTON, *respirant trois flacons à la fois.*

Je vais me trouver mal, c'est sûr.

M. GUITTON.

Le drame marche-t-il ?

MADAME BINET.

Est-ce que je le sais ! demandez à Binet !

M. GUITTON.

Il dort.

MADAME BINET.

Tenez-vous donc, Rosalie.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi !

MADAME BINET.

Ah ! voilà un second acte fini. Décidément nous

ne pouvons pas rester comme ça. Binet, Binet, réveille-toi donc ! Va t'arranger avec ces messieurs du bureau pour qu'on nous donne une autre loge... Aïe, mon corset !

M. BINET, *se réveillant en sursaut.*

Hein ?

MADAME BINET.

Va t'arranger avec ces messieurs du bureau, pour qu'on nous donne une autre loge.

ÉDOUARD.

Hi, hi, oui, une autre loge !

M. BINET.

J'y cours.

M. GUITTON

Madame Binet, vous avez eu là une excellente idée.

MADAME BINET.

Je n'en puis plus.

MADEMOISELLE GUITTON, *s'inondant d'essences.*

Je suis morte.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi ! une autre loge.

M. GUITTON.

Allons, petit Édouard, du courage : *Macte animo generose puer.*

ÉDOUARD, *pleurant plus fort.*

Hi, hi, hi, hi, hi !

MADAME BINET.

Finissez donc avec votre polonais, M. Guitton,

Vous voyez bien que vous le faites pleurer davantage, cet enfant.

M. GUITTON.

C'est du Virgile. Un jour tu sauras par cœur ton Virgile, petit Édouard.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi!

MADAME BINET.

Que Dieu t'en préserve... Aïe, mon corset.

M. BINET, *revenant*.

J'ai une autre baignoire.

MADAME BINET.

Ces messieurs sont bien aimables.

M. BINET.

Moyennant un supplément de huit francs.

MADAME BINET.

Les voleurs! Deux et neuf font onze, et huit font dix-neuf... sans compter le fiacre pour nous en retourner. Voilà une partie qui nous coûtera cher... Aïe... mon corset!

M. GUITTON.

Il n'est de vrai plaisir que celui qui s'achète.

M. BINET.

Ouvreuse, le n° 7... Bon! la toile est levée.

L'OUVREUSE.

Voilà... Monsieur, faut-il des petits bancs pour ces dames? un *Entr'acte*...

M. BINET.

Merci, nous sommes déjà munis. Allons, convenez-en, nous voilà mieux ici...

MADAME BINET.

Oui, nous sommes à peu près en face, mais la garniture de la loge n'est pas moins haute.

MADEMOISELLE GUITTON.

Et toujours la même chaleur.

ÉDOUARD.

Hi! hi! hi! je ne vois rien!

MADAME BINET.

Viens sur mes genoux.

M. GUITTON.

Rosalie... dans votre coin...

MADAME BINET, *vivement.*

Et vous au milieu, M. Guitton.

ROSALIE.

Que c'est choli! que c'est choli!

MADAME BINET.

Tenez-vous donc, Rosalie... Édouard, que tu es lourd! Je suis rendue... Aïe! mon corset...

ÉDOUARD.

Hi! hi! hi! je suis trop bas.

MADAME BINET.

Allons, tais-toi, mon ange.

VOIX AU PARTERRE.

Silence dans la baignoire! à la porte.

MADAME BINET.

Comme c'est agréable de n'avoir pas vu le commencement de la pièce... Comprenez donc quelque chose à tout cela maintenant. Qu'est-ce que ce vilain homme en robe rouge a donc à reprocher

à la vieille femme habillée de noir ? C'est insupportable....

M. GUITTON.

Chez les anciens, *apud veteres*, le drame était moins compliqué, moins surchargé d'incidents. C'est l'école dite romantique, école essentiellement funeste, qui...

ÉDOUARD.

Je veux voir les *Chevaux du Carrousel*... Ousqu'ils sont donc les chevaux, m'man ?

MADAME BINET.

Ils vont venir, mon ange, ils vont venir.... Aïe ! mon corset !

ROSALIE.

Que c'est choli ! que c'est choli !

MADAME BINET.

Tenez-vous donc, Rosalie. Monsieur Guitton, ayez donc la complaisance de demander à Binet pourquoi nous n'avons pas encore vu les chevaux... Je ne puis me retourner. Sans cela, je ne vous donnerais pas cette peine.

M. GUITTON.

Binet dort profondément.

MADAME BINET.

Binet !.... Binet ... as tu jamais vu cela ? Binet !... réveille toi donc !... Pourquoi n'avons-nous pas encore vu les chevaux ?

M. BINET, *ouvrant un œil*.

Les chevaux... ah !.. les chevaux !... oui... rue

St.-André-des-Arts, nº 45. (*Il retombe dans son coin.*)

MADAME BINET.

On dirait qu'il ne dort pas de la nuit, ma parole d'honneur... Enfin, c'est égal... nous verrons bien.

ÉDOUARD, *pleurant.*

Hi! hi! hi! je veux voir les chevaux, moi.

MADAME BINET.

Ils vont venir, mon chéri.... ils vont venir...

M. GUITTON.

Chez les anciens, *apud veteres*, l'argument principal du drame, *argumentum dramatis*, était toujours représenté par le titre... Je ne crois pas que l'école dite romantique, école essentiellement funeste, ait pu modifier cet état de choses. Or, le titre étant : *les Chevaux au Carrousel*, nous sommes fondés à croire que nous verrons les chevaux du Carrousel, et que...

VOIX AU PARTERRE.

Silence dans la baignoire... C'est indécent!

M. GUITTON, *s'avançant hors de la baignoire.*

Indécent... Permettez, messieurs ; je n'ai rien dit qui puisse...

VOIX NOMBREUSES ET DIVERSES.

Silence!... Oh! c'te tête!... Passez-le-moi, que je l' casse!... A la porte, l'ancien!

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi! M'man j'ai encore peur.

MADAME BINET.

Monsieur Guitton, de grâce! rentrez dans la

loge... vous allez être la cause d'une émeute... Aïe! mon corset.

M. GUITTON.

Vous avez raison, madame... Je rentre... un bon citoyen se doit à l'ordre... mais je ne suis pas intimide... *Impavidum ferient ruinæ*...

MADAME BINET.

Allons... bon! tout le monde s'embrasse... nous arrivons au dénoûment... et je ne vois pas les chevaux.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi! Je veux voir les chevaux!

MADAME BINET.

Ils vont venir, mon chéri, ils vont venir

ROSALIE.

Que c'est choli, que c'est choli!

MADAME BINET.

Tenez-vous donc, Rosalie. Aïe! mon corset.

MADEMOISELLE GUITTON.

Je suis anéantie. J'ai mes spasmes nerveux.

MADAME BINET.

Allons, bon; voilà que c'est fini, et nous n'avons pas vu les chevaux.

M. GUITTON.

Vous dites vrai, madame. Il n'y avait de chevaux que sur l'affiche... *Apud veteres*, on n'eût pas donné un pareil exemple de foi punique, *fidei punicæ*

MADAME BINET, *à part.*

Il est insupportable avec son baragouin. Il croit toujours qu'il vit avec des Tartares.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi ! Je n'ai pas vu les chevaux.

MADAME BINET.

Tu les verras une autre fois. Aïe, mon corset.

ROSALIE.

Que c'était choli ! que c'était choli !

MADAME BINET.

Allons, Binet, réveille-toi donc !

M. BINET.

Hein ! Qu'est-ce qu'il y a ? Rue St.-André-des-Arts, nº 43.

MADAME BINET.

Nous n'y sommes pas encore. Voyons, fait donc avancer une voiture.

UN GAMIN.

Voilà, mon lieutenant, mon capitaine, mon général, mon empereur !

M. GUITTON, *s'asseyant le dernier dans le fiacre.*

Ouf ! nous voici à la seconde période de tout voyage, le retour, *reditus !* Nous ne tarderons pas à être rendus à nos pénates, *penatibus !*

MADAME BINET.

Binet, Binet, ne ronfle donc pas comme ça. C'est honteux, ma parole d'honneur ; on dirait que tu ne dors pas la nuit ; passe encore pour Édouard.

M. GUITTON.

Morphée s'est emparé de l'enfant. Quel tyran que ce Morphée! Ma fille sommeille aussi! rien ne résiste à Morphée, ni l'âge, ni le sexe, *nec sexus nec ætas!*

ROSALIE.

Que c'était choli, que c'était choli!

MADAME BINET.

Debout, Édouard, nous descendons. Viens dans mes bras, viens, chéri.

ÉDOUARD.

Hi, hi, hi! je n'ai pas vu les chevaux!

M. GUITTON.

Nous sommes dans le port.

MADAME BINET.

Bonsoir, M. Guitton, Mlle Guitton, la compagnie... Aïe! mon corset.

M. GUITTON, *son chapeau à la main.*

Madame Binet, daignez accepter mes hommages. M. Binet, je suis votre humble serviteur. Bonsoir, petit Édouard.

MADAME BINET.

Binet, porte le petit et monte devant... Aïe, mon corset.

LES CORRIDORS D'UNE MAIRIE

A PARIS.

Personnages.

M. MORISSEAU.
M. JOLIVET.
MARGUERITE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MORISSEAU, M. JOLIVET.

MORISSEAU.

Par quel hasard vous trouvé-je ici?

JOLIVET.

Je suis venu pour mon certificat de vie.

MORISSEAU.

Ah! oui-da, et moi comme témoin.

JOLIVET.

D'un mariage?

MORISSEAU.

De la naissance d'un enfant au fils Nicot.

JOLIVET.

Comment, le fils Nicot a donc déjà des enfants?

MORISSEAU.

Eh ben oui, à nos âges, le temps va si vite ; et madame Jolivet ?

JOLIVET.

Vous lui faites honneur, mais comme ça.

MORISSEAU.

Est-ce qu'elle ne serait pas satisfaite de sa santé ?

JOLIVET.

Mais non, pas trop. Voilà six mois que ma femme file ce que nous appelons un très-mauvais coton.

MORISSEAU.

Je n'en savais rien, tant pis.

JOLIVET.

Elle n'a pas d'appétit, ne dort pas et se plaint continuellement de maux de tête et d'oppressions.

MORISSEAU.

Ça pourrait bien lui jouer un mauvais tour.

JOLIVET.

Elle n'a plus de jambes, et par-dessus le marché, plus de goût à rien. Enfin si vous voulez que je vous dise, je la crois plus malade encore qu'elle ne s'imagine ; je vous jure que ce n'est pas gai.

MORISSEAU.

Vous avez sans doute vu quelqu'un ? Vraiment je vous plains de tout mon cœur, j'en suis fâché, une si excellente femme !

JOLIVET.

Oui, elle n'était pas sotte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Y a, ma foi, de quoi se perdre dans tous ces détours-là ... Tiens, vous v'là, vous, c'est pas malheureux.

JOLIVET.

Comment, c'est vous, Marguerite !

MARGUERITE.

N'y a pas de doute que c'est moi ; au surplus, ça se trouve bien que je vous ai trouvé, un peu plus j'allais m'en aller.

JOLIVET.

Que venez-vous faire ici ?

MARGUERITE.

Je n'y viens pas pour mon plaisir, bien sûr. C'est madame qui m'y envoie.

JOLIVET.

Et pourquoi ?

MARGUERITE.

Parce qu'elle dit comme ça, que vous êtes sorti sans parapluie et qu'en v'là un que je vous apporte.

JOLIVET.

Je l'ai fait exprès de sortir sans parapluie.

MARGUERITE.

Je ne dis pas, mais madame n'aime pas ça, vous savez bien, tenez.

JOLIVET.

Je n'en veux pas, il fait une journée magnifique, c'est à se faire montrer au doigt.

MARGUERITE.

Ça ne me regarde pas, je fais ce qu'on me commande. Voyons, dépêchez-vous, je n'ai pas le temps de m'amuser ici.

MORISSEAU.

Prenez-le, son parapluie, ça n'aurait qu'à donner de l'humeur à madame Jolivet ; dans sa position, vous concevez que la plus petite chose...

MARGUERITE.

A quelle heure viendrez-vous dîner ?

JOLIVET.

Vous le savez bien, comme à l'ordinaire.

MARGUERITE.

Eh ben, j' men vas.

JOLIVET.

Comme vous voudrez.

SCÈNE III.

MORISSEAU, JOLIVET.

JOLIVET.

Rien ne m'ennuie plus au monde que de trimballer toujours avec moi un bêta de parapluie comme ça, c'est ma mort.

MORISSEAU.

C'est cependant, de la part de madame Jolivet, une attention dont vous devez lui savoir gré.

JOLIVET.

Ce n'en est pas moins ennuyeux, je ne demande pas tout cela.

MORISSEAU.

Vous auriez fort mauvaise grâce à vous plaindre.

JOLIVET.

Je ne me plains pas non plus, mais il ne m'est pas défendu, à part moi, de faire mes réflexions.

MORISSEAU.

Vous pouvez toujours vous flatter d'avoir une bonne femme, ne l'a pas qui veut.

JOLIVET.

Il est de fait qu'elle ne fera jamais le mal pour le plaisir de le faire, je lui rends bien cette justice là.

MORISSEAU.

Je l'ai toujours vue, pour vous, remplie de prévenances.

JOLIVET.

Je ne vous dis pas non.

MORISSEAU.

Elle n'aura rien à se reprocher, celle là, elle aura bien fait tout au monde pour vous rendre heureux.

JOLIVET.

Trop heureux, M. Morisseau, beaucoup trop heureux; ça avait bien aussi son mauvais côté.

MORISSEAU.

Vous êtes le premier qui vous plaignez de trop de bonheur.

JOLIVET.

C'est possible, je ne vous dis pas le contraire.

MORISSEAU.

Vous auriez grand tort.

JOLIVET.

Mais je vous donne ma parole qu'il y avait des moments où j'aurais voulu pouvoir envoyer bien loin tous ces soins et ces prévenances dont j'étais continuellement l'objet.

MORISSEAU.

Comment cela ?

JOLIVET.

Vous ne pouvez pas vous imaginer jusqu'où peuvent aller ces choses-là, poussées à l'excès, c'est à ne plus y tenir.

MORISSEAU.

Je vous avouerai bien franchement que je ne vous comprends pas.

JOLIVET.

Parce que vous ne voulez pas vous en donner la peine.

MORISSEAU.

Non vraiment, je vous assure.

JOLIVET.

Eh bien ! figurez-vous, M. Morisseau, qu'au milieu de tant de bonheur, jamais homme ne fut plus à plaindre, vous venez d'en voir un petit échantillon ; il faut, aujourd'hui, que moi, qui ne peux pas les souffrir, je sois armé d'un parapluie, et vêtu au mois de juin comme au mois de janvier ; j'ai deux gilets de laine, moi qui vous parle, et un troisième en flanelle sur la peau. Je n'irais pas au bout de la

rue sans coton dans mes oreilles, et si pour dîner il m'arrive de rentrer cinq minutes plus tard que d'habitude, ce sont des scènes à n'en plus finir, je trouve une femme dans tous ses états, demandant sa mort à grands cris.

Certes, madame Jolivet est ce que nous pouvons hardiment appeler une bonne personne, c'est même une excellente créature si vous voulez, il lui arriverait quelque chose de fâcheux, ce que je suis bien loin de souhaiter, que je serais peut-être le premier à m'en affliger, c'est possible; mais quant à vouloir me persuader que je suis le plus heureux des hommes, vous n'y parviendrez jamais, ça je vous le promets, jamais, jamais.

MORISSEAU.

Vous êtes difficile

JOLIVET.

Pas autant que vous croyez, M. Morisseau, et si je vous disais, moi, que je trouve votre sort mille fois préférable au mien. Je donnerais je ne sais quoi, mais beaucoup, pour être aussi malheureux que vous; car, au fond, vous faites tout ce que vous voulez en définitive.

MORISSEAU.

Il est de fait que je n'ai à rendre compte de ma conduite à personne.

JOLIVET.

Et moi, tout le contraire; encore je me plains, mais autrefois, du temps où madame Jolivet jouissait de toutes ses facultés, c'était bien pis, je ne pou-

vais pas, quand je l'avais au bras, me permettre de regarder à droite ou à gauche sans qu'elle n'en demandât la raison; je n'aurais pas descendu l'escalier sans sa permission; tous les jours j'étais dans mon lit à neuf heures; ce que je vous dis là est à la lettre; voilà exactement où j'en étais; si vous appelez ça du bonheur, je suis bien votre serviteur.

MORISSEAU.

J'ignorais tout cela, vous m'en direz tant....

JOLIVET.

Jamais, au reste, je ne vous en aurais rien dit si vous ne m'aviez pas un peu mis sur la voie; mais c'est qu'aussi, mettez-vous un instant à ma place, il est vraiment pitoyable de voir tout le monde me porter envie quand il n'y a réellement pas de quoi; et comme aujourd'hui je vois la tournure que prennent les choses, il en arrivera ma foi ce qui pourra; je ne crois pas devoir vous dissimuler plus longtemps.

MORISSEAU.

Voyez cependant ce que c'est, j'aurais mis ma main au feu...

JOLIVET.

Vous auriez eu grand tort. Allez, M. Morisseau, on se trompe bien souvent sur le bonheur des autres.

MORISSEAU.

Enfin, faites toujours votre possible pour être moins longtemps sans nous voir.

JOLIVET

Vous êtes bien honnête, quand je serai tout à fait débarrassé, je vous le promets.

MORISSEAU

Faites votre possible.

JOLIVET

Sans adieu, M. Morisseau.

MORISSEAU

Au plaisir de vous revoir.

LA COUR DE LA MAIRIE.

M. FARDEAU, M. TARBÉ *en faction*

FARDEAU.

Tiens, vous voilà par ici, M. Tarbé?

TARBÉ.

Comme vous voyez, M. Fardeau, ça va bien?

FARDEAU.

Mais Dieu merci, et vous?

TARBÉ.

Comme quelqu'un qui va monter sa garde.

FARDEAU.

Ah! oui, au fait, je n'y faisais pas attention, vous voila sous les armes.

TARBÉ.

Est-ce que vous n'en êtes pas, M. Fardeau, de la garde nationale?

FARDEAU.

Je n'en suis plus, rapport à mon bras.

TARBÉ.

Nous, nous sommes dans une compagnie bien aimable, il y a vraiment plaisir d'être de garde avec des personnes comme dans notre compagnie.

FARDEAU.

Mais où sont-elles donc les personnes de votre compagnie?

TARBÉ.

Elles ne viendront guère que ce soir. Nous ne nous gênons pas après ça.

FARDEAU.

C'est ce que je vois.

TARBÉ.

Nous sommes, entre nous, sans comparaison, comme tous frères ensemble.

FARDEAU.

Oui, je conçois que comme cela c'est charmant de monter sa garde.

TARBÉ.

Voyez-vous, d'abord, dans notre compagnie, on ne sait pas ce que c'est que les grades, les titres, rien du tout, on ne veut même pas le savoir, tout le monde est égal les uns aux autres, c'est plutôt une même famille qu'autre chose : tambour, officier, sergent, capitaine, tout est sur la même ligne, il n'y a pas deux compagnies de voltigeurs comme la nôtre.

FARDEAU.

Cela fait votre éloge.

TARBÉ.

Notre capitaine, d'abord, c'est le roi des hommes.

FARDEAU.

Vous le nommez ?

TARBÉ.

M. Traversin.

FARDEAU.

Je ne le connais pas.

TARBÉ.

Je vous mènerai chez lui quand vous voudrez.

FARDEAU.

Je vous remercie.

TARBÉ.

C'est un tout petit homme, M. Traversin, mais bien pris dans sa petite taille, vif comme la poudre avec ses lunettes. Faut voir cet homme-là en société : qui ne l'a pas vu, n'a rien vu. Quant à notre compagnie, c'est comme je vous disais, une des plus belles de tout Paris, si ce n'est pas la plus belle.

FARDEAU.

Ah ! oui-da ?

TARBÉ.

Parole d'honneur. Tout le monde vous le dira. Tous fusils pareils, toutes capucines en cuivre, pompons pareils, capotes pareilles, sacs pareils, bonnets pareils, pantalons, guêtres, briquets tous pareils.

FARDEAU.

Vous n'êtes pas dans les dignités, M. Tarbé.

TARBÉ.

Ce n'est pas qu'on ne me l'ait bien des fois proposé, mais j'aime mieux rester comme je suis.

FARDEAU.

Vous n'avez pas d'ambition ?

TARBÉ.

Si fait, j'ai l'ambition de bien faire mon service, je ne me connais pas d'autre ambition.

FARDEAU.

C'est une noble ambition, que celle-là.

TARBÉ.

Aussi, quand je suis de service, je ne connais plus personne, je dis bonsoir à mon épouse et ne remets pas les pieds à la maison que je n'aie descendu ma garde. Tenez, M. Fardeau, si nous avions seulement dix mille hommes comme notre compagnie, nous ne serions pas embarrassés de faire le tour de la France, qu'est-ce que je dis, d'une partie de l'Europe, peut-être. L'autre fois, à la fête du capitaine, à la St.-Pierre, toute la compagnie était aux Vendanges, fallait voir les choses qu'ont été portées et la frénésie de tout le monde.

FARDEAU.

Vous avez porté beaucoup de toasts.

TARBÉ.

Je crois bien, et des santés aussi. J'ai porté à Mme Traversin, l'épouse au capitaine, aux dames en général.

FARDEAU.

C'est une jolie idée.

TARBÉ.

Aux dames! Puissent-elles longtemps contribuer à notre bonheur, comme nous désirons mourir pour elles.

FARDEAU.

Très-joli.

TARBÉ.

Vous ne croiriez pas que j'étais comme ému en prononçant ça.

FARDEAU.

Si fait, je le crois.

TARBÉ.

D'abord on a commencé par porter la santé du roi.

FARDEAU.

C'est dans l'ordre.

TARBÉ.

À la reine, à ses demoiselles, à ses garçons, à tout le monde.

FARDEAU.

A-t-on chanté ?

TARBÉ.

Beaucoup, impossible de vous dire tout ce qui n'a pas été chanté et toutes choses faites exprès.

FARDEAU.

En aviez-vous quelques-unes ?

TARBÉ.

Non, je n'en ai jamais fait. J'ai chanté avec les camarades. Ce qu'il y a de plus beau c'est que, dans la compagnie, chacun connait toutes personnes du quartier. Écoutez, je vais vous dire en deux mots mon caractère. J'aime d'être dans la garde nationale, vous direz ce que vous voudrez, j'admire son institution.

FARDEAU.

Vous n'êtes pas le seul.

TARBÉ.

C'est au point que tout ce qui n'est pas de la garde nationale, je le regarde d'un mauvais œil.

FARDEAU.

Vous poussez peut-être la chose un peu loin.

TARBÉ.

Non, je vous jure, pas trop loin, c'est plus fort que moi. Nous avons sur notre carré un jeune homme qui ne veut pas monter sa garde, un horloger, eh bien ! jamais vous ne me verrez lui parler.

FARDEAU.

Cependant si ce jeune homme...

TARBÉ.

Non, je le voudrais, que je ne le pourrais pas. C'est comme ma femme qui me tourmente depuis je ne sais combien de temps pour changer de logement ; elle en a un en vue, bien mieux que celui que nous avons, et bien plus grand, et plus commode, et bien moins cher et dans un bien plus beau quartier : eh bien ! non, je ne peux pas prendre sur moi de déménager, toujours à cause de la compagnie.

FARDEAU.

Cela se conçoit.

TARBÉ.

Songez donc, M. Fardeau, quand on est tous ensemble comme frères et sœurs.

FARDEAU.

Vous avez raison, mais pardon, j'attends un in-

dividu pour constater une naissance, je vais voir si par hasard il ne serait pas arrivé.

TARBÉ.

Si vous voulez repasser par ici, vous trouverez sans doute quelqu'un de la compagnie.

FARDEAU.

Vous êtes bien bon, mais je n'ose vous le promettre. Bien le bonjour, M. Tarbé.

TARBÉ.

Au revoir, M. Fardeau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

